

Ernestine, Caliste, Ourika, par Mesdames Riccoboni, de Charrière et de Duras

BIBLIOTHÈQUE DES CHEMINS DE FER

ERNESTINE, CALISTE, OURIKA

PAR MESDAMES

RICCOBONI, DE CHARRIÈRE

ET DE DURAS

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1853

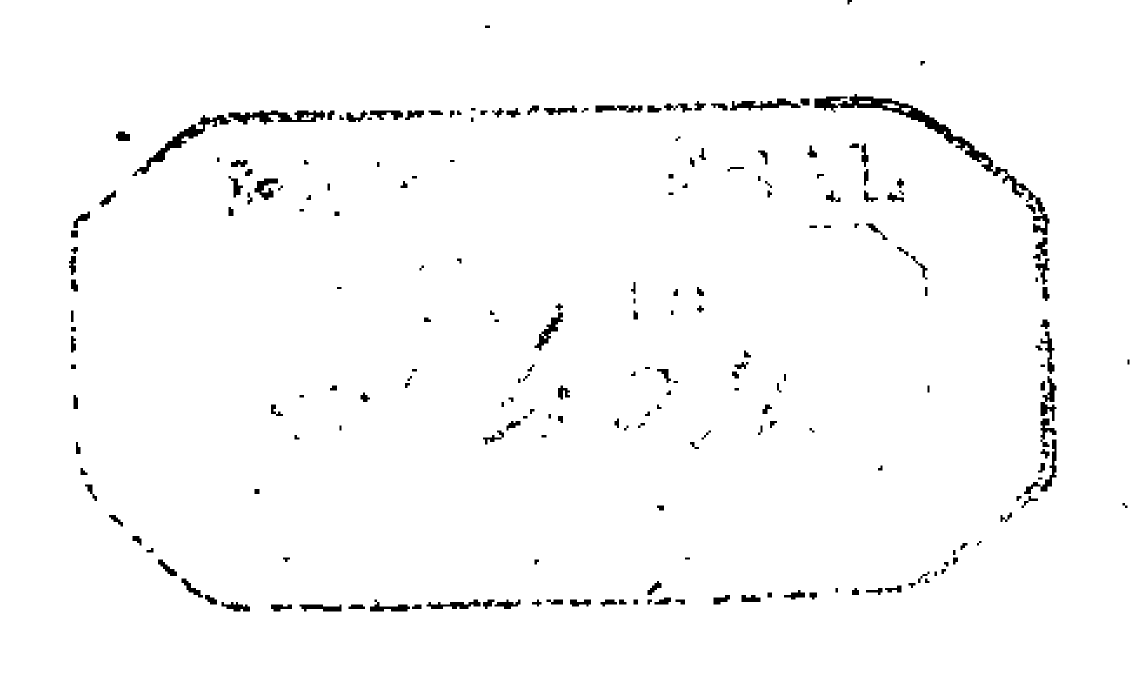
PRIX : 1 FR. 75 CENT.

BIBLIOTHÈQUE

DES CHEMINS DE FER

TROISIÈME SÉRIE

LITTÉRATURE FRANÇAISE



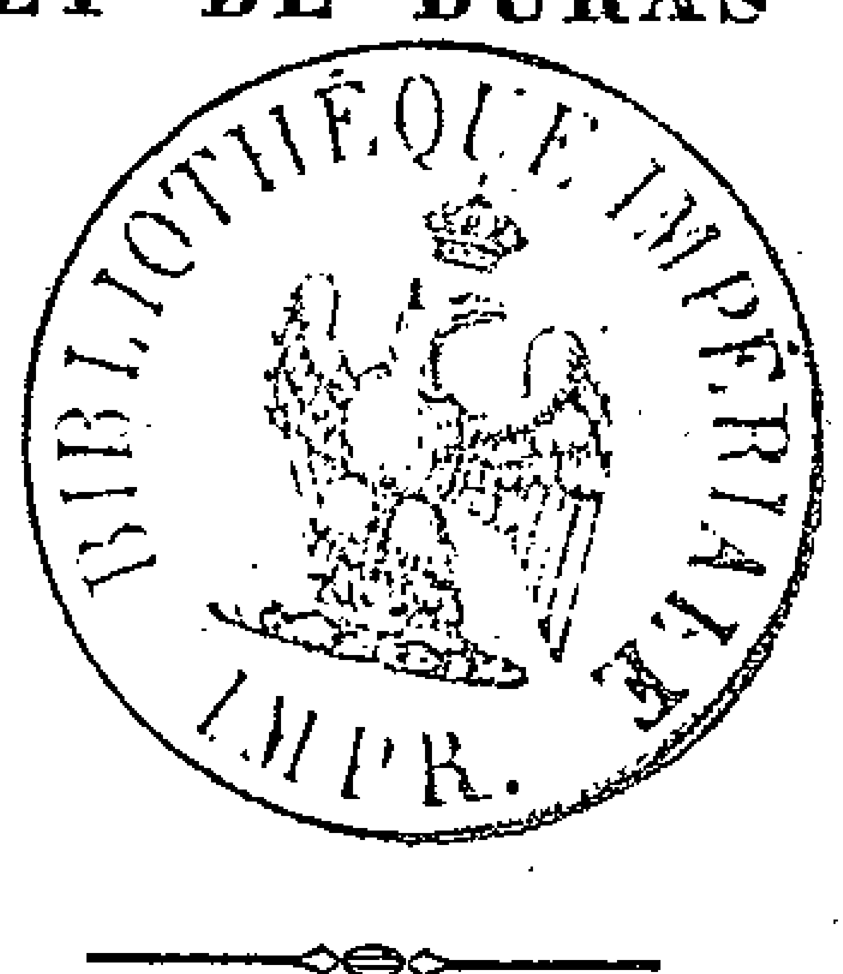
Imprimerie de Ch. Lahure (ancienne maison Crapelet)
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon

ERNESTINE, CALISTE, OURIKA

PAR MESDAMES

RICCOBONI, DE CHARRIÈRE

ET DE DURAS



PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1853

AVERTISSEMENT.

Le roman paraît être en littérature le domaine des femmes. Elles ont le cœur, l'imagination et la grâce: tout ce qui émeut et tout ce qui séduit. Quelque chose peut leur manquer pour l'histoire, la science ou la philosophie; mais qui pourrait connaître ou deviner comme elles les secrets du cœur? Qui pourrait se passionner comme elles pour les plaisirs et les peines de l'amour, et les raconter avec autant de fidélité et d'enthousiasme? Le roman, sous Louis XIII, c'est Mme de Scudéry; sous Louis XIV, c'est Mme de La Fayette; c'est Mme de Tencin sous le Régent; Mme Riccoboni sous Louis XV. Vient ensuite l'auteur de *Corinne* et de *Delphine;* puis Mme Cottin, l'enchanteresse qui a fait couler tant de douces larmes. Nous pourrions, à cette glorieuse liste, ajouter des noms plus glorieux encore, et les prendre tout près de nous. Si l'Angleterre n'avait pas Walter Scott, elle serait fière d'Anne Radcliffe, de miss Edgeworth, de mistress Inchbald, de miss Burnet. Il n'est rien de plus gracieux et de plus délicat que les fictions de Frederica Bremer. Mme de Krüdner, qui n'a fait qu'un roman, a fait un chef-d'œuvre. Enfin, *l'Oncle Tom* est le plus grand,

et l'un des plus légitimes succès de ces dernières années.

Nous réunissons dans le même volume trois petits romans qui n'ont d'autre analogie que d'être les productions aimables de trois charmantes femmes, à peu près contemporaines. Ce sont trois fleurs dont le parfum est différent, mais qui peuvent aisément se marier. Mme Riccoboni a voulu peindre dans *Ernestine* l'innocence d'une âme qui ne comprend même pas l'existence du vice; Mme de Charrière, dans *Caliste*, l'énergique vertu d'une femme tombée qui se relève à force de noblesse et de repentir; et Mme de Duras, dans *Ourika*, un amour si chaste que celle qui l'éprouve n'ose l'avouer, et ne confie à un ami son triste secret que le jour même où elle en meurt.

Mme Riccoboni[1], née à Paris en 1714, se trouva orpheline de bonne heure. Ses parents, ruinés par la chute du système de Law, avaient pu lui donner une bonne éducation, mais ils ne lui laissaient aucune fortune. Obligée de vivre chez une tante qui ne lui portait que peu d'intérêt, elle dut songer à se créer des ressources par son travail. Jolie, intelligente, passionnée pour les lettres, et trompée d'ailleurs par des succès de société, elle crut pouvoir aborder la carrière du théâtre. Elle débuta aux Italiens en 1734 par le rôle de Lucile dans une pièce de Marivaux, *la Surprise de l'amour*. Elle ne réussit que médiocrement. Sa beauté, calme et paisible, pouvait la faire distinguer

1. Marie-Jeanne Laboras de Mézières.

dans un salon, et ne lui prêtait aucun prestige sur la scène; elle avait certes assez d'intelligence pour comprendre ses rôles et en bien saisir toutes les nuances, mais elle n'avait ni cet art de se transformer, si nécessaire au comédien, ni cette originalité, ni cette verve, ni ce *diable au corps*, qui valent mieux que l'esprit, qui enlèvent un public, et qui font disparaître l'actrice pour ne laisser voir que le personnage. Elle n'eut que les dégoûts du théâtre, et les ressentit amèrement.

Elle avait épousé Antoine Riccoboni, dès l'année qui suivit ses débuts. C'était le fils de Louis Riccoboni, auteur dramatique, acteur et directeur de la troupe italienne de Paris, dans laquelle il remplissait le rôle de *Lelio*, c'est-à-dire l'emploi d'amoureux, et de Mme Riccoboni, qui jouait aussi les rôles d'amoureuses avec un très-grand succès, et fit même représenter quelques pièces de sa façon. Pour Antoine Riccoboni, il était au théâtre, où il éprouvait le même sort que celle dont il fit sa femme, et après avoir lutté quelque temps contre la froideur du public, il prit enfin le parti de se retirer pour se livrer entièrement à la culture des lettres. Il fit des comédies dont plusieurs sont restées longtemps au répertoire, et publia sur *l'art du théâtre* un traité excellent, qui peut servir à montrer combien il y a loin, dans les arts, de la théorie à la pratique.

Mme Riccoboni resta longtemps au théâtre, malheureuse des infidélités de son mari, de la froideur du public et de la malveillance de ses camarades. Elle avait quarante-trois ans lorsqu'elle fit paraître

son premier ouvrage, les *Lettres de Fanny Butler*. Les romans par lettres étaient alors à la mode, et celui-ci était fait pour appeler sur-le-champ l'attention du public sur son auteur. On ne saurait concevoir une fable plus simple, plus dénuée d'incidents. Fanny Butler est aimée, elle aime, elle se livre à son amant, puis elle est abandonnée. Voilà tout : il n'y a pas un détail de plus. On ne dit pas le nom de cet amant, ni le lieu de la scène, ni les causes ou les prétextes de la rupture. Fanny parle toute seule ; et ce long monologue ne fatigue pas un instant, parce qu'on s'intéresse malgré soi à l'histoire de cette femme qui commence par un sentiment tendre pour s'abandonner enfin au délire de la passion; qui, trahie et abandonnée, lutte longtemps contre l'évidence, jusqu'au moment où il faut se résigner au sacrifice, et ne plus songer qu'à mourir avec dignité. Le livre de Mme Riccoboni fut critiqué avec amertume : on releva les négligences du style, l'inexpérience de l'auteur, l'excessive simplicité du fond même du récit, l'emploi fréquent des exclamations; mais ce livre si critiqué devint promptement un livre de chevet, et on le trouva dans le boudoir de toutes les femmes. L'*Histoire du marquis de Cressy*, les *Lettres de Julie Catesby*, parurent presque immédiatement, et permirent enfin à Mme Riccoboni de se retirer du théâtre. Elle publia d'autres romans moins intéressants, parmi lesquels il faut citer l'*Histoire de miss Jenny*, le plus long de tous, celui qu'elle composa avec le plus de soin, et qui offre une lecture attachante, sans valoir *Fanny Butler* et *le Marquis de Cressy*.

Quand l'*Histoire de miss Jenny* parut, tous les critiques furent d'accord pour en blâmer le dénoûment; et l'auteur eut la candeur et la modestie de penser comme les critiques. « C'est sans doute, dit-elle, que l'étendue de mon esprit se borne à un seul volume. »

Elle fit *Ernestine* assez promptement, pour répondre à l'impatience des libraires. Ce sujet comportait plus de développement; on en a fait le reproche à Mme Riccoboni; mais peut-être a-t-il gagné au contraire à être traité avec cette sobriété. La Harpe regardait ce petit livre comme le diamant de Mme Riccoboni; c'est au moins une douce histoire, simple, naïve, qui parle au cœur sans trop l'émouvoir, et qu'on dirait moins écrite par une actrice que par une femme du monde modeste et retirée. Le sujet d'*Ernestine* a été mis assez récemment au théâtre sous le titre de *la Protégée sans le savoir*.

Un des plus curieux ouvrages de Mme Riccoboni, et qui vivra autant que le nom de Marivaux, fut le résultat d'une gageure. On connaît le style piquant de Marivaux, cette allure vive et facile, ces saillies dont le bon goût est quelquefois effarouché, cette grâce un peu maniérée, cette recherche trop constante, quoique souvent heureuse, de ce qu'on appelle en littérature comme en peinture *des effets*, cette profusion d'observations fines, de nuances délicates et de sentences, si on peut parler ainsi, qui font semblant d'avoir le sens commun. C'est cet ensemble de jolies choses qu'on appelle le *marivaudage*, et Saint-Foix soutenait un jour devant Mme Riccoboni que le *marivaudage*

était inimitable. Il l'était sans doute pour tout autre que pour une femme pétrie d'esprit et de grâce, dont l'esprit n'excluait pas la naïveté, et dont la grâce même avait une sorte de bonhomie. Mme Riccoboni soutint qu'on pouvait imiter Marivaux; elle gagea; et au sortir de cette conversation, prenant le roman inachevé de *Marianne*, elle s'en pénétra si bien qu'elle en écrivit de verve une continuation digne pour le style d'être avouée de Marivaux. On assure que Saint-Foix lui-même s'y trompa, et qu'il aima mieux croire à un heureux hasard et à la découverte d'un manuscrit qu'à cet heureux don de s'approprier et de reproduire un auteur.

Mme Riccoboni vivait avec une amie, Mlle Biancolelli, actrice autrefois célèbre par ses grâces et son intelligence. Elles vivaient pauvrement de la retraite de Mlle Biancolelli et d'une petite pension que le roi faisait à Mme Riccoboni. Le produit de ses romans ne leur procurait que peu de ressources, à cause des nombreuses contrefaçons qui lui ôtaient à peu près tous ses bénéfices. Elle mourut à soixante-dix-huit ans, en 1792, attristée par les scènes de la révolution, dont elle ne comprit jamais que l'horreur, et dont la grandeur lui échappa.

Mme de Saint-Hyacinthe de Charrière est une Hollandaise qui s'appelait Mlle de Tuyll. Elle naquit à la Haye, en 1746, d'une famille noble et ancienne. Elle s'éprit d'un gentilhomme vaudois, M. de Charrière, que des revers de fortune avaient contraint à chercher de l'occupation loin de son pays, et qui était

entré chez M. de Tuyll pour être précepteur de son fils. Ce mariage, un peu en dehors des habitudes de la société, a donné lieu à quelques suppositions défavorables à Mme de Charrière, parce qu'on a toujours peine à comprendre qu'une jeune fille belle, vertueuse et riche, ne consulte que ses inclinations en se mariant. Mlle de Tuyll était certainement riche, puisque sa dot fut de cent mille florins de Hollande; elle était belle, comme on peut s'en convaincre en visitant dans la bibliothèque de Lausanne son buste en marbre par Houdon, et son portrait au pastel par Latour; elle avait été et elle demeura sage; enfin les soupirants ne manquaient pas, et de curieux biographes suisses, intéressés à défendre une gloire qu'ils regardent comme nationale, ont découvert qu'elle avait refusé un seigneur de maison souveraine. Amenée par son mari à Neufchâtel, elle s'y établit dans une maison de campagne, tout près de la ville, à Colombier, où elle vécut occupée de son intérieur, entourée d'un petit nombre d'amis, et faisant son bonheur de la culture des lettres. Elle était également versée dans la littérature de son pays et dans celles de l'Allemagne et de la France. Aussi, avant d'écrire en français le roman de *Caliste*, avait-elle composé divers ouvrages en hollandais; et ce fut, dit-elle, un de ses plus grands plaisirs que de les voir traduits en allemand.

Il est bien rare qu'on ne trouve pas quelque chose à reprendre dans une femme de lettres : ce n'est pas qu'il soit interdit aux femmes de savoir écrire, et

toutes les interdictions du monde ne les empêcheraient pas de surpasser les hommes en de certains genres; mais le monde est routinier, il blâme tout ce qui sort de l'ornière commune, et il suffit, pour ne pas être à son gré, de ne pas se modeler sur son image. Mme de Charrière s'était mariée par amour; c'était une Hollandaise transplantée en Suisse; elle écrivait : voilà bien des motifs pour paraître étrange. Elle avait aussi le défaut de ne savoir point se contraindre quand elle était sûre d'avoir raison. Le préjugé ne lui était de rien, et elle se moquait même un peu des convenances, quand par hasard les convenances n'étaient pas en parfait accord avec l'honnêteté. Un de ses amis lui écrivait : « Je voudrais qu'avec la réputation d'une personne d'infiniment d'esprit on ne vous donnât pas celle d'une personne singulière, car vous ne l'êtes pas. Vous êtes trop bonne, trop honnête, trop naturelle : faites-vous un système qui vous rapproche des formes reçues, et vous serez au-dessus de tous les beaux esprits présents et passés. » Mais, quand on a le bonheur de mériter un tel reproche, on est incapable de le comprendre et de se corriger.

Parmi les quelques amis qu'attiraient à Colombier l'esprit et les grâces de Mme de Charrière, était un jeune homme de quelques années moins âgé qu'elle, et qu'on appelait alors M. le baron Constant de Rebecque. Il n'avait jamais rien vu, et pourtant il connaissait tout de la vie; le fait est que vingt ans plus tard il n'en savait pas davantage, et qu'il avait pris toute son expérience en lui-même. On peut dire qu'il n'eut

jamais d'enfance et qu'il ne fut jamais mûr. De là le bizarre assemblage d'une sorte de scepticisme moqueur dans la pratique de la vie, et de convictions ardentes et généreuses lorsqu'il s'échappait pour ainsi dire à lui-même, et devenait écrivain ou orateur. Au début de la vie, il n'était encore remarquable que par cette précocité de sentiments et d'idées, et par une aptitude pour les travaux sérieux de l'esprit que tout en lui faisait pressentir. Mme de Charrière l'attira, lui devint chère, et entra généreusement dans la confidence de ses aspirations et de ses défaillances. Elle avait au plus haut point ce qui manquait à son ami, la force de caractère; et dans un commerce de lettres qui n'a pas duré moins de sept ans, c'est toujours elle, la femme aimée, qui console, qui encourage et qui conseille. Benjamin Constant la quitta plus tard pour s'attacher à Mme de Staël. Mme de Charrière, destinée à souffrir par ses amis, le vit partir avec amertume; et ce fut le premier comme le plus illustre de ses ingrats.

Cette liaison avec un homme célèbre est, après son mariage, le seul événement de la vie de Mme de Charrière. Elle vint à Paris pendant le ministère de Necker, vécut dans l'intimité du ministre et de sa famille, et y connut Mme de Staël, qu'on appelait alors « Mme l'ambassadrice de Suède, » et dont le génie commençait à se faire jour. Rentrée à Neufchâtel après cette excursion, Mme de Charrière y rapporta les souvenirs de l'Encyclopédie, qu'elle avait vue mourir, et de la révolution qu'elle avait vue naître. Elle écrivit sur la poli-

tique quelques lettres où elle paraît plus occupée de fronder la société expirante que de prévoir et de préparer l'avenir : 93 la détourna de la politique. La révolution l'avait appauvrie; mais elle était surtout sensible à la douleur de voir des doctrines qu'elle aimait compromises et déshonorées par des excès. Elle mourut à Neufchâtel en 1806.

Les deux principaux ouvrages de Mme de Charrière sont *Mistress Henley*, *lettres neufchateloises*, et *Caliste*, *lettres écrites de Lausanne*. Ce dernier livre contient deux romans, dont le premier, d'un intérêt assez médiocre, sert en quelque sorte d'introduction et de préface au second. C'est le second que nous donnons à nos lecteurs; et de tous les livres qu'elle a écrits, c'est le seul où on la retrouve tout entière. Grimm nous dispensera de l'apprécier. « Les *Lettres écrites de Lausanne*, dit-il dans sa Correspondance, sont de Mme de Charrière, née de Theuil, d'une des plus anciennes familles de Hollande. Elle a fait dans sa première jeunesse, il y a quinze ou vingt ans, un conte fort original intitulé *le Noble*. Le premier volume des *Lettres écrites de Lausanne* offre plusieurs peintures de mœurs et de caractères où l'on trouve beaucoup de finesse et de vérité, mais dont les détails sont quelquefois minutieux et de mauvais goût. L'histoire de Caliste nous a paru d'un ton fort supérieur; quoique ce soit le roman d'une fille entretenue, elle n'a rien dont le sentiment le plus pur puisse être blessé, et nous connaissons peu d'ouvrages où la passion de l'amour soit exprimée avec une sensibilité plus

vive, plus profonde, et dont l'intérêt soit à la fois plus délicat et plus attachant. »

Quand nous aurons dit que Mme la duchesse de Duras naquit en 1779 et mourut en 1828, qu'elle était fille de l'amiral de Kersaint et qu'elle fut l'amie de Mme de Staël, nous aurons dit de sa biographie tout ce que nous pouvons et tout ce que nous voulons en dire. Pour écrire l'histoire d'une femme aimable et modeste, il faut attendre qu'on puisse raconter cette vie sans ranimer des douleurs dont la source est à la fois respectable et touchante. Mme de Duras n'écrivait pas ; elle n'était pas ce que l'on appelle une femme de lettres. Ses deux romans, *Ourika* et *Édouard*, ne sont guère plus étendus que ne le seraient aujourd'hui deux chapitres de nos romans à la mode. Il faut dire à la louange de nos pères que, quand ils parurent, sous la restauration, tout le monde se sentit ému et charmé ; et, malgré la décadence trop réelle du goût, ces deux petits livres sont encore recherchés et aimés comme le premier jour.

Le roman d'*Ourika* surtout est un petit chef-d'œuvre[1]. Tout y est simple et vrai, la fiction, les sentiments, le style. Mme de Duras n'a pas besoin d'une machine compliquée pour nous émouvoir ; on pourrait dire qu'il n'y a qu'un seul personnage dans son roman, et rien qui ressemble à une aventure. *Ourika* est une négresse : tout le drame est dans ce mot. Élevée dans une grande et noble famille, douée d'un es-

1. Il existe deux traductions d'*Ourika* en espagnol.

prit délicat et charmant, elle a toutes les grâces, toutes les séductions de la jeunesse; mais sa couleur la condamne pour jamais à l'isolement. Elle aime son frère d'adoption, et elle comprend qu'elle ne devrait pas l'aimer et qu'elle ne peut en être aimée. Elle assiste, la mort dans le cœur, aux fêtes de son mariage. Elle devient la confidente de son bonheur. Elle se sent torturer chaque jour par un ami, à qui elle ne peut rien reprocher, pas même son indifférence. Elle ne trouve enfin de repos et de consolation que dans le cloître, auprès de Dieu. C'est là qu'elle meurt ignorée, résignée, et n'ayant d'autre sentiment dans le cœur, après une telle vie, que de la reconnaissance pour sa mère adoptive, et pour le Dieu qui l'a éprouvée et qui l'appelle.

HISTOIRE

D'ERNESTINE

PAR MME RICCOBONI

HISTOIRE

D'ERNESTINE.

Une étrangère, arrivée depuis trois mois à Paris, jeune, bien faite, mais pauvre et inconnue, habitait deux chambres basses au faubourg Saint-Antoine : elle s'occupait à broder, et vivait de son travail. Revenant un soir de vendre son ouvrage, elle se trouva mal en rentrant dans sa maison : on s'efforça vainement de la secourir, de la ranimer; elle expira sans avoir repris ses sens, ni laissé apercevoir aucune marque de connaissance.

Ses voisines, effrayées de ce terrible accident, remplirent sa triste demeure de cris et d'exclamations; elles s'appelaient les unes les autres, et se répétaient : « Christine! hélas! la pauvre Christine! »

Une bourgeoise, dont le jardin se terminait au mur de la maison d'où s'élevait ce bruit, attirée par le désir d'être utile à celles qui gémissaient si haut, fut elle même s'informer de la cause de leurs clameurs; on l'en instruisit. Pendant qu'on

lui parlait, ses yeux se fixèrent sur une petite fille âgée de trois ou quatre ans ; cette innocente créature pleurait près de la morte, l'appelait, la tirait par sa robe, et lui criait : « Ma mère, éveillez-vous ! ma mère, éveillez-vous donc ! »

Le cœur de la sensible voisine s'émut à ce spectacle : elle s'avança, prit la petite dans ses bras, la caressa, essuya ses larmes. La beauté de l'enfant redoubla son attendrissement. Elle envoya chercher un homme de justice, donna de l'argent pour faire inhumer l'étrangère ; ayant rempli toutes les formalités nécessaires au dessein de se charger de la jeune orpheline, elle la prit par la main, et la conduisit chez elle.

Celle dont le bon cœur éclatait par cet acte d'humanité se nommait Mme Dufresnoi ; veuve d'un marchand peu riche, elle s'était arrangée avec la famille de son mari. Contente de trois mille livres de rentes viagères, elle venait d'abandonner à des enfants d'un premier lit des droits assez considérables sur leur succession. Ce procédé généreux lui procura la satisfaction de voir établir convenablement les filles d'un honnête homme dont elle chérissait la mémoire.

La petite étrangère s'appelait Ernestine. Elle était Allemande, et ne paraissait pas née dans la bassesse ; elle s'exprimait difficilement en français. A force de l'interroger, on comprit par ses

discours qu'un méchant mari avait contraint l'infortunée Christine à quitter sa maison et sa patrie, et jamais on n'en apprit davantage.

Ernestine pleura sa mère, la demanda souvent dans les premiers jours qui suivirent sa mort. Elle l'oublia, grandit, se forma, devint belle : sa taille svelte et légère, des yeux noirs pleins de feu, de beaux cheveux cendrés, des dents blanches et bien rangées, un souris doux et tendre, des grâces, un esprit naturel, la rendaient, à douze ans, une fille charmante. Elle reçut une éducation simple, apprit à chérir la sagesse, à regarder l'honneur comme sa loi suprême; mais, vivant très-retirée, ses idées ne purent s'étendre; elle n'acquit aucune connaissance du monde, et conserva longtemps cette tranquille et dangereuse ignorance des vices, qui, éloignant de notre esprit la crainte et la triste défiance, nous porte à juger des autres d'après nous-mêmes, et nous fait regarder tous les humains comme des créatures disposées à nous chérir et à nous obliger.

Mme Dufresnoi, tendrement attachée à cette jeune personne, songeait avec douleur à l'état où elle se trouverait peut-être un jour : que ferait Ernestine si la mort de son amie la laissait sans secours? Ne pouvant assurer son sort, elle voulut au moins lui donner un talent capable de lui procurer les besoins de la vie et même avec un peu

d'aisance. Elle choisit la miniature, et fit venir chez elle un peintre pour lui apprendre le dessin. Attentive, intelligente et docile, Ernestine s'appliqua, montra de grandes dispositions, les cultiva, fit des progrès, et promettait de devenir habile, quand Mme Dufresnoi, attaquée d'une fièvre maligne, fut en peu de moments réduite à la dernière extrémité : elle mourut le cinquième jour de sa maladie.

Henriette Duménil, sœur du peintre qui montrait à Ernestine, était liée d'amitié avec Mme Dufresnoi; elles logeaient près l'une de l'autre, et se voyaient assez souvent. Henriette avait environ trente ans; élevée par une de ses parentes, femme riche et répandue dans le monde, elle joignait à un naturel fort aimable cet agrément que donne l'habitude de vivre au milieu d'un cercle poli. Point de bien, peu de beauté, beaucoup d'esprit, l'éloignaient du mariage. La bonté de son caractère, l'honnêteté de ses mœurs et sa probité connue lui attachaient de sincères et de constants amis.

Henriette ne quitta pas Mme Dufresnoi pendant sa maladie; et quand il en fut temps, elle arracha la désolée Ernestine d'auprès de son lit, la conduisit chez sa parente, et s'enferma avec elle dans son appartement. Elle laissa couler ses larmes, en répandit aussi, et lui accorda cette douceur

nécessaire à un cœur affligé, cette liberté de se plaindre, de gémir, que des consolateurs insensibles ou maladroits croient devoir gêner, restreindre, nous ôter même; ce zèle approche de la dureté : une tranquille raison, de vains discours, de froides considérations, blessent une âme accablée du poids de sa douleur. Hé! d'où vient, hé! pourquoi vouloir persuader à un malheureux que le trait dont il se sent déchirer doit à peine laisser des traces de son passage?

Henriette, nommée exécutrice testamentaire par Mme Dufresnoi, s'acquitta fidèlement de cet office. On vendit les meubles et les effets au profit d'Ernestine, et on plaça sur sa tête une somme de huit mille livres, qu'ils rapportèrent. Il fallait lui chercher un asile décent et convenable; Henriette ne pouvait la garder. M. Duménil, attaché à son élève, engagea sa femme à la prendre chez elle. Cet honnête homme se contenta d'une très-petite pension, promit de cultiver ses dispositions, et de la rendre capable de se soutenir par son talent. Ernestine accepta ses offres avec reconnaissance; et, deux mois après la mort de sa bienfaitrice, Henriette la conduisit dans la maison de son frère.

La douleur d'Ernestine était plus profonde qu'on ne devait l'attendre d'une personne de son âge : elle pleurait Mme Dufresnoi, elle la pleurait amèrement, sans pourtant envisager toutes les consé-

quences de la perte qu'elle faisait en elle. Ses larmes avaient pour objet le regret d'être à jamais séparée d'une femme douce, bonne, attentive, d'une tendre, d'une indulgente compagne. Mme Duménil n'était pas d'un caractère à la dédommager de sa première amie : légère, étourdie, folle même, elle riait de tout, ne s'intéressait à rien, confondait la tristesse avec l'humeur, et ne voyait dans une personne affligée qu'une personne ennuyeuse.

Cette femme, âgée de vingt-six ans, avait un goût décidé pour la dissipation et l'amusement : très-bornée dans ses dépenses, elle ne pouvait se procurer les plaisirs dont elle était avide, ni consentir à s'en priver. Elle chercha les moyens de satisfaire ses désirs malgré son peu de fortune, et devint l'amie complaisante de plusieurs femmes d'une conduite peu exacte. M. Duménil, bon, simple, occupé de son talent, du soin de ménager une poitrine délicate, une santé faible et souvent languissante, laissait vivre sa femme à sa propre fantaisie. Une gouvernante, âgée et raisonnable, conduisait la maison, avait de grandes attentions pour son maître. Mme Duménil allait au spectacle, à la promenade, soupait dehors, rentrait tard, dormait une partie du jour, et, comme son mari ne le trouvait point mauvais, rien ne l'engageait à se contraindre. L'élève de M. Duménil, appli-

quée à son étude, la rencontrait à peine deux fois en un mois; et quand elles se parlaient, c'était avec politesse, mais avec une mutuelle indifférence.

Ernestine passa trois années chez son maître, sans que rien troublât la paisible uniformité de sa vie. Parvenue au degré de perfection où M. Duménil pouvait la conduire, un goût naturel lui fit passer de bien loin ses leçons; il s'en aperçut avec plaisir. Comme il était souvent malade, incapable de travailler lui-même, il pensa à faire connaître le talent de son écolière : il engagea plusieurs de ses amis à se laisser peindre par elle, et ces essais commencèrent à lui donner de la réputation.

Un jour que, seule dans le cabinet de M. Duménil, elle achevait les ornements d'une miniature qu'il devait livrer incessamment, elle entendit ouvrir la porte, se retourna, vit un homme dont la parure et l'air distingué pouvaient attirer l'attention : par une suite de l'application d'Ernestine à son ouvrage, elle fut seulement frappée de trouver en lui l'original du portrait où elle travaillait. Elle le salua sans lui parler; une simple inclination, un signe de sa main, l'invitèrent à s'asseoir; il obéit en silence. Ernestine fixa ses regards sur lui, les baissa ensuite sur la miniature, et pendant assez longtemps ses yeux se

promenèrent alternativement sur l'aimable cavalier et sur son image.

Cette singularité causa autant de plaisir que de surprise au marquis de Clémengis. Il venait presser M. Duménil de lui donner ce portrait; une dame l'attendait avec impatience. Il avait cru trouver le peintre dans ce cabinet où il travaillait ordinairement : y voir à sa place une fille charmante, occupée à considérer ses traits, si parfaitement attachée à contempler son image qu'elle semblait se plaire à le regarder, c'était une espèce d'aventure, simple, mais agréable; elle l'amusa, l'intéressa, et lui fit une impression très-vive.

Pendant qu'Ernestine continuait à comparer l'original et la copie, le marquis admirait les grâces répandues sur toute sa personne. Impatient de l'entendre parler, il souhaitait que son éducation et son esprit répondissent à une figure si séduisante. Il allait commencer l'entretien, quand M. Duménil arriva, et lui fit de longues excuses sur ce qu'il ne pouvait encore livrer le portrait. Le marquis, déjà moins pressé de le donner, interrompit le peintre; et, voulant se procurer encore la douceur de voir les yeux d'Ernestine se fixer sur les siens, il feignit de n'être pas content, trouva des défauts de ressemblance, de dessin, de coloris : comme il blâmait au hasard, la jeune

élève de M. Duménil ne put s'empêcher de rire de ses observations.

Le marquis la pria d'examiner avec attention s'il se trompait. Elle le voulut bien. Il se plaça vis-à-vis d'elle; et, après y avoir mis toute son attention, Ernestine jugea la copie parfaite. M. de Clémengis s'obstina; elle ne céda point : le son de sa voix, la justesse de ses expressions, un peu de vivacité excitée par les fausses remarques du marquis, achevèrent de l'enchanter. Il demanda une copie de son portrait, exigea qu'elle fût entièrement de la main d'Ernestine. Le peintre le promit. M. de Clémengis, manquant enfin de prétexte pour prolonger le plaisir de rester avec Ernestine, sortit à regret de ce cabinet; et M. Duménil, l'accompagnant jusqu'à son carrosse, satisfit sa curiosité, en l'instruisant du sort de son élève.

Celui que le hasard venait d'offrir aux yeux d'Ernestine joignait à mille agréments extérieurs un caractère rare et peut-être un peu singulier. M. de Clémengis, descendu d'une maison ancienne et distinguée, n'était pas né riche : ses espérances de fortune dépendaient de la révision d'un procès, sollicitée depuis près d'un siècle par ses pères. Son bonheur avait placé dans le ministère un de ses proches parents. Chéri de cet homme puissant, le marquis jouissait de tous les avantages attachés à la faveur; mais il n'en abusait pas. Plus

sensible que vain, plus libéral que fastueux, son âme noble et délicate appréciait la grandeur et la richesse par le pouvoir qu'elles donnent de faire des heureux. Un naturel doux et tendre le portait à désirer des amis; il trouvait des flatteurs, les servait, et les dédaignait : il découvrait un sentiment intéressé dans tous ceux dont il se voyait caressé. L'amour même ne lui donnait point de plaisirs sans mélange : s'il goûtait un instant la satisfaction de se croire choisi, préféré, d'importunes demandes, des sollicitations pressantes et réitérées, lui laissaient bientôt apercevoir que son crédit attirait autant que sa personne. Depuis longtemps il cherchait en vain un cœur capable de l'aimer pour lui-même, et s'affligeait de ne pouvoir le trouver.

Pendant qu'Ernestine s'occupait à copier le portrait du marquis, elle recevait sa visite tous les matins, et n'attribuait son assiduité qu'au motif dont il la couvrait. Rien n'avait préparé son esprit à la défiance; elle ignorait le danger où la vue d'un homme aimable pouvait l'exposer, et la simplicité de ses idées la laissait dans une parfaite sécurité. Quand on n'a jamais senti le désir de plaire, on plaît longtemps sans s'en apercevoir; et l'amour qui se cache ressemble tant à l'amitié, qu'il est facile de s'y méprendre.

M. de Clémengis, chaque jour plus charmé

d'Ernestine, voyait avec chagrin que l'ouvrage avançait : pour se conserver le plaisir d'aller souvent chez le peintre, il résolut d'apprendre un art qu'il commençait à aimer. M. Duménil, faible alors, condamné à périr bientôt d'un mal incurable, se trouvait rarement en état de diriger les essais du marquis : sa charmante élève fut chargée de ce soin. Elle apprenait à cet écolier docile à tenir, à guider ses crayons : lui enseignait à imiter les traits qu'elle-même formait : souvent elle riait de sa maladresse, quelquefois elle le grondait, l'accusait de peu d'intelligence, se plaignait de ses distractions ; et, lui montrant deux petites filles qui dessinaient dans la même chambre, elle lui reprochait de profiter moins de ses leçons que ces enfants.

Jamais le marquis n'avait passé de moments si agréables ; la douceur de s'entretenir familièrement avec une fille de seize ans, belle sans le savoir, modeste sans affectation, amusante, vive, enjouée ; à laquelle son rang, sa fortune, ou son crédit, n'imposaient aucun égard, qui laissait paraître une joie naturelle à son aspect, dont l'innocence et l'ingénuité rendaient tous les sentiments libres et vrais ; être assis tout près d'elle, la nommer sa maîtresse, lui voir prendre une espèce d'autorité sur lui, s'empresser à la contenter, à lui plaire sans en avouer le dessein, se flatter d'y

réussir, c'était pour le marquis de Clémengis une occupation si intéressante, qu'insensiblement il devint incapable de goûter tous ces vains amusements dont l'oisiveté cherche à se faire des plaisirs.

Mme Duménil, que l'état fâcheux de son mari forçait à rester chez elle, s'aperçut de l'amour du marquis; elle lui montra une humeur complaisante, eut de longs entretiens avec lui, gagna sa confiance, entra dans ses vues; et, contente de sa générosité, elle commença à traiter Ernestine comme une personne dont elle se reprochait d'avoir longtemps négligé la société. Elle lui fit de tendres caresses, voulut connaître ses besoins, ses désirs, s'empressa à les satisfaire. Chaque jour rendait la situation d'Ernestine plus douce et plus agréable; sa reconnaissance lui fit oublier la longue froideur de cette femme : ses bontés la touchèrent; elle lui pardonna une légèreté d'esprit dont, après tout, elle n'avait jamais souffert. Quand les défauts des autres ne nous nuisent pas, il est rare qu'ils nous choquent beaucoup. Comme Mme Duménil était gaie, complaisante, et qu'un secret intérêt l'engageait à se faire aimer d'Ernestine, elle inspira aisément de l'amitié à une fille sensible, qui croyait tenir d'elle l'aisance dont elle commençait à jouir.

M. Duménil touchait à ses derniers moments;

la certitude de sa mort faisait couler les larmes de sa tendre élève, et souvent le marquis la trouvait tout en pleurs. Une vive inquiétude se mêlait à son chagrin : Henriette, partie depuis deux mois pour la Bretagne, cessa tout à coup de lui donner de ses nouvelles; elle lui manquait dans un temps où ses conseils lui devenaient nécessaires. Ernestine lui écrivit plusieurs fois, et ne reçut aucune réponse. Ce silence l'affligea : son amie était-elle malade? négligeait-elle de l'instruire du parti qu'elle devait prendre après la mort de son maître? Elle en parla à Mme Duménil, qui la rassura sur la santé d'Henriette, et la gronda doucement de lui demander des avis dont elle n'avait pas besoin. « Me croyez-vous capable de vous abandonner? lui dit-elle d'un ton affectueux; songez-vous à me quitter? Non, ma chère Ernestine, nous ne nous séparerons point; vous partagerez ma fortune, elle est peut-être assez étendue pour vous rendre heureuse. J'ai des ressources qui vous sont inconnues. Gardez le silence sur ce secret; cessez de vous alarmer, et ne regrettez plus les avis d'Henriette; ils ne pourraient que déranger le plan tracé pour votre bonheur. »

Ces discours, souvent répétés, dissipèrent l'inquiétude d'Ernestine; mais son cœur fut blessé de l'oubli d'Henriette. En partant elle lui avait promis de s'intéresser toujours à son sort, de lui procu-

rer un asile si son frère mourait. Elle ne pouvait accorder un procédé si froid avec le caractère d'Henriette; mais l'attachement qu'elle prenait pour Mme Duménil affaiblit peu à peu ce chagrin; et, sans le vouloir, le marquis aida lui-même à l'en distraire.

Le temps approchait où M. de Clémengis allait s'éloigner; le régiment qu'il commandait venait de passer en Italie, il fallait bientôt partir pour s'y rendre. Malgré ses efforts, Ernestine s'aperçut de sa tristesse; rêveur, inquiet, il gardait un morne silence; le changement de son humeur la surprit, et ses distractions la fâchèrent. Il passait le temps de sa leçon à soupirer, à se plaindre d'une douleur intérieure, d'une peine secrète et violente. Ernestine se sentit touchée de l'état où elle le voyait; elle lui en demanda la cause avec intérêt, le pressa de la lui confier; mais, voyant que ses questions le rendaient plus triste encore, elle cessa de l'interroger, sans cesser de s'occuper de son chagrin; elle y pensait à tous moments, attendait impatiemment l'heure où le marquis devait venir; portait sur lui des regards curieux et attentifs, et, le trouvant toujours sombre, elle baissait les yeux, craignait de rencontrer les siens, n'osait lui parler, et se demandait tout bas : « Qu'a-t-il donc? je le croyais si heureux! hélas! aurait-il cessé de l'être? »

Pendant qu'elle partageait la douleur du marquis sans en connaître le principe, il s'occupait du soin généreux de fixer pour jamais son sort, de le rendre heureux et indépendant. Mme Duménil, engagée par une grande récompense à paraître répandre sur son amie les biens dont M. de Clémengis allait la faire jouir, ne pouvait comprendre l'étrange conduite d'un amant si libéral et si discret.

« Comment espérez-vous toucher le cœur d'Ernestine, lui disait-elle, si vous lui cachez la passion qu'elle vous inspire? vous l'enrichissez, et vous voulez lui laisser ignorer votre amour et vos bienfaits? — Ah! puisse-t-elle les ignorer toujours, ces bienfaits! répondit-il; je veux lui plaire, et non pas la séduire; la rendre libre, et jamais la contraindre ou l'asservir : j'aime à la voir me montrer une innocente affection, s'attacher à moi sans dessein, sans projet, sans crainte, sans espérance. Un tendre intérêt se peint dans ses yeux depuis qu'elle s'aperçoit de ma tristesse : elle m'aime peut-être! imposerais-je des lois à cette fille charmante? En excitant sa reconnaissance, je gênerais son inclination, je m'ôterais la douceur de penser que je possède un cœur qui ne prise en moi que moi-même. »

M. de Clémengis répéta alors à Mme Duménil toutes les instructions qu'il lui avait déjà données

sur la façon dont elle se conduirait après la mort de son mari. Elle promit de se conformer à ses intentions, de garder fidèlement son secret, et de lui apprendre par ses lettres ce qu'Ernestine penserait du changement de sa situation. Peu de jours après cet entretien, M. de Clémengis fut contraint de s'éloigner. Le lendemain de son départ, à l'heure où il se rendait ordinairement chez Ernestine, elle reçut de sa part une boîte fort riche; elle renfermait le portrait que M. Duménil avait fait du marquis, et ce billet :

LE MARQUIS DE CLÉMENGIS A ERNESTINE.

« Je vous quitte, ma charmante maîtresse; un devoir indispensable m'arrache à la douceur de vous voir, de profiter de vos soins, de vos bontés; mais je n'oublierai point vos leçons : pendant une longue et triste absence ma seule consolation sera de me les rappeler. Dans vos moments de loisir daignez vous occuper à regarder ce portrait, à le copier; multipliez l'image d'un ami dont le cœur vous est tendrement attaché; conservez son souvenir, et souhaitez quelquefois de le revoir. »

Ernestine sentit de l'émotion et de la douleur en lisant ce billet. Pourquoi M. de Clémengis s'éloignait-il sans prendre congé d'elle, sans lui dire qu'il partait? Elle lut plusieurs fois sa lettre, toujours révoltée du mystère de sa conduite : in-

sensiblement elle s'attendrit, le regret succéda au dépit. Elle s'était fait une douce habitude de voir le marquis, de lui parler, de passer des heures entières avec lui! Quelle privation! elle perdait jusqu'au plaisir de l'attendre.

Ses yeux, mouillés de quelques larmes, s'attachèrent sur le portrait; elle le considéra longtemps; mais ne l'examinant plus en artiste, elle trouva que M. de Clémengis avait eu raison de se plaindre de cet ouvrage. « Voilà ses traits, disait-elle, sa physionomie: mais où est l'âme, la vivacité de cette physionomie? où sont ces regards si doux où l'amitié se peint? Combien d'agréments négligés! est-ce là ce souris fin et tendre, cet air de bonté, de grandeur? où sont tant de grâces dont j'aperçois à peine une faible esquisse? » En parlant, Ernestine repoussait tous les dessins qui étaient sur sa table, cherchait ses crayons; et, remplie de l'idée du marquis, elle se flattait d'en tracer de mémoire une image plus exacte.

Ce travail intéressant fut interrompu peu de jours après par la mort du pauvre Duménil. Ernestine, tendrement attachée à cet homme, le regretta sincèrement. Sa veuve, pressée d'abandonner un lieu propre à exciter la tristesse, sentiment qu'elle craignait, se hâta de charger un de ses parents du soin de ses affaires, et, dès que la bienséance le lui permit, elle se rendit avec Er-

nestine à trois lieues de Paris dans une maison charmante. Plusieurs valets, prévenus de leur arrivée, se présentèrent pour les recevoir, et s'empressèrent à les servir.

Ernestine pleurait encore; elle se rappelait sans cesse la douceur et l'amitié que son maître lui avait toujours montrées; cependant l'aspect riant et magnifique de ce beau séjour suspendit son chagrin : les appartements, les jardins, la vue, l'émail et le parfum des fleurs, tout surprit ses sens, tout charma ses regards : « Eh! qui vous a donc prêté cette agréable demeure? dit-elle à son amie; ceux qui l'habitent doivent se trouver bien heureux!

—Si la liberté d'y vivre vous paraît un bonheur, répondit Mme Duménil, jouissez-en, ma chère amie, et ne craignez pas de le perdre : je dispose actuellement d'une fortune assez considérable; cette jolie terre en fait partie, et vous en êtes la maîtresse. » Alors elle lui conta une petite histoire adroitement préparée pour lui persuader que son mariage, contracté malgré ses parents, l'avait privée de ses biens pendant la vie de son mari.

Rien ne portait Ernestine à douter de la sincérité de cette femme; elle ne connaissait ni les lois, ni les usages : elle la crut sans hésiter, la félicita de l'heureux changement de sa situation, et se sentit vivement touchée des assurances que Mme Du-

ménil lui donnait de partager avec elle toutes les douceurs de son nouvel état.

Pour contenter son amie, Ernestine fut obligée d'occuper le plus bel appartement, d'accepter de riches présents, de se prêter aux soins d'une femme de chambre destinée à la servir seule : il fallut se laisser parer. Mme Duménil dirigea l'emploi de son temps, et voulut obstinément que sa toilette en remplît une partie. On lui apprit à relever ses charmes par tout ce qui pouvait en augmenter l'éclat : insensiblement cet art lui devint facile et agréable ; elle se plut, elle s'aima même ; mais ce fut avec une modération dont son heureux naturel la rendait capable en tout. Un maître à danser vint lui enseigner à développer les grâces de sa personne : on lui donna des leçons de musique ; ses mains adroites s'accoutumèrent bientôt à parcourir les touches d'un clavecin : une oreille parfaite la conduisit en peu de temps à unir les sons de sa voix légère à leur harmonie. Le désir de plaire à Mme Duménil aidait beaucoup à ses progrès ; souvent aussi elle était animée par le plaisir de penser qu'à son retour le marquis de Clémengis la trouverait plus instruite, plus aimable, plus digne de son amitié.

En s'éloignant d'Ernestine, cet amant délicat s'était proposé de lui écrire souvent ; mais, éprouvant une extrême difficulté à le faire sans se livrer

à toute la tendresse de son cœur, il se contentait de recevoir des lettres de Mme Duménil. Elles l'instruisaient chaque semaine de la santé d'Ernestine et de ses occupations : il apprit avec ravissement qu'elle employait tous les moments dont elle disposait à commencer des copies de son portrait, ou à retoucher celui qu'elle s'obstinait à faire sans modèle.

Deux personnes qui pensent différemment ne se trouvent pas également heureuses en jouissant des mêmes avantages. Mme Duménil, gênée par ses promesses, regrettait souvent ses anciennes amies et la vie bruyante de la ville. Ses amusements se bornaient à de longues promenades ; une jolie voiture, un très-bel attelage, lui servaient à parcourir toutes les campagnes des environs. Quelquefois elle se repentait de s'être engagée à tenir une conduite si peu conforme à son goût ; mais les avantages qu'elle retirait de sa complaisance, et l'espoir de retourner à Paris au commencement de l'hiver, lui aidaient à supporter l'ennui de sa solitude. Ernestine, accoutumée à la retraite, vivait parfaitement contente. Tout dans la nature présentait à ses yeux un spectacle agréable et intéressant : le lever de l'aurore, le soir d'un beau jour, les bois, les prés, le chant des oiseaux, les productions variées de la terre, offraient à son esprit paisible, ou des objets de plaisir, ou le sujet d'une tendre rêve-

rie. Son penchant pour M. de Clémengis animait son cœur sans le troubler ; lui faisait goûter une partie des douceurs que donne le sentiment, sans y mêler l'agitation violente qui s'élève des passions; elle souhaitait de revoir le marquis ; mais une impatiente ardeur ne rendait pas ce désir un mouvement pénible. Dans cette position tranquille, qui pouvait engager Ernestine à porter ses vues au delà des apparences? une situation heureuse ne conduit point à réfléchir ; pourquoi voudrait-on approfondir la cause du bonheur dont on jouit? Le bien-être nous paraît un état naturel ; son interruption nous trouble, nous agite; le malheur nous instruit, étend nos idées, rend notre âme inquiète et notre esprit actif, parce que la douleur nous fait chercher en nous-mêmes des forces pour la supporter, ou des ressources pour nous en affranchir.

Dès l'ouverture de la campagne, les préliminaires de la paix étaient avancés, les armées n'avaient ordre que de s'observer; vers le milieu de l'été elles reçurent celui de se séparer, et nos troupes repassèrent les monts. Le marquis de Clémengis, resté malade à Turin, n'arriva à Paris qu'au commencement de l'automne. Après s'être acquitté de ses devoirs les plus pressants, il céda au désir de revoir l'objet de sa tendresse, et partit pour la riante habitation que sa générosité avait rendue le domaine d'Ernestine.

Elle était seule quand on lui annonça le marquis ; à son nom, elle poussa un cri de joie, se leva, courut à sa rencontre, lui fit mille questions, et laissa paraître ingénument tout le plaisir qu'elle sentait de le revoir.

Ému, pénétré de cet accueil, M. de Clémengis resta un peu de temps sans parler : il considérait Ernestine avec autant d'étonnement que de satisfaction. Elle s'était toujours offerte à ses regards dans un négligé propre, mais simple, devant son éclat à sa fraîcheur, à la régularité de ses traits, à ses agréments naturels : ses charmes, relevés par mille grâces nouvelles, l'aisance de ses mouvements, la noblesse de sa figure, cette dignité imposante dont l'innocence décore la beauté, inspirèrent autant de respect que de surprise à M. de Clémengis. Il crut voir cette charmante fille pour la première fois ; elle lui parut née dans l'état où sa générosité l'avait placée. Parée de ses dons, environnée de ses bienfaits, elle ne lui devait point de reconnaissance, elle ignorait ses obligations ; rien ne l'asservissait, rien ne l'humiliait aux yeux d'un homme qui, loin d'oser lui vanter ses soins, craignait de les laisser paraître, et s'interrogeait souvent pour s'assurer s'il ne se trompait pas lui-même au motif qui le portait à les prendre.

Pendant plusieurs jours le marquis conserva un air timide et embarrassé auprès d'Ernestine ; il

hésitait en la nommant sa maîtresse, il avait peine à reprendre avec elle ce ton familier et gai de leurs premiers entretiens : peu à peu sa position devint gênante. Avant son départ, occupé seulement du désir de plaire, incertain des sentiments qu'il inspirait, le doute lui laissait la force de cacher les siens ; mais voir Ernestine sensible, et n'oser le paraître lui-même ; lire dans ses yeux attendris les plus douces expressions de l'amour, et se taire ; quelle contrainte, quel supplice pour un amant passionné qui goûtait enfin un bien si longtemps souhaité, celui d'être aimé, véritablement aimé !

Sa fortune dépendant encore d'une contestation difficile à terminer, la nécessité de ménager la faveur d'un parent dont l'amitié méritait sa reconnaissance, le monde, les préjugés reçus, tout élevait une barrière insurmontable entre Ernestine et lui. Il ne songeait point à la franchir : l'honnêteté de son cœur, la noblesse de ses principes, ne lui permettaient pas non plus d'avilir une fille estimable, de mettre un prix honteux à des dons qu'elle n'avait point exigés. S'arracher au plaisir de la voir, c'était un moyen de recouvrer sa tranquillité ; mais la dureté de ce moyen le révoltait. Si quelquefois il consentait à s'affliger lui-même, à s'éloigner, la certitude d'être aimé l'arrêtait : comment se résoudre à chagriner l'aimable, la sensible Ernestine ! L'éviter, la fuir ! elle, qui dans la simpli-

cité de son cœur s'attachait tous les jours plus fortement à lui, que penserait-elle d'un ami bizarre et cruel? quelles seraient ses idées? Mépriserait-elle son inconstance, en serait-elle touchée? Oui, sans doute : il ne pouvait se dissimuler que sa présence n'excitât la joie d'Ernestine; ah! comment l'en priver, quand elle était peut-être devenue nécessaire au bonheur de sa vie!

Cette dernière considération fut si puissante sur l'esprit de M. de Clémengis, qu'elle fixa ses résolutions. Il ne changea point de conduite avec Ernestine; elle n'aperçut en lui qu'un ami sincère, assidu, complaisant, empressé à lui préparer des amusements, et content d'être admis à les partager.

Les moments qu'ils passaient ensemble s'échappaient avec rapidité : amants secrets, amis avoués, le désir de se plaire, de tendres soins, de délicates attentions, entretenaient le charme inexprimable de ce commerce intime et délicieux. Ernestine en goûtait les douceurs sans crainte et sans inquiétude; mais un bonheur si grand devait être cruellement troublé, et le temps approchait où la perte de l'heureuse ignorance qui le lui procurait allait le détruire.

Mme Duménil, peu capable de distinguer les caractères, ne connaissait ni les sentiments, ni les véritables intentions de M. de Clémengis : en s'en-

gageant à seconder ses desseins, elle espérait jouir des plaisirs qu'un amant prodigue rassemblerait autour de sa maîtresse. Une maison ouverte, un cercle nombreux, d'amusants soupers, des fêtes continuelles, offraient à son idée la plus riante perspective : trompée dans son attente, elle prit de l'humeur, se plaignit au marquis de l'ennuyeuse retraite où elle vivait; l'avertit qu'elle ne pouvait la supporter plus longtemps, et menaça de quitter Ernestine si elle passait l'hiver à la campagne.

Le dessein de M. de Clémengis n'était pas de l'y laisser; il avait fait meubler une maison à Paris pour elle; mais ne voulant point répandre sa jeune amie dans le monde, il se repentait de s'être confié à une femme si peu raisonnable. Il fallait ou la contenter, ou la séparer d'Ernestine. De nouvelles libéralités et beaucoup de condescendance apaisèrent Mme Duménil : elle revint à Paris, et conduisit Ernestine au faubourg Saint-Germain, dans une maison peu spacieuse, mais fort ornée. Deux jours après leur arrivée, elle lui porta à sa toilette plusieurs bijoux à son usage, et un écrin rempli de pierreries.

Ce présent toucha Ernestine comme une nouvelle preuve de l'attentive amitié de Mme Duménil; mais sa magnificence ne l'éblouit point; elle commençait à s'accoutumer à la richesse, à l'éclat; et, comme elle ne souhaitait pas d'exciter l'envie, elle

était bien éloignée de mettre à la possession ces brillantes bagatelles le prix que le commu des femmes y attache.

Mme Duménil la pressa de s'en parer; et, s rappelant que le marquis était à Versailles, elle s hâta de profiter de son absence pour mener Ernes tine à l'Opéra. Son projet était de lui inspirer l goût des plaisirs qu'elle-même préférait, et de con traindre M. de Clémengis à lui laisser la libert d'en jouir.

La nouveauté des objets attira toute l'attentio d'Ernestine; elle ne s'aperçut point qu'elle fixait les regards d'une foule de spectateurs, charmés d la voir, et surpris de ne pas la connaître. Une riche parure, peu de rouge, beaucoup de modestie; la figure décente de Mme Duménil, l'air noble de sa jeune compagne, les firent passer pour des femmes nouvellement arrivées de province. Tous les yeux s'attachèrent sur Ernestine. En sortant de sa loge, elle se vit entourée et presque pressée par l'indiscrète curiosité d'un essaim de ces importuns enfants abandonnés trop tôt à leur propre conduite, souvent embarrassés d'eux-mêmes, et toujours incommodes aux autres.

Parvenue au pied de l'escalier où plusieurs femmes attendaient leurs voitures, Ernestine reconnut parmi elles Mlle Duménil, qu'elle croyait encore en Bretagne : la voir, s'écrier, percer la

foule, courir à elle, l'embrasser, répéter : « Henriette, ma chère Henriette ! ». ce fut l'effet d'un mouvement si rapide, que sa compagne ne put le prévenir ni l'arrêter.

Henriette, embarrassée, loin de répondre aux caresses d'Ernestine, paraissait vouloir s'en défendre, la repoussait doucement : « Y songez-vous, mademoiselle? est-ce le temps, le lieu? lui disait-elle. Hé! pourquoi ce feint empressement après un si long oubli? Retirez-vous, je vous en prie; tout nous sépare à présent, et vous ne devez pas regretter la perte d'une inutile amie.

— La perte d'une amie! répéta Ernestine; eh! d'où vient? eh! comment l'ai-je perdue? Quoi! ma chère Henriette, vous ne m'aimez plus? vous avouez que vous ne m'aimez plus! — Je vous plains, mademoiselle, dit Henriette, c'est vous aimer encore, c'est vous aimer autant que la différence actuelle de nos sentiments peut me le permettre. » Et la regardant d'un air attendri : « Aimable et malheureuse fille, ajouta-t-elle fort bas, est-ce bien vous? quel éclat! mais quel faible dédommagement de celui dont brillait la simple, l'innocente élève de mon frère! » Une dame qui l'accompagnait l'appelant ensuite pour sortir, elle la suivit, et laissa Ernestine étonnée, confuse, et presque immobile.

Mme Duménil n'avait osé s'approcher de sa belle-

sœur. En retournant chez elle, un peu d'inquiétude lui faisait garder le silence : elle attendait qu'Ernestine parlât, et voulait juger par ses discours de ceux d'Henriette. Il lui paraissait impossible qu'un entretien si court eût produit de grands éclaircissements : mais son amie se taisait, soupirait; et la consternation où elle la voyait lui causait un véritable embarras.

Occupée à se répéter les expressions d'Henriette, à en pénétrer le sens, Ernestine s'abîmait dans cette rêverie pénible où la foule des idées ne permet pas d'en apercevoir une distincte et de s'y arrêter. « Henriette me plaint, dit-elle enfin; tout nous sépare! Les bienfaits dont vous m'avez comblée ont blessé ses regards; leur éclat ne convient point à l'élève de son frère! Malheureuse fille! s'est-elle écriée. Eh! d'où naît cette compassion si différente de celle que je lui inspirais autrefois? Hélas! j'ai toujours excité la pitié; pourquoi ce sentiment m'humilie-t-il aujourd'hui? Dès mes plus jeunes ans, abandonnée au soin de la Providence, recueillie par des mains bienfaisantes, j'ai dû ma subsistance et mon éducation à la généreuse amitié de Mme Dufresnoi : Henriette, dépositaire de ses dernières bontés, n'a pas cessé de m'estimer en me les assurant; pourquoi vos dons m'abaissent-ils à ses yeux? En les recevant ai-je mal fait? Oui, sans doute : le faste et la richesse ne

me conviennent point ; cet éclat emprunté peut fixer les regards sur moi, rappeler ma première situation, porter l'envie à me la reprocher : que sais-je ! peut-être n'est-il pas permis au pauvre de s'élever ; l'obscurité, la vie simple et active est peut-être son unique partage : en subsistant des bienfaits d'un ami, tout ce qu'on accepte au delà de ses besoins peut être ridicule et méprisable.

—Eh! que vous importent les idées d'Henriette? répondit Mme Duménil; dépendez-vous d'elle? cette fille hautaine et sévère a-t-elle des droits sur vous? Comment oserait-elle vous blâmer d'accepter mes dons, quand elle-même doit tout à l'affection d'une parente éloignée? Vous m'avez extrêmement désobligée en courant à sa rencontre : elle m'a toujours haïe. Mais depuis la mort de son frère j'ai eu le plaisir de la chagriner. Elle voulait se mêler de ma conduite, régler la vôtre ; mais en lui fermant ma porte, j'ai su m'affranchir de sa tyrannie. Elle est irritée contre moi, je le sais : comment me pardonnerait-elle de vous avoir rendue heureuse sans la consulter sur les moyens d'assurer votre sort, sans lui confier des arrangements que l'austérité de ses principes lui aurait fait rejeter?

—Vous avez fermé votre porte à Henriette ! s'écria Ernestine surprise : eh, bon Dieu ! que m'apprenez-vous? — D'où vient vous montrer si fâchée? re-

prit Mme Duménil; qu'avez-vous donc à regretter? si je vous prive d'une amie, ne la retrouverez-vous pas en moi? Après ce que j'ai fait pour vous, je m'étonne de vous voir si attachée à une autre. Jouissez sans inquiétude de cette aisance qui blesse les regards de Mlle Duménil : et si le hasard offre encore à vos yeux une personne si désagréable aux miens, évitez de lui parler; vous me devez cette légère condescendance, et je l'exige de votre amitié.»

Ernestine n'osa insister sur des explications qu'elle désirait. Elle fut triste, agitée tout le soir: la nuit augmenta son inquiétude; mille réflexions s'élevaient dans son esprit. Pourquoi Mme Duménil l'avait-elle toujours assurée que sa belle-sœur était absente? d'où naissait une haine si décidée, si forte? Pendant la vie de M. Duménil, elles ne se cherchaient pas, mais elles se voyaient assez souvent. Comment Henriette se serait-elle opposée à des arrangements avantageux pour son amie, elle qui avait tant de fois souhaité d'être riche et de partager sa fortune avec sa chère pupille! On la traitait de sévère, de hautaine; ces épithètes convenaient-elles au naturel indulgent, à l'humeur douce de Mlle Duménil? Ernestine entrevit du mystère dans la conduite de sa compagne; un soupçon vague éleva sa défiance et lui inspira une sorte de crainte: cependant elle essaya de se calmer, de perdre le souvenir de cette rencontre, de donner à

Mme Duménil une preuve de son attachement et de sa reconnaissance, en se conformant à sa volonté. Mais comment supporter le doute où elle resterait? elle avait cru voir du mépris, de l'indignation dans les yeux de Mlle Duménil. Trompée par un faux rapport, son amie l'accusait peut-être d'entretenir la mésintelligence entre sa sœur et elle. Cette dernière pensée ranima le désir de faire expliquer Henriette; et comme Ernestine ne s'était point accoutumée à résister aux mouvements de son âme, elle s'y abandonna, attendit le jour avec impatience, se leva dès qu'il parut, s'habilla simplement, et déjà prête quand on entra chez elle, après s'être encore consultée, avoir hésité un peu de temps, elle demanda des porteurs, sortit seule, et se rendit chez Henriette.

Mlle Duménil venait de s'éveiller quand on lui annonça une visite qu'elle était fort éloignée d'attendre. « Eh, bon Dieu! cria-t-elle à Ernestine d'un air surpris, vous voir ici, vous, mademoiselle; quelle affaire si pressante peut donc vous y attirer! — La plus intéressante de ma vie, répondit-elle. Je viens savoir si vous êtes encore cette amie, autrefois si sensible à mon malheur, dont le cœur s'ouvrait à mes peines, dont la main essuyait mes larmes! Si vous n'êtes point changée, pourquoi m'avez-vous affligée et presque offensée hier? si vous cessez de m'aimer, apprenez-moi comment

j'ai perdu votre affection. Je me plaignais d'une longue négligence, d'un oubli surprenant; me plaindrai-je à présent de votre injustice? » Et passant ses bras autour de son amie, la pressant tendrement : « Parlez, ma chère Henriette, dites-moi ce qui nous sépare, et pourquoi mon heureuse situation semble vous inspirer de la pitié.

— Votre heureuse situation! répéta Mlle Duménil : si elle vous paraît heureuse, un léger reproche peut-il en troubler la douceur? Mais quel dessein vous engage à me chercher? pourquoi me presser de parler? ne m'avez-vous pas entendue?

— Non, dit Ernestine; que me reprochez-vous? qu'ai-je fait? en quoi nos sentiments diffèrent-ils? ma conduite vous paraît-elle blâmable? — Cette question m'étonne, » reprit Mlle Duménil; et la regardant fixement : « Osez-vous m'interroger avec cet air paisible sur un sujet si révoltant? lui dit-elle. En vous écartant de vos devoirs, avez-vous perdu le souvenir des obligations qu'ils vous imposaient? ne vous en reste-t-il aucune idée? Vous rougissez, ajouta-t-elle, vous baissez les yeux : la pudeur brille encore sur le front noble et modeste d'Ernestine; ah! comment a-t-elle pu la bannir de son cœur!

— Je rougis de vos expressions, et non pas de mes fautes, dit Ernestine; exacte à remplir les devoirs qu'on m'apprit à suivre, je ne me reproche

rien : cependant vous m'accusez. Je me suis écartée de ces devoirs? j'en ai perdu l'idée? qui vous l'a dit? sur quoi le jugez-vous?

— Je ne vous aurais jamais soupçonnée de cette surprenante assurance, dit Henriette : mais cessons cet entretien; ne me forcez point à m'expliquer sur les sentiments qu'il peut m'inspirer. Ah! mademoiselle, vous avez fait à la richesse un sacrifice bien volontaire, bien entier, s'il ne vous reste pas même assez de décence pour rougir de l'état méprisable que vous avez choisi.

—Eh, mon Dieu! s'écria Ernestine tout en pleurs, est-ce une amie, est-ce Henriette qui me traite avec tant de dureté? Un état méprisable! j'ai choisi cet état! j'ai renoncé à la décence! je l'ai sacrifiée à la richesse! moi? comment? en quel temps? en quelle occasion? Quoi! mademoiselle, vous osez m'insulter si cruellement? vous osez m'imputer des crimes? »

Mlle Duménil, émue des larmes d'une jeune personne si chère à son cœur, ne put exciter sa douleur sans la partager : son indulgence naturelle la portait à excuser Ernestine, à rejeter sur sa belle-sœur l'égarement d'une fille simple et facile à séduire. Elle rêva un moment, et prenant la main de son amie : « Soyez vraie, lui dit-elle ; répondez sans hésiter à mes demandes. Quand je vous écrivis de Bretagne, pourquoi ne me donnâtes-vous point

de vos nouvelles ? comment négligeâtes-vous mes avis pendant la maladie de mon frère ? je vous offrais après sa mort un asile décent et agréable, pourquoi le refusâtes-vous ? enfin, pourquoi m'écrivit-on de votre part de ne plus m'inquiéter de votre conduite ? »

En satisfaisant à ces questions, Ernestine découvrit à Mlle Duménil qu'elle-même se croyait en droit de l'accuser de négligence. Henriette vit qu'on avait tendu des piéges à son amie ; elle ne douta point que, d'intelligence avec le marquis de Clémengis, Mme Duménil n'eût soustrait à la connaissance d'Ernestine des lettres capables de l'éclairer sur les dangers de sa situation : elle soupira, s'attendrit. « On nous a trompées l'une et l'autre, dit-elle : deux perfides ont rendu ma prévoyance inutile ; ils ont bassement profité des circonstances de mon éloignement, de votre crédulité ! Mais où nous conduit cette triste certitude ? Vous vous trouvez heureuse ! quelle apparence de vous ramener à vos premiers principes ! Après avoir goûté les douceurs de l'opulence, est-il facile de s'en priver ? pourriez-vous renoncer au marquis de Clémengis, à ses bienfaits intéressés ; fuir, mépriser, haïr cet homme vil !... — Renoncer à lui ! le fuir ! le mépriser ! s'écria Ernestine ; quels noms osez-vous lui donner ? eh ! pourquoi le fuir ? qu'a-t-il fait ? par où mérite-t-il d'exciter l'horreur qu'il vous inspire ?

— Vous m'embarrassez, reprit Henriette; comment mes discours vous causent-ils tant de surprise? ne recevez-vous pas les visites de cet homme? ne passe-t-il pas une partie du jour dans votre appartement? d'autres personnes y sont-elles admises? êtes-vous déterminée à continuer ce commerce déshonorant? Si vous aimez le marquis de Clémengis, si la seule idée de vous séparer de lui vous révolte, vous arrache un cri de douleur, que venez-vous donc faire ici? Apprenez-moi le sujet de cette étrange démarche : prétendez-vous excuser votre conduite, me contraindre à l'approuver? que voulez-vous? que me demandez-vous? pourquoi me cherchez-vous?

— Un commerce déshonorant! répéta Ernestine. Eh! depuis quand l'amitié déshonore-t-elle l'objet qui la fait naître, l'excite et la partage? Personne n'est admis dans mon appartement! Eh! qui chercherait à me voir? le marquis de Clémengis est ma seule connaissance, mon unique ami. Élevée loin du monde, accoutumée à m'occuper, je n'ai point encore senti le besoin de me distraire, de me fuir moi-même, ni le désir de former des liaisons. Mme Duménil, autrefois si répandue, depuis l'instant où elle est rentrée dans ses biens, s'est éloignée de ses amis, n'a plus songé....—Rentrée dans ses biens, elle! interrompit Henriette; de quels biens me parlez-vous? »

Ernestine conta alors l'histoire que Mme Duménil lui avait faite à la campagne ; et sans s'apercevoir de la surprise d'Henriette : « Vous me reprochez mon affection pour le marquis de Clémengis, ajouta-t-elle ; s'il vous était connu, vous l'approuveriez ; oui, l'idée de ne plus le voir me révolte, elle blesse mon cœur ; une douce intimité s'est établie entre nous, elle fait mon bonheur, et sans doute le sien ! La présence de cet homme aimable inspire je ne sais quel sentiment délicieux, dont le charme est inexprimable ; dès qu'il est près de moi, je me trouve heureuse ; je lis dans ses yeux qu'il est content aussi, et j'aime à penser qu'un même mouvement cause ses plaisirs et les miens. »

Henriette joignit les mains, leva les yeux au ciel. « Mon Dieu ! s'écria-t-elle, ai-je bien entendu ! quelle espérance s'élève dans mon cœur ! cet aveu, son ingénuité.... O ma chère Ernestine, es-tu encore innocente ? » Dans le transport vif et tendre de sa joie, elle pressait sa charmante amie contre son sein. « Non, disait-elle, non, Ernestine n'avouerait point un coupable attachement avec cette liberté ; elle est trompée, elle n'est pas séduite ; il est temps, il est encore temps de la sauver du danger où sa crédulité l'expose. »

Des questions suivies, des réponses positives, amenèrent enfin l'éclaircissement que toutes deux désiraient. La conduite du marquis étonnait Mlle Du-

ménil, elle lui paraissait singulière ; mais elle connaissait trop le monde pour la juger favorablement. Que devint Ernestine en apprenant d'elle où cette conduite pouvait la guider? Eh quoi! des soins si tendres, des bienfaits si grands, répandus sur elle avec autant de profusion et de secret, tendaient à lui ravir un bien dont la richesse et la grandeur ne pourraient jamais réparer la perte!

Mlle Duménil entra alors dans des détails nécessaires à ses desseins, s'étendit sur la façon de penser libre et inconséquente des hommes ; sur la contrariété sensible de leurs principes et de leurs mœurs. « O ma chère amie! vous ne les connaissez pas, lui disait-elle ; ils se prétendent formés pour guider, soutenir, protéger un sexe timide et faible : cependant eux seuls l'attaquent, entretiennent sa timidité, et profitent de sa faiblesse ; ils ont fait entre eux d'injustes conventions pour asservir les femmes, les soumettre à un dur empire ; ils leur ont imposé des devoirs, ils leur donnent des lois, et par une bizarrerie révoltante, née de l'amour d'eux-mêmes, ils les pressent de les enfreindre, et tendent continuellement des piéges à ce sexe faible, timide, dont ils osent se dire le conseil et l'appui.

— Ah! ne comparez pas le marquis de Clémengis à ces hommes insensés, s'écria Ernestine ; ne lui supposez point de cruelles intentions ; jamais il

n'a formé l'horrible projet de me séduire, de me rendre méprisable et malheureuse : non, son affection est aussi pure que la mienne. Ah! si vous le voyiez, si vous lui parliez.....—Eh bien ! interrompit Mlle Duménil, je le verrai, je lui parlerai ; je souhaite que son amitié soit innocente et désintéressée : mais, en le supposant, comment excuser l'imprudence de sa conduite? En vous engageant à vivre dans une terre dont il venait de faire l'acquisition, ne vous a-t-il pas exposée à paraître dépendante de lui? En vous dérobant à tous les regards, ne laissait-il pas croire que vous existiez pour lui seul? Il vous cachait ses bienfaits; mais pouvait-il les cacher aux autres? Mme Duménil est-elle inconnue? ignore-t-on ses facultés? Ses anciennes amies, surprises de ne plus la voir, ont voulu pénétrer le mystère de sa retraite, elles l'ont découvert, elles ont parlé. Depuis le retour du marquis, quelles idées se seront élevées dans l'esprit de vos valets, des siens? idées grossières, mais malignes, étendues, et dont la communication est prompte. Moi-même ne vous ai-je pas crue coupable! M. de Clémengis est votre ami, dites-vous? non, Ernestine, non, il ne l'est pas; l'homme qui sacrifie notre réputation à son amusement, à ses plaisirs, est-il donc un ami? a-t-il donc une affection pure? Mais vous pleurez, continua-t-elle, vous gémissez, vous ne m'écoutez point.

— Je ne vous ai que trop entendue, dit Ernestine; vous venez de détruire la paix de mon âme, tout le bonheur de ma vie. Ah! pourquoi dissipez-vous une si flatteuse illusion? » Et cachant son visage inondé de pleurs dans le sein de son amie: « O ma chère Henriette! pardonnez-moi, lui criait-elle, pardonnez ma douleur, souffrez qu'elle éclate: je ne puis applaudir à votre raison; je ne puis être reconnaissante de vos bontés. Ah! fallait-il m'éclairer! mon erreur me rendait si heureuse! Que je hais le monde, ses usages, ses préjugés, ses malignes observations! Que dois-je à ce monde où je ne vis point? Quoi! faudra-t-il immoler mon bonheur à ses fausses opinions? eh! que m'importent ses vains, ses téméraires jugements, quand je suis innocente, quand mon cœur ne se reproche rien!

— Vous me troublez, vous m'affligez, reprit Mlle Duménil; que vous êtes attachée à M. de Clémengis! ne puis-je essayer de vous rendre à vous-même qu'en perçant votre cœur de mille traits douloureux? Mais cessez de pénétrer le mien par ces cris, ces gémissements dont je suis trop touchée; pourquoi ces larmes? vous êtes libre, Ernestine; hé, bon Dieu! ai-je le droit de vous contraindre, de vous arracher avec violence ce bonheur dont vous regrettez si vivement la perte! vous pouvez le goûter encore, rien ne s'oppose à vos désirs.

Oubliez que vous m'avez vue, perdez le souvenir de mon amitié, de mes vains efforts. Allez, retournez avec la vile complaisante qui s'est bassement prêtée à vous faire connaître cette félicité passagère; ce n'est pas de moi, c'est d'elle que vous devez vous plaindre; cette femme inconsidérée est la véritable cause de vos peines; puisse-t-elle ne l'être pas un jour de votre honte et de vos remords !

— Que je suis malheureuse! s'écria Ernestine; qu'un instant a répandu de trouble et d'amertume dans mon cœur! on craint pour moi la honte et les remords! O ma chère Henriette! ne méprisez pas votre amie; ne vous offensez pas de mes plaintes; je suis faible, et peut-être injuste; la douleur oppresse mon âme, abat mes esprits, je ne me connais plus. Ne me dites point de retourner chez celle qui m'a trompée; je me livre à vous, à vos conseils, à vos lumières, à votre amitié! Ah! je ne regrette point l'aisance où je vivais, la fortune que j'abandonne! mais cet aimable ami, si tendre, si sincère; imprudent à vos yeux, mais respectable aux miens; cet ami dont la main généreuse me comblait de biens sans se laisser apercevoir, sans rien exiger de ma reconnaissance; cet ami si cher, si digne de mon estime, de mon attachement, qui s'est fait une douce habitude de me voir, de me parler, d'être avec moi! faut-il l'affli-

ger, le fuir, le quitter durement, l'inquiéter, lui causer les mêmes peines que je sens !

— Non, ma chère Ernestine, il ne le faut pas, reprit Mlle Duménil ; il faut au contraire le voir, lui parler, lui faire agréer la résolution que vous prenez de quitter Mme Duménil. Eh ! qui vous dit de renoncer aux douceurs d'un commerce innocent, de vous priver avec effort du plaisir de recevoir les visites de M. de Clémengis ? Ne vivant plus de ses bienfaits, retirée dans un asile décent, il vous sera facile et permis de cultiver cette amitié si chère à votre cœur. Écrivez au marquis, priez-le de se rendre à l'instant ici : vous préviendrez l'inquiétude où vous craignez qu'il ne se livre : un moment d'entretien me fera connaître sa façon de penser ; il ne désapprouvera pas mes conseils, je l'espère ; mais s'il les rejette, ne serez-vous pas maîtresse de suivre les siens ? »

Ernestine prit une plume, et d'une main tremblante elle traça ces mots :

« On vient de m'apprendre que je ne dois à Mme Duménil ni égards ni reconnaissance : ne me cherchez plus chez cette femme ; je la quitte pour jamais. Vous, qui depuis un an jouissez de mon amitié, de mon estime, de ma plus tendre affection, êtes-vous un homme perfide ? si vous pouvez justifier vos intentions aux yeux d'une fille respectable, venez chez Mlle Duménil ; je

vous y attends avec crainte, avec impatience; j désire, j'espère, je crois que vous êtes digne d mes sentiments : ah! venez le prouver à mo amie, à ma seule amie, si vous m'avez trompée! »

M. de Clémengis arrivait de Versailles et se proposait d'aller chez Ernestine, quand le laquais de Mlle Duménil lui remit ce billet. Il obéit sans hésiter, et parut bientôt devant Henriette avec cette noble assurance que donne la certitude de n'avoir jamais enfreint les lois de l'honneur.

En entrant, il parut surpris de la voir seule. Ernestine venait de passer dans un cabinet d'où elle pouvait l'entendre. Pour la première fois, éprouvant à l'approche du marquis une émotion où le plaisir ne se mêlait pas, elle craignit sa présence, et sentit le désir de lui cacher les mouvements de son cœur.

En jetant les yeux sur M. de Clémengis, Mlle Duménil devint plus indulgente encore pour la tendre faiblesse de son amie. Comment une figure si charmante n'aurait-elle pas fait la plus vive impression sur une personne si jeune, si peu en garde contre les passions, si accoutumée à suivre les seules inspirations de son cœur? Henriette admira le marquis, et souhaita qu'un heureux naturel répondît à cet aimable extérieur. « Me pardonnerez-vous, monsieur, lui dit-elle, d'entrer malgré vous dans votre confidence, de chercher à

pénétrer vos secrets, d'oser vous demander compte d'une conduite dont l'apparente irrégularité est sans doute autorisée par le motif caché de vos démarches : refuserez-vous de m'instruire de vos desseins sur Ernestine?

— En vérité, mademoiselle, je n'en ai point, dit le marquis, et vous ne sauriez croire combien vous m'embarrassez par une question que je me suis faite mille fois sans pouvoir me donner à moi-même une réponse satisfaisante. Je désire la tranquillité, le bonheur d'Ernestine; je me suis occupé des moyens de la rendre heureuse; mon cœur s'est avoué ces intentions, je ne m'en connais point d'autres. Oserais-je à mon tour vous demander, mademoiselle, ce qui vous paraît irrégulier dans mes démarches, et pourquoi vous semblez blâmer ma conduite?

— Je suis fâchée, monsieur, vraiment fâchée, reprit Henriette, que vous puissiez vous croire à l'abri du reproche en exposant la réputation d'une jeune personne dont la sagesse est l'unique bien. Aviez-vous le droit de la soustraire à ma vue, de la priver de mes conseils, de l'engager à quitter un état simple, mais paisible, pour lui faire goûter les douceurs d'une opulence passagère, l'accoutumer à en jouir, et peut-être la conduire à se les assurer par le sacrifice de l'honnêteté de ses mœurs? Eh quoi! monsieur, vous ne vous reprochez rien, quand vous vous êtes plu à lui inspirer

une passion qui la met dans la cruelle nécessité d'être coupable ou malheureuse !

— Ce dernier reproche me touche, reprit le marquis, je le mérite, je me le fais souvent à moi-même. Dans la position d'Ernestine, dans la mienne, je ne devais ni nourrir mon penchant, ni exciter en elle une passion qui ne pouvait devenir heureuse sans qu'un de nous ne fît à l'autre un trop grand sacrifice. Mais ai-je tenté de la séduire? l'ai-je trompée par d'éblouissantes promesses? lui ai-je donné de fausses espérances? ai-je abusé de sa crédulité? enfin, ai-je échauffé son cœur par des discours passionnés? me suis-je seulement permis l'aveu de mes sentiments? Content du plaisir d'aimer, charmé de la douceur de plaire, je jouissais d'un bonheur inconnu, peut-être, au commun des hommes; Ernestine le partageait! Ah! mademoiselle, de quel bien vous nous privez tous deux par le fatal éclaircissement que vous venez de lui donner! »

Mlle Duménil, un peu embarrassée de cette espèce de reproche, ne voulut pas laisser penser à M. de Clémengis qu'un zèle officieux ou indiscret l'eût engagée à pénétrer le fond d'une intrigue où il était intéressé. Elle lui apprit la rencontre qu'elle avait faite la veille, et ne lui cacha rien de ce qui venait de se passer entre Ernestine et elle.

« Je consens à vous laisser connaître tous mes

secrets, mademoiselle, reprit le marquis ; je ne conteste point vos droits sur une jeune personne dont vous avez pris soin pendant plusieurs années. En la retirant d'un état au-dessous de la médiocrité, j'ai voulu faire, pour la beauté modeste et sans appui, ce que mes pareils font tous les jours en faveur de la bassesse, du vice et de l'impudence. Votre amie ne jouit point d'une opulence passagère; elle est riche, libre et indépendante. Ayant joué tout l'hiver d'un bonheur constant, tenté la fortune sans pouvoir la lasser, avant de partir pour l'Italie je me trouvais une somme considérable dont rien ne m'empêchait de disposer ; je la destinai à changer le sort de l'aimable élève de votre frère : mon dessein était de vous la remettre, mais votre départ me força à prendre d'autres mesures. Dirigé par Mme Duménil, je déposai une partie de la fortune d'Ernestine chez l'homme public où vous-même, mademoiselle, aviez placé ses premiers fonds ; la terre qu'elle habitait lui appartient, elle est acquise sous son nom et par les soins de cet honnête homme : si j'ai caché les miens à votre chère amie, c'est par un sentiment dont vous ne pouvez me blâmer. Vous savez tout à présent, jugez-moi, mademoiselle, et daignez me dire si le mystère de ma conduite vous paraît criminel, si j'ai mérité qu'Ernestine me demande : Êtes-vous un homme perfide ? »

Henriette rêva un moment; la noble franchise de M. de Clémengis, sa générosité, un amour si tendre, si désintéressé, lui paraissait un sentiment nouveau; le grand monde où elle vivait depuis son enfance ne lui en avait jamais donné d'idée. Elle commençait à regarder l'ami d'Ernestine avec une sorte de vénération; mais cherchant encore à s'assurer si elle ne se trompait point : « Consentiriez-vous, monsieur, lui dit-elle, à laisser jouir Ernestine de vos bienfaits dans le couvent où j'ai dessein de la conduire ce soir?

— Ah! qu'elle en jouisse partout où ils la rendront heureuse! s'écria M. de Clémengis; l'ai-je obligée pour la contraindre? non, mademoiselle, non, je vous le répète, elle est libre, elle est indépendante, et je me mépriserais si j'osais me croire des droits sur elle. »

Mlle Duménil se leva avec vivacité, courut dans son cabinet, prit Ernestine par la main, et la conduisant auprès de M. de Clémengis : « Remerciez votre aimable, votre généreux protecteur, lui dit-elle, vous ne devez pas rougir de ses bienfaits, vous n'en avez rien à craindre : peut-être n'étiez-vous pas née pour en accepter; mais les dons de l'amitié n'avilissent jamais. Par une reconnaissance vive et constante, méritez l'ami que votre heureux sort vous donne. »

Ernestine avait tout entendu; pénétrée d'un

tendre sentiment qu'elle n'osait faire éclater, ses larmes furent assez longtemps la seule expression de son cœur. « Mlle Duménil prévient de peu de jours, lui dit le marquis, une proposition que je m'apprêtais à vous faire ; les plaintes continuelles de Mme Duménil, son obstination à vouloir vous répandre dans le monde, allaient me forcer à vous prier de la quitter : votre amie m'épargne une explication dont je me sentais embarrassé ; je redoutais l'instant où je vous parlerais, et plus encore les suites d'un éclaircissement que je balançais à vous donner. Mais pourquoi pleurez-vous ? lui demanda-t-il d'un ton tendre ; auriez-vous de la répugnance pour l'asile qu'on vous propose ?

— Eh, monsieur, dit Ernestine, pourrais-je ne pas aimer l'asile que vous me choisissez ; je suivrai les conseils de mademoiselle, je me soumettrai aux lois que vous daignerez m'imposer ; elles seront à jamais la règle de ma vie. — Vous imposer des lois, moi, ma chère Ernestine ! s'écria le marquis ; quel langage ! puis-je l'entendre sans douleur ? » Et s'adressant à Henriette : « Je vous en prie, mademoiselle, lui dit-il d'un air touché, triste même ; eh ! je vous en prie, engagez votre amie à me traiter avec plus de bonté. »

Ernestine lui tendit la main, voulut parler ; mais la crainte de voir le marquis pour la dernière fois serrait son cœur et liait sa langue ; quelques mots

coupés par ses soupirs découvrirent sa pensée à M. de Clémengis. Il en fut ému, attendri; il prit sa main, la pressa doucement, la baisa : « Nous ne nous séparerons point, lui disait-il, je vous visiterai souvent, vous me serez toujours chère, vous m'occuperez sans cesse; séchez vos pleurs, levez ces yeux charmants sur deux personnes dont vous êtes si véritablement aimée; accordez-moi la douceur de m'applaudir à ceux de votre amie de n'avoir rien permis à mes désirs qui vous oblige à les baisser devant elle. »

Mlle Duménil se joignit au marquis pour consoler Ernestine : ils prirent, de concert, toutes les mesures capables de rendre la nouvelle situation de cette aimable fille aussi agréable que paisible. Elle-même choisit l'abbaye de Montmartre, et demanda à s'y retirer. Le marquis se chargea de lui envoyer à l'instant sa femme de chambre, le seul domestique qu'elle voulait garder, et la débarrassa du soin d'avertir Mme Duménil d'une si brusque séparation. A sa prière, Henriette consentit à recevoir chez elle les effets les plus précieux d'Ernestine, d'où on les transporterait ensuite à l'abbaye. Elle accepta la régie des biens de son amie, et l'offre que lui fit le marquis d'en remettre les titres entre ses mains.

En se prêtant à ces arrangements qui allaient lui ravir la liberté de voir Ernestine à tous les mo-

ments du jour, M. de Clémengis s'efforçait de paraître tranquille; mais, peu accoutumé à déguiser les mouvements de son âme, ses regards découvraient le trouble et l'agitation d'une passion inquiète. Il prit les mains d'Ernestine; et la regardant avec une tendresse inexprimable : « O ma charmante amie! lui dit-il, n'oubliez jamais un homme qui a pu passer tant d'heures auprès de vous, et réprimer une ardeur dont l'objet et la vivacité lui offraient une excuse si naturelle. Je vous aime! vous l'ignoriez; il m'est doux de vous le dire, de vous le répéter! oui, je vous aime, je vous adore! combien il m'en a coûté pour vous le taire si longtemps! je m'applaudis de vous avoir respectée : plus mes désirs étaient grands, plus l'innocence et la sensibilité de votre cœur me présentaient l'idée flatteuse d'un triomphe assuré; plus la victoire que j'ai remportée sur moi-même est satisfaisante : si vous croyez devoir quelque retour à ma tendre, à ma solide amitié, accordez-moi la récompense d'un effort si difficile, d'une retenue si constante; cessez de vous affliger; dissipez cette tristesse cruelle où vous vous livrez; que je n'en aperçoive plus de traces dans ces yeux chéris; ah! vous le savez, tout mon bonheur dépend d'être sûr de celui d'Ernestine. »

Sans attendre sa réponse, le marquis prit alors congé de Mlle Duménil : il sortait quand, revenant

à elle, il lui demanda, d'un ton timide, s'il lui serait permis de la revoir. Henriette, douce, sensible, vertueuse sans rudesse, dédaignait une sévérité souvent affectée, toujours rebutante, propre à rendre la sagesse plus incommode que respectable; elle ne croyait pas devoir priver le marquis de la vue d'Ernestine : elle lui répondit d'un air riant qu'elle recevrait ses visites avec plaisir.

Obligée de descendre à l'heure du dîner, Henriette ne contraignit point Ernestine à paraître chez sa cousine; quand elle remonta, on lui dit que son amie n'avait pu se forcer à rien prendre : elle la vit abattue, baignée de larmes; la tête baissée sur son sein, son visage à demi caché sous un mouchoir inondé de ses pleurs. « Eh! d'où naît ce redoublement de douleur? s'écria Henriette; quel sujet, quelles réflexions, vous arrachent ces larmes amères?

— Je ne sais, répondit-elle; j'ignore pourquoi mon âme est si cruellement oppressée; je ne sentais point de désirs; je ne concevais pas des espérances; ma félicité me paraissait le bonheur suprême : elle remplissait tout mon cœur; elle ne permettait pas de former des vœux; jamais je n'entrevis dans l'avenir un bien au-dessus de celui dont je jouissais; et cependant, ma chère Henriette, il me semble que j'ai fait une perte immense; on vient de me ravir, de m'enlever.... Quoi? pas même des souhaits! ah! quelle triste

lumière les paroles du marquis ont portée dans mon esprit! « La position d'Ernestine, la mienne, « ne nous permettent point d'être heureux, si l'un « de nous ne fait à l'autre un trop grand sacrifice.» Elle s'arrêta, soupira, détourna les yeux, dans la crainte de rencontrer ceux d'Henriette. « Cher Clémengis! dit-elle, tu ne feras point un *trop grand sacrifice* pour rendre Ernestine heureuse; elle ne l'exige pas; elle ne désire point un bonheur qui porterait atteinte à ta gloire : mes yeux sont ouverts; je vois tout ce qui nous sépare; mais comment, mais d'où vient éprouve-t-on une douleur si vive en renonçant à un espoir qu'on n'avait pas? »

Les caresses de Mlle Duménil, les visites du marquis, le temps, la raison, dissipèrent un peu le chagrin d'Ernestine; mais une douce mélancolie devint son humeur habituelle. Après un mois de séjour chez Henriette, elle entra dans le couvent; on lui avait préparé un appartement commode et agréable : elle y découvrit partout les soins de son amant; une petite bibliothèque composée de livres choisis par le marquis lui offrait un amusement utile et la facilité d'acquérir des connaissances. Elle continua de prendre des leçons de musique, s'occupa de la lecture, et ne négligea point un talent devenu précieux pour elle, par le plaisir qu'il lui donnait de multiplier l'image de M. de Clémengis : des traits si chéris se trouvaient retracés dans

tous les sujets qui se présentaient à son imagination, et son cabinet se remplissait des portraits de son amant.

Mlle Duménil la visitait souvent; le marquis l'accompagnait quelquefois, mais il se permettait rarement d'aller seul à l'abbaye. Depuis l'instant où il s'était déterminé à remettre Ernestine sous la conduite d'Henriette, il s'attachait à combattre sa passion; dans ses principes, il ne pouvait la rendre heureuse sans risquer le renversement de sa fortune, manquer aux égards dus à son oncle, même à une grande famille dont il lui ménageait l'alliance. On examinait alors l'affaire ancienne et importante, d'où ses espérances dépendaient, le jugement en était encore incertain; si M. de Clémengis perdait à la fois son procès et la faveur de son oncle, réduit à un revenu médiocre, forcé de quitter le service, d'abandonner la cour, de vivre loin du monde, savait-il si ses désirs, affaiblis par la possession, ne s'éteindraient pas? si la constance de ses sentiments rendrait ses plaisirs durables? si les douceurs de son mariage effaceraient le souvenir amer de tant de sacrifices faits à l'amour? Qui l'assurait de penser longtemps comme il pensait alors? peut-être un jour, injuste dans ses regrets, cesserait-il d'aimer l'innocente cause de sa ruine; peut-être oserait-il l'accuser de sa propre imprudence, rejeter sur elle l'amertume de

ses chagrins, la rendre malheureuse, et lui ravir à jamais cette paix, ce bonheur que lui-même s'était plu à lui assurer.

Ces réflexions l'affermissaient dans la résolution de résister à son amour, de ne plus se permettre des soins qui l'entretenaient : il essayait ses forces, se faisait une violence extrême pour laisser passer plusieurs jours sans voir Ernestine, sans lui écrire; mais, se reprochant bientôt cette apparente négligence, il courait la chercher, s'enivrait du plaisir de la regarder, et, lui trouvant un air triste, abattu, il s'accusait de cruauté, se demandait comment il avait pu l'affliger, élever un mouvement de douleur dans cette âme sensible.

La tendre fille n'osait se plaindre de lui; devenue timide, elle rougissait de son trouble, et s'efforçait de le cacher; mais ses regards languissants, ses soupirs, ses questions inquiètes, découvraient la crainte de n'être plus aimée. Perdant de vue tous ses projets, le marquis s'occupait uniquement du soin de la rassurer; il s'abandonnait à la douceur de lui parler de ses sentiments; et, lui rappelant ces temps où, libres de s'entretenir, ils passaient ensemble des heures si délicieuses, il semblait lui reprocher d'avoir cherché des lumières inutiles à son bonheur. « Ah! pourquoi, lui disait-il, avez-vous appris à me craindre, à vous défier de vous-même? »

Touchée de ces discours, attendrie par ses propres idées, Ernestine se taisait, pleurait, et regrettait peut-être sa première simplicité. Trois mois s'écoulèrent sans apporter aucun changement dans sa situation; au retour du printemps, le marquis se disposa à la quitter pour se rendre à son régiment; l'un et l'autre sentirent vivement l'approche de cette séparation; leurs adieux furent longs et tendres; ils pleurèrent tous deux; et, loin de s'exhorter mutuellement à s'aimer moins, ils se répétèrent mille fois qu'ils s'aimeraient toujours.

Peu de temps après le départ de M. de Clémengis, Ernestine éprouva de l'ennui dans sa retraite: elle désira d'aller à la campagne, de revoir, d'habiter cette agréable demeure, présent de son amant, préparée, embellie par ses soins. Henriette lui représentait qu'elle ne devait pas y vivre seule; cette difficulté chagrinait Ernestine; le hasard la leva : un événement, où son bon cœur l'intéressa, lui fit trouver une compagne.

Mme de Ranci, âgée de trente-six ans, belle encore, aimable, et malheureuse, retirée depuis trois ans à l'abbaye, s'était attachée à montrer de la complaisance et de l'amitié à la jeune Ernestine: veuve, et réduite à la plus grande médiocrité par des accidents fâcheux, il lui restait seulement une petite rente sur un particulier; cet homme, manquant de bonheur ou de conduite, dérangea ses

affaires; pressé par ses créanciers, il prit la fuite, passa en Hollande, et livra Mme de Ranci à toutes les horreurs de l'extrême pauvreté.

Ernestine, élevée, soutenue, enrichie par la tendre compassion de ses amis, se plaisait à répandre sa libéralité sur tous ceux qui lui offraient l'image de son premier état; son cœur, toujours ouvert aux cris de l'indigent, cherchait à rendre à l'humanité les secours qu'elle-même en avait reçus.

Pénétrée du malheur de Mme de Ranci, elle prit des mesures avec Mlle Duménil pour faire passer sur la tête de cette femme désolée le petit héritage de Mme Dufresnoi; et ce qu'elle y ajouta remplaça sa perte, et même étendit un peu son revenu. La reconnaissance se joignant à l'amitié dans le cœur d'une femme honnête et sensible, elle sentit bientôt pour Ernestine les sentiments d'une tendre mère, reçut avec joie la proposition de s'attacher à son sort, de vivre toujours avec elle, et de l'accompagner dans sa terre, où elles se rendirent un mois après le départ de M. de Clémengis.

Ernestine revit avec transport ces lieux chers à son cœur; elle ne cachait point à Mme de Ranci la cause du plaisir qu'elle sentait de les habiter; elle lui montrait les lettres du marquis, ses réponses, l'entretenait de ses sentiments pour cet homme aimable, lui parlait de ses obligations, de sa reconnaissance, de sa tendresse, de la douceur

qu'elle éprouvait en pensant à lui; et, quand son amie lui demandait où devait la conduire un amour si vif, quand elle l'interrogeait sur ses espérances, des soupirs, des larmes interrompaient les effusions de son cœur, elle avouait qu'elle n'en avait point; sans rejeter les conseils prudents de Mme de Ranci, sans se révolter contre ses réflexions, elle l'écoutait, convenait de la justesse de ses observations, et lui laissait voir qu'elles ne la persuadaient point; rien ne pouvait l'engager à oublier le marquis, à renoncer au plaisir de l'aimer, à la certitude de lui plaire.

Vers la fin de l'été, Mlle Duménil, prête à retourner en Bretagne, voulut avant de partir passer quelques jours chez Ernestine; en la quittant, elle lui recommanda de ne pas attendre M. de Clémengis dans cette belle solitude, et ne l'y laissa qu'après avoir obtenu d'elle une promesse de rentrer bientôt au couvent.

Cette parole donnée à Mlle Duménil embarrassa bientôt l'aimable et tendre Ernestine. Le marquis allait revenir; il la conjurait de rester chez elle, de passer l'automne à la campagne, de lui permettre de la revoir encore avec une liberté dont elle ne devait pas craindre qu'il abusât; la présence de Mme de Ranci suffisait, disait-il, pour la rassurer contre de malignes observations; la même prière se renouvelait dans toutes ses lettres, il la

pressait avec ardeur, il semblait que tout son bonheur dépendît d'obtenir d'elle cette grâce.

La faible Ernestine ne put se défendre de lui accorder une faveur si vivement demandée. « Je lui dois tout, disait-elle à Mme de Ranci, ne ferai-je rien pour lui? en résistant à ses désirs, je m'accuse d'ingratitude : est-ce à moi de l'affliger? Ah! dans tout ce que l'honneur ne me défend pas, pourquoi ne céderais-je point à ses volontés? pourquoi sacrifierais-je à la crainte d'être injustement soupçonnée la douceur véritable de lui causer de la joie? Vous me soutiendrez contre moi-même, vous daignerez remplir à mon égard les devoirs d'une mère tendre et vigilante, vous ne me quitterez point : témoin de ma conduite, vous me justifierez auprès d'Henriette. Eh! que m'importe le reste du monde? l'estime de mes amis, la mienne, suffisent à ma tranquillité. » Mme de Ranci combattit en vain une résolution déterminée, et M. de Clémengis eut le plaisir de retrouver Ernestine à la campagne, et de s'assurer qu'il devait sa complaisance à l'amour.

Il en jouit pendant plusieurs jours sans paraître porter ses idées au delà du bonheur qu'il s'était promis; mais un amour avoué peut-il se contenir dans les bornes étroites que l'amitié prescrit? un désir satisfait élève un désir plus ardent encore; les souhaits se multiplient, les vœux s'étendent;

une grâce reçue ouvre le cœur à l'espérance d'une grâce plus grande; l'espace immense qui semblait éloigner un point à peine aperçu disparaît insensiblement, et la pensée se fixe sur l'objet qu'on n'osait même entrevoir.

Libre de prolonger ses visites, de passer une partie du jour auprès d'Ernestine, le marquis de Clémengis montra de l'humeur. La présence continuelle de Mme de Ranci le gênait, et son attention à ne pas quitter sa jeune amie la rendait insupportable à ses yeux. « Fallait-il accoutumer cette femme à vous suivre avec tant d'affectation, disait-il à Ernestine, à ne jamais vous perdre de vue? exigez-vous d'elle cette importune assiduité? me craignez-vous? avez-vous cessé de m'estimer? quoi! des précautions contre moi! est-ce vous, est-ce Ernestine qui me laisse voir une défiance injurieuse? Que de froideur! de réserve! non, votre amitié n'est plus aussi tendre. Ah! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps, où dans ces mêmes lieux vous accouriez au-devant de mes pas avec une joie si vive! où votre bras s'appuyait sur le mien, où nous parcourions ensemble toutes les routes de ce bois où vous vous plaisiez tant! O ma chère amie, il est donc vrai que vous êtes changée! »

Ces reproches touchaient Ernestine, pénétraient son cœur, lui arrachaient des larmes, et jamais la

plus légère plainte : elle supportait la triste uniformité de ces entretiens avec une patiente indulgence. Les chagrins du marquis, sa pâleur, son abattement, élevaient des craintes dans son âme ; elle tremblait pour des jours si précieux. « Je ne vous importunerai bientôt plus, » lui disait-il les yeux baignés de pleurs. Elle commença à se repentir d'une complaisance dont elle n'avait point prévu les suites. « Mon imprudence vient d'irriter une passion si longtemps réprimée, répétait-elle à Mme de Ranci, je n'en connaissais encore que les douceurs, j'en éprouve à présent toutes les amertumes. » Cette femme, alarmée du danger de sa jeune amie, la pressait de retourner à Montmartre. Ernestine y consentit ; mais, avant de partir, elle écrivit à M. de Clémengis, et lui envoya sa lettre par un exprès à l'instant même où elle rentrait au couvent ; il l'ouvrit avec empressement, et sa surprise fut extrême d'y trouver ces paroles :

LETTRE D'ERNESTINE.

« Quelle douleur pour moi, monsieur, d'exciter vos plaintes, de m'accuser de toutes vos peines, de me reprocher l'état affreux où vous êtes ! Eh quoi ! c'est donc moi qui vous afflige ? puis-je le croire, puis-je m'en assurer, quand votre bonheur est l'objet, l'unique objet de tous les vœux de mon cœur ? Hélas ! par quelle fatatité ce bonheur sem-

ble-t-il dépendre aujourd'hui de l'égarement d'une fille que vous respectiez autrefois! Soyez juge dans votre propre cause, dans la sienne, et prononcez entre votre cœur et le mien.

« Ma réserve vous blesse. Eh! monsieur, m'est-il permis de vous traiter encore avec une familiarité dont mon ignorance était l'excuse? Pendant longtemps j'osai vous regarder comme un frère chéri; l'extrême différence de nos fortunes ne me frappait point; dans ces temps heureux rien n'arrêtait les témoignages de mon innocente affection. Je ne suis point changée; ah! pourquoi vous obstinez-vous à penser que je le suis! Ce n'est pas vous, monsieur, c'est moi-même que je crains. Je suis jeune, je vous dois tout; je vous aime : oui, monsieur, je vous aime, je le dis, je le répète avec plaisir; je ne rougis pas de vous aimer. Le premier instant où vous parûtes à mes yeux fit naître cette tendresse que le temps a rendue si vive : sentiment cher à mon cœur, le seul qui m'attache à la vie. Tant de bienfaits, si généreusement répandus sur moi, m'assuraient un sort paisible; mais l'amour que vous m'inspiriez faisait mon bonheur, mon souverain bonheur. Penser sans cesse à vous, m'occuper du soin de conserver votre amitié, de mériter l'estime de mon respectable ami; vous voir quelquefois, lire dans vos yeux que ma présence excitait votre joie, c'était pour moi le bien su-

prême! Une félicité si grande est-elle à jamais détruite? Ne me la rendrez-vous point? Non, il n'est plus en votre pouvoir de me la rendre!

« Vous ne m'importunerez pas longtemps! quelle cruelle expression! Je ne puis supporter la certitude de faire votre malheur; elle pénètre mon âme, elle déchire mon cœur. En me retirant, en abandonnant les lieux où je vous voyais sans contrainte, j'ai suivi des conseils prudents; mais je ne vous fuis point, je ne prétends pas élever une barrière entre vous et moi : prête à quitter cet asile si vous le voulez, je soumets ma conduite à votre décision. Si, pour sauver vos jours, il faut me rendre méprisable, renoncer à mes principes, à ma propre estime, peut-être à la vôtre, je ne balance point entre un intérêt si cher et mon seul intérêt. Ordonnez, monsieur, du destin d'une fille disposée, déterminée à tout immoler à votre bonheur : mais, avant d'accepter un si grand sacrifice, permettez-moi de remettre dans vos mains tous les dons que vous m'avez faits. Les garder, en jouir, ce serait laisser croire que vous m'aviez enrichie pour me perdre; sauvons au moins votre honneur, une légère partie du mien; qu'on ne m'impute jamais la bassesse d'avoir reçu le prix de mon innocence. A ces conditions, monsieur, la tendre, la malheureuse Ernestine tiendra la conduite que votre réponse lui prescrira. »

« Ah! grand Dieu! s'écria le marquis en finissant de lire, ai-je pu porter cette charmante fille à m'écrire ainsi? quelle étrange proposition! mais que de bonté, de tendresse, de générosité dans cet abandon de ses principes, d'elle-même! Aimable Ernestine! qui, moi, je t'avilirais, j'abuserais de ton amour, de ta noble confiance!... ah! tu n'as rien à craindre de ton amant, de ton ami, de ton reconnaissant ami. Périsse l'homme injuste et cruel qui ose fonder son bonheur sur la condescendance d'une douce, d'une sensible créature, capable de s'oublier elle-même pour le rendre heureux! »

M. de Clémengis se hâta de répondre à l'inquiète Ernestine. L'agitation de ses esprits, l'attendrissement de son cœur, ne lui permirent pas de mettre beaucoup d'ordre dans sa lettre. Il la remerciait d'une preuve si extraordinaire de ses sentiments; il s'en plaignait aussi, lui reprochait doucement de l'avoir soupçonné d'un dessein qu'il ne formait pas. « Ah! comment avez-vous pu croire, lui disait-il, que votre ami voulût être votre tyran? » Il terminait sa lettre par des expressions tristes et vagues; elles semblaient annoncer sa visite pour le soir; il promettait une confidence : elle expliquerait ce qu'il n'osait lui dire en ce moment, ce qu'il se trouvait malheureux, bien malheureux de devoir lui apprendre.

Ernestine était avec Mme de Ranci quand on lui

apporta la lettre de M. de Clémengis; elle la prit en tremblant, la tint longtemps sans oser l'ouvrir; une pâleur mortelle se répandit sur son visage. « Voilà l'arrêt de mon destin, dit-elle; ô madame de Ranci! si vous saviez!... qu'ai-je fait? que me dit-il? je suis perdue! »

Cette femme, ignorant le sujet de sa terreur, s'étonnait de la consternation où elle la voyait. Ernestine rompit enfin le cachet, et, portant des regards timides sur ces caractères chéris, des larmes de joie inondèrent bientôt cette lettre consolante; elle la pressa contre son cœur, la baisa mille fois. O mon respectable ami! pardonne-moi, répétait-elle; non, je ne devais pas te soupçonner. Découvrant alors à Mme de Ranci la cause de son effroi, elle fit passer dans l'âme de son amie une partie des mouvements qui affectaient la sienne.

En relisant la lettre du marquis, Ernestine recommença à s'inquiéter. « Eh! que doit-il donc m'apprendre? demandait-elle à Mme de Ranci. Il veut me quitter, peut-être, renoncer à me voir; tout m'annonce une triste séparation. Que signifient ces expressions : « Quand je vous disais, *je* « *ne vous importunerai plus*, j'étais bien éloigné de « vouloir élever dans votre esprit ces idées funestes « où je vois trop qu'il s'abandonnait? J'ai cherché, « j'ai fui l'occasion de vous dévoiler le sens de ces

« paroles. Hélas! ma chère Ernestine, quelle triste « confidence ai-je à vous faire? quel sacrifice mon « devoir exige! il ne m'est plus permis de vivre pour « moi-même; il ne m'est plus permis d'espérer « d'être heureux. » Ah! je vais le perdre! s'écriait-elle, mon cœur me le dit; eh! d'où vient ne peut-il vivre heureux, et me voir, et m'aimer? comment un même sentiment produit-il de si différents effets? mon amour est un bonheur si grand pour moi! faut-il que le sien trouble la douceur de sa vie! »

Elle attendit impatiemment l'heure où elle croyait recevoir la visite de M. de Clémengis. Le temps s'écoulait lentement au gré de ses désirs; le jour finit, et son inquiétude augmenta. Le lendemain, à son réveil, on lui présenta une lettre du marquis; elle déchira l'enveloppe avec précipitation, et, cherchant avidement la confirmation de ses craintes, elle la trouva dans ces paroles :

LETTRE DE MONSIEUR DE CLÉMENGIS.

« O ma chère Ernestine! après la preuve touchante que vous venez de me donner de vos sentiments, puis-je, sans expirer de douleur, vous annoncer mon départ, et l'événement qui doit le suivre! Faut-il vous quitter, vous dire un éternel

adieu! faut-il percer votre cœur du même trait dont le mien se sent déchirer!

« Fille aimable! née pour le bonheur de ma vie, digne du sort le plus brillant; ah! que le mien ne dépend-il de moi! Le devoir, la reconnaissance, des engagements pris depuis longtemps, renversent toutes mes espérances. Mais en avais-je? comment me suis-je flatté?... Ah! fallait-il vous conduire à partager une passion inutile! que d'amertume, que de regrets se mêlent à des peines si vives! me pardonnerez-vous? ne me mépriserez-vous point? ne me haïrez-vous jamais? ma chère, ma tendre amie; daignez me rassurer sur mes craintes, dites-moi que vous me pardonnez; ne me refusez pas une consolation si nécessaire à mon cœur, à mon cœur affligé.

« Le malheur de ma vie est enfin déterminé. Mon oncle a levé tous les obstacles qui éloignaient encore mon mariage; il me contraint, il me force d'aller rendre des soins à Mlle de Saint-André. Dans une heure, je pars avec son père; il me mène à une terre où la maréchale de Saint-André nous attend. Sa fille sort demain du couvent; on va nous présenter l'un à l'autre; on nous unira bientôt, sans nous consulter, sans s'embarrasser si nos cœurs sont disposés à se donner. Quoi! ma chère Ernestine, je vais me lier, me lier à jamais! et ce n'est point à vous!...

« Je croyais jouir plus longtemps de ma liberté. On devait attendre la décision du parlement. L'incertitude de mes droits sur une riche succession, sur d'immenses arrérages, retardait le consentement du maréchal de Saint-André. La libéralité de mon oncle me désole en ce moment; une donation m'assure tous ses biens, je n'ai plus d'espoir.

« Vous prierai-je de m'oublier? non, oh! non, je ne puis souhaiter d'être oublié de vous, je ne puis désirer de vous oublier! vous serez toujours présente à mon idée, toujours chère à mon cœur; je penserai sans cesse à vous, je vous écrirai; je vous entretiendrai de mon estime, de mon amitié, et, malgré moi, peut-être, de ma tendresse, je ne vous la rappellerai point pour vous presser de la partager encore, mais pour vous prouver que le temps ne peut ni l'affaiblir ni l'éteindre.

« Vivez paisible, vivez heureuse; que le souvenir d'un sincère, d'un véritable, d'un constant ami, vous arrache quelquefois un soupir, mais que ce soupir soit tendre et non pas douloureux.... Je ne puis retenir mes larmes; elles s'échappent de mes yeux, elles effacent ce que j'écris. O ma généreuse amie! vous en répandrez, sans doute; puissent-elles n'être pas aussi amères que les miennes! Je vous aime, je vous adore, je vous fuis, je vous perds; je suis le plus infortuné de tous les hommes. »

De quels mouvements cette lecture agita le cœur de la sensible Ernestine! Elle l'interrompit cent fois pour laisser un libre cours à ses pleurs, à ses soupirs, à ses gémissements. « Il part, disait-elle, il me fuit; je ne le verrai plus! il va s'unir à l'heureuse épouse qu'on lui destine. Il me dit de vivre paisible, heureuse : ah! comment serais-je paisible loin de lui, heureuse sans lui! » Elle passa tout le jour à s'affliger, à se plaindre du marquis. « Quelle dureté! s'écriait-elle : a-t-il pu partir sans me voir, sans me parler, sans mêler ses larmes avec les miennes! » Elle pleurait, elle écrivait, déchirait ses lettres commencées, s'abîmait dans sa douleur, reprenait sa plume et la quittait encore. Son agitation, la violence de ses transports l'accablèrent enfin; elle fut malade, abattue, languissante pendant plusieurs jours; mais les lettres du marquis, les représentations de Mme de Ranci, le retour de Mlle Duménil, ses soins, son amitié, ramenèrent un peu de calme dans son âme. Elle s'accoutuma à se dire, à se répéter que jamais elle n'avait rien espéré; elle cessa de se plaindre de son sort, elle voulut s'y soumettre, et chercha dans sa raison la force de supporter ses peines avec résignation.

Deux mois s'écoulèrent, pendant lesquels le marquis de Clémengis écrivait régulièrement à son aimable amie. Il ne lui disait point si ses nœuds

étaient serrés; elle n'osait le demander; elle craignait de l'apprendre; mais elle devait bientôt être éclaircie du destin de M. de Clémengis, et sentir par une triste expérience combien on éprouve de douleur pendant le cours de ces attachements trop tendres où le cœur se livre avec tant de plaisir, qui lui paraissent la source d'un bonheur si vif et si constant.

Une parente de Mlle Duménil se mariait à la campagne, environ à dix lieues de Paris. Elle épousait un homme fort riche; comme il avait longtemps désiré l'heureux moment d'être à elle, cet amant comblé de joie voulait rendre ses noces brillantes et préparait des fêtes pour les célébrer. Henriette, invitée à partager les plaisirs qu'on se promettait de goûter dans les lieux consacrés à l'amusement, exigea de la complaisance d'Ernestine qu'elle l'accompagnât dans ce court et agréable voyage. Elle s'en défendit; mais elle céda enfin aux instances de son amie. Avant de partir, elle chargea Mme de Ranci de lui envoyer ses lettres par un exprès; mais plusieurs jours s'écoulèrent sans qu'Ernestine reçût aucune nouvelle ni d'elle ni du marquis.

En menant son amie à la campagne, Mlle Duménil n'avait pas songé que de toutes les dissipations, la moins capable de la distraire était le spectacle dont elle la rendait témoin. « On donne

peut-être les mêmes fêtes chez le maréchal de Saint-André! disait Ernestine en soupirant, mais une joie si douce ne remplit pas le cœur du marquis; il n'aime point, il ne jouit pas des plaisirs où se livrent ces heureux amants. Cependant il ne m'écrit plus! Croyez-vous, demandait-elle à Henriette, qu'il cesse de m'écrire? me privera-t-il de la seule consolation qui me reste? ah! sans doute il m'en privera! il ne pensera plus à moi, il ne s'informera seulement pas si j'existe encore : n'importe, il me sera toujours cher, mes sentiments pour lui m'occuperont sans cesse; jamais, jamais je ne perdrai l'idée du marquis de Clémengis; et si le temps peut faire que je songe à lui sans douleur, je suis bien sûre de n'y songer jamais sans intérêt.» Henriette s'efforçait d'adoucir ses chagrins, de calmer ses inquiétudes; mais la situation d'Ernestine allait devenir si fâcheuse, que les conseils et les soins de l'amitié ne pourraient plus rien sur son cœur.

M. de Maugis, ami des maîtres de la maison, arriva le matin du jour où tout le monde se disposait à revenir à Paris. On lui reprocha de ne s'être point rendu à des invitations pressantes; on lui rappela sa promesse. Il répondit que l'événement dont on devait être instruit l'excusait assez. Tout le monde l'environnant alors, dix personnes l'interrogèrent à la fois. « Quoi! dit-il d'un air surpris,

vous ignorez le malheur du comte de Saint-Servains, celui de mon frère, et l'exil du marquis de Clémengis ? »

Ernestine entrait dans le salon; ces paroles la glacèrent; elle resta debout près de la porte, s'appuya contre un lambris, et recueillit toutes les forces que lui laissait le saisissement de son cœur, pour écouter M. de Maugis.

« Oui, poursuivit-il, le comte de Saint-Servains est étroitement gardé; ses papiers sont enlevés, ses effets saisis. Mon frère avait sa confiance, on s'est assuré de lui : un secret impénétrable dérobe la connaissance du crime qu'on leur suppose. Un homme dont le génie et l'application rendaient l'administration si heureuse, dont le désintéressement est connu, dont l'affabilité gagnait tous les cœurs, est noirci par l'envie; puisse-t-il confondre la calomnie, et revoir à ses pieds ses vils accusateurs !

— Que je plains votre frère, dit alors le chevalier d'Elmont, que je plains l'aimable marquis de Clémengis! il allait épouser Mlle de Saint-André, ce mariage ne se fera plus. — Non, assurément, reprit M. de Maugis, il a reçu cette accablante nouvelle et l'ordre d'aller à Clémengis, deux heures avant la signature des articles, et s'est hâté de prévenir le maréchal en rompant lui-même leurs mutuels engagements.

— Eh! mon Dieu! dit encore le chevalier d'Elmont, une circonstance bien cruelle fait que la disgrâce de son oncle devient un double malheur pour lui; son procès ne se juge-t-il pas incessamment? — Oui, répondit M. de Maugis, et tout Paris croit qu'il le perdra. »

Pendant ces discours, Henriette s'approcha insensiblement d'Ernestine, et passant un bras autour d'elle, l'entraînant hors du salon, elle l'aida à marcher et la conduisit dans sa chambre.

Pâle, froide, inanimée, Ernestine semblait insensible à cette nouvelle terrible et imprévue; elle promenait autour d'elle des regards stupides, elle ne pouvait parler, elle ne pouvait respirer. Mlle Duménil l'invitait en vain à répandre des larmes en la baignant des siennes; le serrement de son cœur ne lui permettait pas d'en verser. Fixant enfin les yeux sur son amie, elle la regarda longtemps, et, levant au ciel ses mains faibles et tremblantes : « Que ne suis-je morte! dit-elle; ah! que ne suis-je morte, avant d'avoir appris que M. de Clémengis est malheureux! »

Ses pleurs, coulant avec abondance, soulagèrent un peu l'oppression de son âme, rappelèrent ses esprits; mais quelle agitation, quels cris de douleur succédèrent à son accablement! « Exilé, ruiné, perdu! répétait-elle; lui! le marquis de Clémengis! »

Paraissant tout à coup se calmer, elle essuya ses pleurs, prit les mains d'Henriette, et, la considérant un moment, baissant les yeux, les relevant sur elle, poussant de profonds soupirs, elle semblait hésiter à lui découvrir sa pensée.

« Je vous afflige, lui dit-elle; hélas! je vais peut-être vous révolter; mais, au nom de notre amitié, ne vous opposez point à mes desseins : j'ai un projet, ne le combattez par aucune raison, par aucun discours. O ma chère Henriette! je n'abandonnerai point M. de Clémengis; il est exilé, son mariage est rompu, sa fortune détruite, il va perdre le reste de ses espérances! il est affligé, malheureux! je veux partir, aller le trouver, ma vue sera peut-être un adoucissement à ses peines; si je ne puis le consoler, je partagerai ses maux; je veux gémir, souffrir, mourir avec lui! Ne me dites rien, non, ne me dites rien; ne me parlez ni du monde, ni de ses cruelles bienséances; je les rejette, si la dureté les accompagne : est-il des lois plus saintes que celles de l'amitié? des devoirs plus sacrés que ceux de la reconnaissance? A qui dois-je des égards? je ne tiens à personne; si ma démarche est une faute, j'en rougirai seule. Je veux dénaturer tout ce que je possède, je veux rendre en secret à M. de Clémengis tous les biens que j'ai reçus de lui; ah! pourrais-je en jouir à présent! heureuse aux yeux des autres,

ingrate aux miens, comment supporterais-je la vie? »

Mlle Duménil pensait trop noblement pour ne pas approuver une partie du dessein de son amie; et, dans celle qui lui paraissait mériter plus de considération, elle la voyait si attachée à ses propres idées, qu'entreprendre de la détourner d'aller à Clémengis, c'était l'affliger beaucoup, sans pouvoir s'assurer de changer sa résolution : elle ne lui dit donc rien, la laissa maîtresse d'interpréter son silence, et toutes deux se hâtèrent de revenir à Paris.

Pendant la route, Ernestine se souvint d'un honnête vieillard qui prenait soin des affaires de M. de Clémengis, et lui était extrêmement attaché; il s'appelait Lefranc. Pendant son séjour chez M. Duménil, elle le voyait souvent avec lui. Le marquis avait employé le peintre sur la parole de M. Lefranc, qui vantait sans cesse son talent. Elle se rappela qu'il logeait dans le voisinage, et son premier soin, en arrivant à Montmartre, où elle voulut descendre, fut d'inviter cet homme, par un billet pressant, à venir lui parler le lendemain de grand matin; une affaire importante, où il pouvait l'obliger, l'engageait, lui disait-elle, à l'entretenir et à le consulter. Il se rendit à l'abbaye à l'heure indiquée.

La présence d'un homme qui aimait M. de

Clémengis, qui tenait à lui, excita la plus vive émotion dans le cœur d'Ernestine. Elle voulut s'expliquer, commença à parler, mais ses pleurs la forcèrent de s'arrêter.

Le bon vieillard, charmé de revoir la belle élève de son ancien ami, l'assurait de son empressement à la servir, et lui faisait mille protestations de suivre exactement les ordres qu'elle allait lui donner. Il n'ignorait pas combien elle était chère au marquis, et pensait lui devoir les mêmes égards qu'il aurait eus pour la sœur de M. de Clémengis.

Ernestine accepta ses offres de service; elle lui ouvrit son cœur, s'étendit sur les bontés du marquis, sur la reconnaissance qu'elle en conserverait toujours; et, remettant entre les mains de M. Lefranc ses bijoux, ses pierreries, et plusieurs effets commerçables, elle le chargea de les vendre, et d'en faire toucher l'argent à M. de Clémengis, sans jamais lui découvrir d'où il venait. Ensuite, elle le pria de s'arranger avec Mlle Duménil pour emprunter sur sa terre, afin de grossir la somme, et lui recommanda la diligence et le secret.

M. Lefranc savait qu'Ernestine devait sa fortune à M. de Clémengis; mais il ne savait point de quels moyens il s'était servi en l'obligeant. Son billet lui persuadait que cette fortune dépendait

du marquis ; et son premier mouvement, en la voyant si affligée, avait été de penser que, dans la circonstance présente, elle voulait prendre des mesures avec lui sur ses intérêts.

Une surprise mêlée d'admiration le rendit muet pendant quelques instants ; il regardait Ernestine, portait les yeux sur le dépôt qu'elle lui confiait, la regardait encore, semblait douter s'il ne se trompait point. « Hésitez-vous à me servir, lui demanda-t-elle d'un air inquiet ?—Non, mademoiselle, non, lui dit-il, je remplirai vos désirs, je les surpasserai peut-être ; soyez tranquille, je m'acquitterai fidèlement de l'emploi dont vous daignez me charger. M. le marquis a bien placé les affections de son cœur ; je souhaite que le ciel lui rende le comte de Saint-Servains, sa fortune, sa santé, et lui conserve une amie aussi tendre, aussi respectable que vous.

— Sa santé ! interrompit vivement Ernestine ; ah ! mon Dieu ! serait-il malade ?—Ne vous effrayez pas, mademoiselle, reprit M. Lefranc, il l'a été, il l'a beaucoup été ; mais il se trouve mieux ; j'espère le voir avant peu ; si le succès ne trompe point mon attente, je serai à Clémengis avant la fin de la semaine. Calmez-vous, mademoiselle ; je ne partirai pas sans envoyer prendre vos ordres ; je vous écrirai peut-être ce que la crainte d'élever de fausses espérances dans votre cœur m'oblige de

vous taire à présent. » En achevant ces mots, il la salua respectueusement, et prit congé d'elle.

Quelle nouvelle amertume pénétra l'âme d'Ernestine! Le marquis de Clémengis malheureux! le marquis de Clémengis malade, en danger peut-être! comment soutenir cette cruelle idée? Si le silence d'Henriette montrait qu'elle condamnait sa démarche, si la crainte de déplaire à cette véritable amie mêlait un peu d'indécision à ses desseins, l'état du marquis l'emporta sur toutes les considérations qui pouvaient l'arrêter encore. Elle écrivit à Mlle Duménil. Sa lettre détermina Henriette à lui prêter une chaise, un de ses gens pour courir devant elle, et à lui envoyer des chevaux de poste comme elle l'en pressait. A midi, Mme de Ranci et elle partirent.

Que d'impatience pendant la route! que de soupirs! de larmes! « Ah! si je ne le voyais plus, disait-elle à Mme de Ranci, si le ciel me privait de lui, si j'étais condamnée à pleurer sa mort! ah! pourrais-je vivre, et me dire, et me répéter : Il n'est plus! »

Une nuit passée à gémir, tant de trouble, d'agitation, et la fatigue du voyage, épuisèrent ses forces; dès le second jour de sa marche, elle fut obligée de s'arrêter dans un petit village : elle ne pouvait supporter le mouvement de la chaise, elle s'évanouissait à tous moments. Mme de Ranci ob-

tint enfin de sa raison, de sa complaisance, de son amitié, qu'elle prendrait de la nourriture et du repos. Un sommeil long et paisible la rafraîchit, la mit en état de continuer sa route le lendemain, et d'arriver à Clémengis le soir du second jour.

Plusieurs des gens du marquis connaissaient Ernestine; les premiers qui l'aperçoivent courent l'annoncer à leur maître; il ne peut les croire. Elle entre. Il la voit; il doute encore si c'est elle. Elle avance en tremblant, tombe à genoux devant son lit, reçoit la main qu'il lui tend, la serre faiblement dans les siennes, la baise, l'inonde de ses pleurs.

« Est-ce elle? est-ce Ernestine? répétait le marquis en l'obligeant à se lever, à s'asseoir près de lui. Quoi! ma charmante amie daigne me chercher! Chère Ernestine! quelle douce, quelle agréable surprise! Ah! je n'attendais point cette faveur précieuse.

— Eh! pourquoi, monsieur, pourquoi ne l'attendiez-vous pas? lui demanda-t-elle du ton le plus touchant. Me mettiez-vous au rang de ces amies que la disgrâce éloigne? me croyez-vous insensible, ingrate? avez-vous oublié que vous êtes tout pour moi dans l'univers? Ah! si ma présence, si mes soins, si les plus fortes preuves de ma tendresse peuvent adoucir vos peines, parlez, monsieur, parlez, je ne vous quitte plus; tous les in-

stants de ma vie seront heureux, s'il en est un seul dans le jour où ma vue, où mon empressement à vous plaire dissipent le souvenir de vos pertes, portent un rayon de joie dans votre âme. »

Le visage de M. de Clémengis se couvrit de rougeur; il prit les mains d'Ernestine, il les arrosa de larmes brûlantes. « Ah! comment, s'écria-t-il, ai-je immolé le plus grand bonheur à de vains égards! mes plus ardents désirs à de bizarres préjugés! Est-ce Ernestine, est-ce l'aimable fille que je sacrifiais à l'avide ambition, au fol orgueil, qui conserve pour moi des sentiments si tendres? Elle cherche un malheureux, un proscrit peut-être! sa généreuse compassion l'attire dans ce désert, elle vient me consoler : ah! je sens déjà moins des peines qu'elle daigne partager; tout cède à présent dans mon cœur au regret de ne pouvoir reconnaître ses bontés. »

Ernestine allait parler, quand des voix confuses se firent entendre; on ouvrit brusquement. M. Lefranc, plutôt porté qu'introduit par les gens du marquis, entra en criant: « Votre procès est gagné tout d'une voix, monsieur! on parle au comte de Saint-Servains; ses accusateurs sont arrêtés; je n'ai pas voulu qu'un autre vous apportât ces heureuses nouvelles.

— Mon oncle justifié, mon procès gagné! s'écria le marquis; ah! je pourrai donc suivre les inspi-

rations de mon cœur, payer tant d'amour, de noblesse, de vertus! Viens, ma chère Ernestine, viens, répéta-t-il transporté de plaisir; viens dans les bras de ton époux. Mes enfants, dit-il à ses gens qui versaient des larmes de joie, mes chers enfants, voilà votre maîtresse; » et, tendant la main à M. Lefranc : « Et vous, mon zélé, mon honnête ami, soyez le premier à féliciter la marquise de Clémengis. »

Des cris d'allégresse s'élevèrent alors dans la chambre. Ernestine était aimée, elle était respectée, elle méritait le bonheur dont elle allait jouir. Mme de Ranci levait les mains au ciel, lui rendait grâce, embrassait Ernestine, prononçait de tendres bénédictions sur le marquis et sur elle. M. Lefranc, trahissant le secret qu'on lui avait confié, racontait à M. de Clémengis l'action généreuse d'Ernestine. Elle seule, craignant encore pour des jours si chers, n'osait se livrer à la joie. On la rassura; le marquis était faible, mais il était convalescent; et le plaisir allait lui rendre la santé....

Mais épargnons au lecteur fatigué peut-être des détails plus longs qu'intéressants. Il peut aisément se peindre le bonheur de deux amants si tendres. Le comte de Saint-Servains, vengé de ses ennemis, rentra dans les fonctions de son ministère; il pardonna à son neveu un mariage qui le rendait heureux. Henriette partagea la félicité

de son amie. Mme de Ranci retourna dans sa retraite, où les soins attentifs de Mme de Clémengis prévinrent ses désirs : et moi, qui n'ai plus rien à dire de cette douce et sensible Ernestine, je vais peut-être m'occuper des inquiétudes et des embarras d'une autre.

CALISTE

PAR Mme DE CHARRIÈRE

CALISTE.

SIR WILLIAM *** A MADAME DE P....

Mon histoire est romanesque, madame, autant que triste; et vous allez être désagréablement surprise en voyant des circonstances à peine vraisemblables ne produire qu'un homme ordinaire.

Un frère que j'avais et moi naquîmes presque en même temps, et notre naissance donna la mort à ma mère. L'extrême affliction de mon père, et le trouble qui régna pendant quelques instants dans toute notre maison, fit confondre les deux enfants qui venaient de naître. On n'a jamais su lequel de nous deux était l'aîné. Une de nos parentes a toujours cru que c'était mon frère, mais sans en être sûre, et son témoignage n'étant appuyé ni contredit par personne, a produit une sorte de présomption, et rien de plus; car l'opinion qu'on avait conçue s'évanouissait toutes les fois qu'on en voulait examiner le fondement. Elle fit une légère impression sur moi, mais n'en fit jamais aucune sur mon frère. Il se promit de n'avoir rien

qu'en commun avec moi; de ne point se marier si je me mariais. Je me fis et à lui la même promesse; de sorte que n'ayant qu'une famille entre nous deux, ne pouvant avoir que les mêmes héritiers, jamais la loi n'aurait eu à décider sur nos droits ou nos prétentions.

Si le sort avait mis entre nous toute l'égalité possible, il n'avait fait en cela qu'imiter la nature; l'éducation vint encore augmenter et affermir ces rapports. Nous nous ressemblions pour la figure et pour l'humeur; nos goûts étaient les mêmes; nos occupations nous étaient communes, ainsi que nos jeux; l'un ne faisait rien sans l'autre, et l'amitié entre nous était plutôt de notre nature que de notre choix, de sorte qu'à peine nous nous en apercevions: c'étaient les autres qui en parlaient, et nous ne la reconnûmes bien que quand il fut question de nous séparer. Mon frère fut destiné à avoir une place dans le parlement, et moi à servir dans l'armée; on voulut l'envoyer à Oxford, et me mettre en pension chez un ingénieur; mais, le moment de la séparation venu, notre tristesse et nos prières obtinrent que je le suivrais à l'Université, et j'y partageai toutes ses études comme lui toutes les miennes. J'appris avec lui le droit et l'histoire, et il apprit avec moi les mathématiques et le génie; nous aimions tous deux la littérature et les beaux-arts. Ce fut alors que

nous appréciâmes avec enthousiasme le sentiment qui nous liait; et si cet enthousiasme ne rendit pas notre amitié plus forte ni plus tendre, il la rendit plus productive d'actions, de sentiments, de pensées; de sorte qu'en étant plus occupés nous en jouissions davantage. Castor et Pollux, Oreste et Pilade, Achille et Patrocle, Nisus et Euryale, David et Jonathas furent nos héros. Nous nous persuadâmes qu'on ne pouvait être ni lâche ni vicieux ayant un ami, car la faute d'un ami rejaillirait sur l'autre; il aurait à rougir, il souffrirait; et puis quel motif pourrait nous entraîner à une mauvaise action? Sûrs l'un de l'autre, quelles richesses, quelle ambition, quelle maîtresse pourrait nous tenter assez pour nous faire devenir coupables? Dans l'histoire, dans la Fable, partout nous cherchions l'amitié, et elle nous paraissait la vertu et le bonheur.

Trois ans s'étaient écoulés, la guerre avait commencé en Amérique; on y envoya le régiment dont je portais depuis longtemps l'uniforme. Mon frère vint me l'apprendre, et, parlant du départ et du voyage, je fus surpris de lui entendre dire *nous* au lieu de *toi;* je le regardai. « Avais-tu cru que je te laisserais partir seul, » me dit-il? et voyant que je voulais parler: « ne m'objecte rien, s'écria-t-il, ce serait le premier chagrin que tu m'aurais fait, épargne-le-moi. » Nous allâmes passer quel-

ques jours chez mon père, qui, de concert avec tous nos parents, pressa mon frère de quitter son bizarre projet. Il fut inébranlable, et nous partîmes. La première campagne n'eut rien que d'agréable et d'honorable pour nous. Un sous-lieutenant de la compagnie où je servais ayant été tué, mon frère demanda et obtint sa place. Habillés de même, de même taille, ayant presque les mêmes cheveux et les mêmes traits, on nous confondait sans cesse quoiqu'on nous vît toujours à côté l'un de l'autre. Pendant l'hiver nous trouvâmes le moyen de continuer nos études, de lever des plans, de dessiner des cartes, de jouer de la harpe, du luth et du violon, tandis que nos camarades perdaient leur temps au jeu et avec des filles. Je ne les condamne pas. Qui est-ce qui peut ne rien faire et n'être avec personne?

Au commencement de la seconde campagne..... Mais à quoi bon vous détailler ce qui amena pour moi le plus affreux des malheurs? Il fut blessé à mes côtés : « Pauvre William, dit-il, pendant que nous l'emportions, que deviendrez-vous? » Trois jours je vécus entre la crainte et l'espérance; trois jours je fus témoin des douleurs les plus vives et les plus patiemment souffertes; enfin le soir du troisième jour, voyant son état empirer de moment en moment : « Fais un miracle, ô Dieu, rends-le-moi! m'écriai-je. — Daigne toi-même le consoler, dit

mon frère d'une voix presque éteinte » : il me serre faiblement la main et expire.

Je ne me souviens pas distinctement de ce qui se passa dans le temps qui suivit sa mort. Je me retrouvai en Angleterre ; on me mena à Bristol et à Bath. J'étais une ombre errante, et j'attirais des regards de surprise et de compassion sur cette pauvre inutile moitié d'existence qui me restait. Un jour, j'étais assis sur un des bancs de la promenade, tantôt ouvrant un livre que j'avais apporté, tantôt le reposant à côté de moi. Une femme, que je me souvins d'avoir déjà vue, vint s'asseoir à l'autre extrémité du même banc ; nous restâmes longtemps sans rien dire, je la remarquais à peine ; je tournai enfin les yeux de son côté, et je répondis à quelques questions qu'elle m'adressa d'une voix douce et discrète. Je crus ne la ramener chez elle, quelques moments après, que par reconnaissance et politesse ; mais le lendemain et les jours suivants je cherchai à la revoir, et sa douce conversation, ses attentions caressantes me la firent bientôt préférer à mes tristes rêveries, qui étaient pourtant mon seul plaisir. Caliste (c'est le nom qui lui était resté du rôle qu'elle avait joué avec le plus grand applaudissement la première et unique fois qu'elle avait paru sur le théâtre), Caliste était d'une extraction honnête, et tenait à des gens riches ; mais une mère dépravée et tombée dans la

misère, voulant tirer parti de sa figure, de ses talents, et du plus beau son de voix qui ait jamais frappé une oreille sensible, l'avait vouée de bonne heure au métier de comédienne, et on la fit débuter par le rôle de Caliste, dans *The fair penitent.* Au sortir de la comédie, un homme considérable alla la demander à sa mère, l'acheta pour ainsi dire, et, dès le lendemain, partit avec elle pour le continent. Elle fut mise à Paris, malgré sa religion, dans une abbaye distinguée, sous le nom de Caliste, fille de condition, mais dont on cachait le nom de famille par des raisons importantes.

Elle fut adorée des religieuses et de ses compagnes, et le ton qu'elle aurait pu contracter avec sa mère la décelait si peu, qu'on la crut fille du feu duc de Cumberland, et cousine par conséquent de notre roi; et quand on lui en parlait, la rougeur que lui donnait le sentiment de son véritable état fortifiait le soupçon au lieu de le détruire. Elle fit bientôt tous les ouvrages de femme avec une adresse étonnante. Elle commença à dessiner et à peindre; elle dansait déjà assez bien pour que sa mère eût pensé à en faire une danseuse; elle se perfectionna dans cet art si séduisant; elle prit aussi des leçons de chant et de clavecin. J'ai toujours trouvé qu'elle jouait et chantait comme on parle ou comme on devrait parler, et comme elle parlait elle-même. Je veux dire qu'elle jouait et

chantait, tantôt de génie, tantôt de souvenir, tout ce qu'on lui demandait, tout ce qu'on lui présentait, se laissant interrompre et recommençant mille fois, se livrant rarement à ses propres impressions, et prenant surtout plaisir à faire briller le talent des autres. Jamais il ne fut une plus aimable musicienne; jamais talent ne para tant la personne. Mais ce degré de perfection et de facilité ce ne fut pas à Paris qu'elle l'acquit, ce fut en Italie, où son amant passa deux ans avec elle, uniquement occupé d'elle, de son instruction et de son plaisir. Après quatre ans de voyage, il la ramena en Angleterre, et, demeurant avec elle, tantôt chez lui à la campagne, tantôt à Londres chez le général D..., son oncle, il eut encore quatre ans de vie et de bonheur; mais le bonheur et l'amour ne fléchissent pas la mort : une inflammation de poitrine l'emporta. « Je ne lui laisse rien, dit-il à son oncle, un moment avant de mourir, parce que je n'ai plus rien; mais vous vivez, vous êtes riche, et ce qu'elle tiendra de vous lui sera plus honorable que ce qu'elle tiendrait de moi : à cet égard je ne regrette rien, et je meurs tranquille. »

L'oncle, au bout de quelques mois, lui donna, avec une rente de quatre cents livres, cette maison à Bath, où je la voyais. Il y venait passer quelques semaines toutes les années, et quand il avait la

goutte il la faisait venir chez lui. Elle vous ressemble, madame, ou elle vous ressemblait; je ne sais lequel des deux il faut dire. Dans ses pensées, dans ses jugements, dans ses manières, elle avait comme vous je ne sais quoi qui négligeait les petites considérations pour aller droit aux grands intérêts, à ce qui caractérise les gens et les choses. Son âme et ses discours, son ton et sa pensée étaient toujours d'accord : ce qui n'était qu'ingénieux ne l'intéressait point; la prudence seule ne la détermina jamais, et elle disait ne savoir pas bien ce que c'était que la raison; mais elle devenait ingénieuse pour obliger, prudente pour épargner du chagrin aux autres, et elle paraissait la raison même quand il fallait amortir des impressions fâcheuses et ramener le calme dans un cœur tourmenté, ou dans un esprit qui s'égarait. Vous êtes souvent gaie et quelquefois impétueuse, elle n'était jamais ni l'un ni l'autre. Dépendante, quoique adorée, dédaignée par les uns, tandis qu'elle était servie à genoux par d'autres, elle avait contracté je ne sais quelle réserve triste qui tenait tout ensemble de la fierté et de l'effroi; et si elle eût été moins aimante elle eût pu paraître sauvage et farouche.

Un jour, la voyant s'éloigner de gens qui l'avaient abordée avec empressement, et la considéraient avec admiration, je lui en demandai la

raison. « Rapprochons-nous d'eux, me dit-elle; ils ont demandé qui je suis, vous verrez de quel air ils me regarderont! » Nous fîmes l'essai : elle n'avait deviné que trop juste; une larme accompagna le sourire et le regard par lequel elle me le fit remarquer. « Que vous importe? lui dis-je. — Un jour peut-être cela m'importera, me dit-elle en rougissant. » Je ne l'entendis que longtemps après. Je me souviens qu'une autre fois, invitée chez une femme chez qui je devais aller, elle refusa. « Mais pourquoi? lui dis-je. Cette femme et tous ceux que vous verrez chez elle, ont de l'esprit et vous admirent. — Ah! dit-elle, ce ne sont pas les dédains marqués que je crains le plus, j'ai trop dans mon cœur et dans ceux qui me dédaignent de quoi me mettre à leur niveau; c'est la complaisance, le soin de ne pas parler d'une comédienne, d'une fille entretenue, de milord, de son oncle. Quand je vois la bonté et le mérite souffrir pour moi, et obligés de se contraindre ou de s'étourdir, je souffre moi-même. Du vivant de milord, la reconnaissance me rendait plus sociable, je tâchais de gagner les cœurs pour qu'on n'affligeât pas le sien. Si ses domestiques ne m'eussent pas respectée, si ses parents ou ses amis m'avaient repoussée, ou que je les eusse fuis, il se serait brouillé avec tout le monde. Les gens qui venaient chez lui s'étaient si bien accoutumés à moi, que

souvent, sans y penser, ils disaient devant moi les choses les plus offensantes. Mille fois j'ai fait signe à milord en souriant de les laisser dire; tantôt j'étais bien aise qu'on oubliât ce que j'étais; tantôt flattée qu'on me regardât comme une exception parmi celles de ma sorte, et en effet ce qu'on disait de leur effronterie, de leur manége, de leur avidité, ne me regardait assurément pas. — Pourquoi ne vous a-t-il pas épousée? lui demandai-je. — Il ne m'en a parlé qu'une seule fois, me répondit-elle; alors il me dit : le mariage entre nous ne serait qu'une vaine cérémonie qui n'ajouterait rien à mon respect pour vous, ni à l'inviolable attachement que je vous ai voué; cependant si j'avais un trône à vous donner ou seulement une fortune passable je n'hésiterais pas; mais je suis presque ruiné, vous êtes beaucoup plus jeune que moi, que vous servirait de vous laisser une veuve titrée sans bien! Ou je connais mal le public, ou celle qui n'a rien gagné à être ma compagne que le plaisir de rendre l'homme qui l'adorait le plus heureux des mortels, en sera plus respectée que celle à qui on laisserait un nom et un titre [1]. »

Vous êtes étonnée peut-être, madame, de l'exactitude de ma mémoire, ou peut-être me soupçonnerez-vous de suppléer et d'embellir. Ah!

1. Il connaissait mal le public, et raisonnait mal. (*Note de l'auteur.*)

quand j'aurai achevé de vous faire connaître celle de qui je rapporte les paroles, vous ne le croirez pas; et vous ne serez pas surprise non plus que je me souvienne si bien des premières conversations que nous avons eues ensemble. Depuis quelque temps surtout, elles me reviennent avec un détail étonnant; je vois l'endroit où elle parlait, et je crois l'entendre encore. Je reviens, pour vous la peindre mieux, aux comparaisons que je n'ai cessé de faire depuis le premier moment où j'ai eu le bonheur de vous voir. Plus silencieuse que vous avec les indifférents, aussi aimante que vous, et n'ayant pas une Cécile, elle était plus caressante, plus attentive, plus insinuante encore avec les gens qu'elle aimait; son esprit n'était pas aussi hardi que le vôtre, mais il était plus adroit; son expression était moins vive, mais plus douce; dans un pays où les arts tiennent lieu d'une nature pittoresque qui frappe les sens et parle au cœur, elle avait la même sensibilité pour les uns que vous pour l'autre. Votre maison est simple et noble, on est chez une femme de condition peu riche; la sienne était ornée avec goût et avec économie; elle épargnait tout ce qu'elle pouvait de son revenu pour de pauvres filles qu'elle faisait élever, mais elle travaillait comme les fées, et chaque jour ses amis trouvaient chez elle quelque chose de nouveau à admirer, ou dont on jouissait. Tantôt

c'était un meuble commode qu'elle avait fait elle-même; tantôt un vase dont elle avait donné le dessin, et qui faisait la fortune de l'ouvrier. Elle copiait des portraits pour ses amis, pour elle-même des tableaux des meilleurs maîtres. Quel talent, quel moyen de plaire cette aimable fille n'avait-elle pas!

Soigné, amusé par elle, ma santé revint; la vie ne me parut plus un fardeau si pesant, si insipide à porter; je pleurai enfin mon frère, je pus enfin parler de lui; j'en parlais sans cesse. Je pleurais et je la faisais pleurer. « Je vois, dit-elle un jour, pourquoi vous êtes tendre, doux, et pourtant un homme. La plupart des hommes qui n'ont eu que des camarades ordinaires et de leur sexe, ont peu de délicatesse et d'aménité, et ceux qui ont beaucoup vécu avec des femmes, plus aimables d'abord que les autres, mais moins adroits, moins hardis aux exercices des hommes, deviennent sédentaires, et avec le temps pusillanimes, exigeants, égoïstes et vaporeux comme nous. Vos courses, vos jeux, vos exercices avec votre frère vous ont rendu robuste et adroit, et avec lui votre cœur, naturellement sensible, est devenu délicat et tendre. Qu'il était heureux! s'écria-t-elle, un jour que le cœur plein de mon frère j'en avais longtemps parlé; heureuse la femme qui remplacera ce frère chéri! — Et qui m'aimerait comme il m'aimait, lui

dis-je?—Ce n'est pas cela qu'il serait difficile de trouver, me répondit-elle en rougissant. Vous n'aimerez pas une femme autant que vous l'aimiez, mais si vous aviez seulement cette tendresse que vous pouvez encore avoir, si on se croyait ce que vous aimez le mieux à présent que vous n'avez plus votre frère.... » Je la regarde, des larmes coulaient de ses yeux. Je me mets à ses pieds, je baise ses mains. « N'aviez-vous point vu, dit-elle, que je vous aimais? —Non, lui dis-je, et vous êtes la première femme qui me fasse entendre ces mots si doux.—Je me suis dédommagée, dit-elle en m'obligeant à m'asseoir, d'une longue contrainte et du chagrin de n'être pas devinée; je vous ai aimé dès le premier moment que je vous ai vu; avant vous j'avais connu la reconnaissance et non point l'amour, je le connais à présent qu'il est trop tard. Quelle situation que la mienne! moins je mérite d'être respectée, plus j'ai besoin de l'être. Je verrais une insulte dans ce qui aurait été des marques d'amour; au moindre oubli de la plus sévère décence, effrayée, humiliée, je me rappellerais avec horreur ce que j'ai été, ce qui me rend indigne de vous à mes yeux et sans doute aux vôtres, ce que je ne veux, ce que je ne dois jamais redevenir. Ah! je n'ai connu le prix d'une vie et d'une réputation sans tache que depuis que je vous connais. Combien de fois j'ai pleuré en

voyant une fille, la fille la plus pauvre, mais chaste, ou seulement encore innocente! A sa place je me serais allée donner à vous, je vous aurais consacré ma vie, je vous aurais servi à tel titre, à telle condition que vous auriez voulu; je n'aurais été connue que de vous : vous auriez pu vous marier, j'aurais servi votre femme et vos enfants, et je me serais enorgueillie d'être si complétement votre esclave, de tout faire et de tout souffrir pour vous. Mais moi, que puis-je faire? que puis-je offrir? connue et avilie, je ne puis devenir ni votre égale, ni votre servante. Vous voyez que j'ai pensé à tout; depuis si longtemps je ne pense qu'à vous aimer, au malheur et au plaisir de vous aimer; mille fois j'ai voulu me soustraire à tous les maux que je prévois; mais qui peut échapper à sa destinée? Du moins en vous disant combien je vous aime, me suis-je donné un moment de bonheur. — Ne prévoyons point de maux, lui dis-je; pour moi je ne prévois rien, je vous vois, vous m'aimez. Le présent est trop délicieux pour que je puisse me tourmenter de l'avenir. » Et, en lui parlant, je la serrais dans mes bras. Elle s'en arracha. « Je ne parlerai donc plus de l'avenir, dit-elle : je ne saurais me résoudre à tourmenter ce que j'aime. Allez à présent, laissez-moi reprendre mes esprits; et vous, réfléchissez à vous et à moi; peut-être serez-vous plus sage que moi,

et ne voudrez-vous pas vous engager dans une liaison qui promet si peu de bonheur. Croire que vous pourrez toujours me quitter et ne pas être malheureux, ce serait vous tromper vous-même; mais aujourd'hui vous pouvez me quitter sans être cruel. Je ne m'en consolerai point, mais vous n'aurez aucun reproche à vous faire. Votre santé est rétablie, vous pouvez quitter cet endroit. Si vous revenez demain, ce sera me dire que vous avez accepté mon cœur, et vous ne pourrez plus, sans éprouver des remords, me rendre tout à fait malheureuse : pensez-y, dit-elle en me serrant la main, encore une fois vous pouvez partir, votre santé est rétablie. — Oui, dis-je, mais c'est à vous que je la dois. » Et je m'en allai.

Je ne délibérai, ni ne balançai, ni ne combattis, et cependant comme si quelque chose m'avait retenu, je ne sortis de chez moi que fort tard le lendemain; le soir fort tard je me retrouvai à la porte de Caliste, sans que je puisse dire que j'eusse pris le parti d'y retourner. Ciel! quelle joie je vis briller dans ses yeux! « Vous revenez, vous revenez! s'écria-t-elle. — Qui pourrait, lui dis-je, se dérober à tant de félicité! Après une longue nuit l'aurore du bonheur se remontre à peine, pourrais-je m'y dérober et me replonger dans cette nuit lugubre! » Elle me regardait, et, assise vis-à-vis de moi, levant les yeux au ciel, joignant les mains, pleurant et

souriant à la fois avec une expression céleste, elle répétait : « Il est revenu ! Ah ! il est revenu : la fin, dit-elle, ne sera pas heureuse. Je n'ose au moins l'espérer, mais elle est éloignée peut-être. Peut-être mourrai-je avant de devenir misérable. Ne me promettez rien, mais recevez le serment que je fais de vous aimer toujours. Je suis sûre de vous aimer toujours ; quand même vous ne m'aimeriez plus, je ne cesserais pas de vous aimer. Que le moment où vous aurez à vous plaindre de mon cœur soit le dernier de ma vie ! Venez avec moi, venez vous asseoir sur ce même banc où je vous parlai pour la première fois. Vingt fois déjà je m'étais approchée de vous ; je n'avais osé vous parler. Ce jour-là je fus plus hardie. Béni soit ce jour ! bénie soit ma hardiesse ! béni soit le banc, et l'endroit où il fut posé ! J'y planterai un rosier, du chèvrefeuille et du jasmin. » En effet, elle les y planta. Ils croissent, ils prospèrent : c'est tout ce qui reste d'heureux de cette liaison si douce.

Que ne puis-je, madame, vous peindre toute sa douceur, et le charme inexprimable de cette aimable fille ! Que ne puis-je vous peindre avec quelle tendresse, quelle délicatesse, quelle adresse elle opposa si longtemps l'amour à l'amour ; maîtrisant les sens par le cœur, mettant des plaisirs plus doux à la place des plaisirs plus vifs, me faisant oublier sa personne à force de me faire admirer

ses grâces, son esprit et ses talents! Quelquefois je me plaignais de sa retenue, que j'appelais dureté et indifférence; alors elle me disait que mon père me permettrait peut-être de l'épouser; et quand je voulais partir pour demander le consentement de mon père: «Tant que vous ne l'avez pas demandé, disait-elle, nous avons le plaisir de croire qu'on vous l'accorderait.» Bercé par l'amour et l'espérance, je vivais aussi heureux qu'on peut l'être hors du calme, et quand tout notre cœur est rempli d'une passion qu'on avait longtemps regardée comme indigne d'occuper le cœur d'un homme. «Oh mon frère, mon frère! que diriez-vous? m'écriais-je quelquefois; mais je ne vous ai plus, et qui était plus digne qu'elle de vous remplacer?»

Mes jours ne s'écoulaient pourtant pas dans une oisiveté entière. Le régiment où je servais ayant été enveloppé dans la disgrâce de Saratoga, il eût fallu, si on eût voulu me renvoyer en Amérique, me faire entrer dans un autre corps; mais mon père, d'autant plus désolé d'y avoir perdu un fils qu'il n'approuvait pas cette guerre, jura que l'autre n'y retournerait jamais, et, profitant de cette circonstance de la capitulation de Saratoga[1], il prétendit que ma mauvaise santé seule m'ayant séparé

1. Ville des États-Unis, État de New-York, auprès de laquelle Burgoyne fut battu, en 1777, par le général américain Yates.

de mon régiment, je devrais être regardé comme appartenant encore à une armée qui ne pouvait plus servir contre les Américains ; de sorte qu'ayant en quelque façon quitté le service, quoique je n'eusse pas encore quitté l'uniforme ni rendu mon brevet, je me préparais à la carrière du Parlement et des emplois, et pour y jouer un rôle honorable, je résolus, en même temps que j'étudierais les lois et l'histoire de mon pays, d'apprendre à me bien exprimer dans ma langue. Je définissais l'éloquence, le pouvoir d'entraîner quand on ne peut pas convaincre, et ce pouvoir me paraissait nécessaire avec tant de gens, et dans tant d'occasions, que je crus ne pouvoir pas me donner trop de peine pour l'acquérir. A l'exemple du fameux Lord Chattam, je me mis à traduire Cicéron et surtout Démosthène, brûlant ma traduction et la recommençant mille fois. Caliste m'aidait à trouver les mots et les tournures, quoiqu'elle n'entendît ni le grec ni le latin ; mais après lui avoir traduit littéralement mon auteur, je lui voyais saisir sa pensée souvent beaucoup mieux que moi, et quand je traduisais Pascal ou Bossuet, elle m'était encore d'un plus grand secours.

De peur de négliger les occupations que je m'étais prescrites, nous avions réglé l'emploi de ma journée, et quand, m'oubliant auprès d'elle, j'en avais passé une dont je ne devais pas être content, elle me faisait payer une amende, au profit de ses

pauvres protégées. J'étais matineux : deux heures de ma matinée étaient consacrées à me promener avec Caliste. Heures trop courtes, promenades délicieuses où tout s'embellissait et s'animait pour deux cœurs à l'unisson; pour deux cœurs à la fois tranquilles et charmés; car la nature est un tiers que des amants peuvent aimer, et qui partage leur admiration sans les refroidir l'un pour l'autre. Le reste de mon temps jusqu'au dîner était employé à l'étude. Je dînais chez moi, mais j'allais prendre le café chez elle. Je la trouvais habillée; je lui montrais ce que j'avais fait, et quand j'en étais un peu content, après l'avoir corrigé avec elle, je le copiais sous sa dictée. Ensuite, je lui lisais les nouveautés qui avaient quelque réputation, ou quand rien de nouveau n'excitait notre curiosité, je lui lisais Rousseau, Voltaire, Fénelon, Buffon, tout ce que votre langue a de meilleur et de plus agréable. J'allais ensuite à la salle publique, de peur, disait-elle, qu'on ne crût que pour me garder mieux, elle ne m'eût enterré. Après y avoir passé une heure ou deux, il m'était permis de revenir et de ne la plus quitter. Alors, selon la saison, nous nous promenions ou nous causions, et nous faisions nonchalamment de la musique jusqu'au souper, excepté deux jours dans la semaine, où nous avions un véritable concert. J'y ai entendu les plus habiles musiciens anglais et étrangers déployer tout leur art et se

livrer à tout leur génie. L'attention et la sensibilité de Caliste excitaient leur émulation plus que l'or des grands. Elle n'y invitait jamais personne; mais quelquefois des hommes de nos premières familles obtenaient la permission d'y venir. Une fois des femmes firent demander la même permission, elle les refusa. Une autre fois de jeunes gens entendant de la musique s'avisèrent d'entrer. Caliste leur dit qu'ils s'étaient mépris sans doute, qu'ils pouvaient rester, pourvu qu'ils observassent le plus grand silence, mais qu'elle les priait de ne pas revenir sans l'en avoir prévenue. Vous voyez, madame, qu'elle savait se faire respecter, et son amant même n'était que le plus soumis comme le plus enchanté de ses admirateurs. O femmes! femmes, que vous êtes malheureuses quand celui que vous aimez se fait de votre amour un droit de vous tyranniser, quand, au lieu de vous placer assez haut pour s'honorer de votre préférence, il met son honneur à se faire craindre et à vous voir ramper à ses pieds!

Après le concert nous donnions un souper à nos musiciens et à nos amateurs. Il m'était permis de faire les frais de ces soupers, et c'était la seule permission de ce genre que j'eusse. Jamais il n'y en eut de plus gais : Anglais, Allemands, Italiens, tous nos virtuoses y mêlaient bizarrement leur langage, leurs prétentions, leurs préjugés, leurs habitudes, leurs saillies. Avec une autre que Ca-

liste, ces soupers eussent été froids, ou auraient dégénéré en orgies; avec elle, ils étaient décents, gais, charmants.

Caliste ayant trouvé que l'heure qui suivait le souper était, quand nous étions seuls, la plus difficile à passer, à moins que le clair de lune ne nous invitât à nous promener, ou quelque livre bien piquant à en achever la lecture, imagina de faire venir dans ces occasions-là un petit violoncel, ivrogne, crasseux, mais très-habile. Un signe imperceptible fait à son laquais évoquait ce petit gnome. Au moment où je le voyais sortir comme de dessous terre, je commençais par le maudire et je faisais mine de m'en aller, mais un regard ou un sourire m'arrêtait, et souvent le chapeau sur la tête, et appuyé contre la porte, je restais immobile à écouter les choses charmantes que produisaient la voix et le clavecin de Caliste, avec l'instrument de mon mauvais génie. D'autres fois, je prenais en grondant ma harpe ou mon violon, et je jouais jusqu'à ce que Caliste nous renvoyât l'un et l'autre. Ainsi se passèrent des semaines, des mois, plus d'une année, et vous voyez que le seul souvenir de ce temps délicieux a fait briller encore une étincelle de gaieté dans un cœur navré de tristesse.

A la fin je reçus une lettre de mon père : on lui avait dit que ma santé, parfaitement remise, ne demandait plus le séjour de Bath; il me parlait de

revenir chez lui et d'épouser une jeune personne, dont la fortune, la naissance et l'éducation étaient telles qu'on ne pouvait rien demander de mieux; je répondis qu'effectivement ma santé était remise, et, après avoir parlé de celle à qui j'en avais l'obligation, et que j'appelai sans détour la maîtresse de feu lord L***, je lui dis que je ne me marierais point à moins qu'il ne me permît de l'épouser; et, le suppliant de n'écouter pas un préjugé confus qui pourrait faire rejeter ma demande, je le conjurai aussi de s'informer à Londres, à Bath, partout, du caractère et des mœurs de celle que je voulais lui donner pour fille. *Oui, de ses mœurs*, répétais-je, et si vous apprenez qu'avant la mort de son amant elle ait jamais manqué à la décence ou qu'après la mort elle ait jamais donné lieu à la moindre témérité; si vous entendez sortir d'aucune bouche autre chose qu'un éloge ou une bénédiction, je renonce à mon espérance la plus chère, au seul bien qui me fasse regarder comme un bonheur de vivre, et d'avoir conservé ou recouvré la raison. Voici la réponse que je reçus de mon père.

« Vous êtes majeur, mon fils, et vous pouvez vous marier sans mon consentement : quant à mon approbation vous ne l'aurez jamais pour le mariage dont vous me parlez, et si vous le contractez je ne vous reverrai jamais. Je n'ai point désiré d'illustration, et vous savez que j'ai laissé la branche ca-

dette de notre famille solliciter et obtenir un titre, sans faire la moindre tentative pour en procurer un à la mienne; mais l'honneur m'est plus cher qu'à personne, et jamais de mon consentement on ne portera atteinte à mon honneur ni à celui de ma famille. Je frémis à l'idée d'une belle-fille devant qui on n'oserait parler de chasteté, aux enfants de laquelle je ne pourrais recommander la chasteté sans faire rougir leur mère. Et ne rougiriez-vous pas aussi quand je les exhorterais à préférer l'honneur à leurs passions, à ne pas se laisser vaincre et subjuguer par leurs passions? Non, mon fils, je ne donnerai pas la place d'une femme que j'adorais à cette belle-fille. Vous pourrez lui donner son nom, et peut-être me ferez-vous mourir de chagrin en le lui donnant, car mon sang frémit à la seule idée; mais tant que je vivrai elle ne s'asseyera pas à la place de votre mère. Vous savez que la naissance de mes enfants m'a coûté leur mère; vous savez que l'amitié de mes fils l'un pour l'autre m'a coûté l'un des deux, c'est à vous à voir si vous voulez que le seul qui me reste me soit ôté par une folle passion, car je n'aurai plus de fils si ce fils peut se donner une pareille femme. »

Caliste me voyant revenir chez elle plus tard qu'à l'ordinaire, et avec un air triste et défait, devina tout de suite la lettre; m'ayant forcé à la lui donner, elle la lut; et je vis chaque mot entrer

dans son cœur comme un poignard. « Ne désespérons pas encore tout à fait, me dit-elle; permettez-moi de lui écrire demain; à présent je ne pourrais; » et s'étant assise sur le canapé, à côté de moi, elle se pencha sur moi et elle me caressait en pleurant avec un abandon qu'elle n'avait jamais eu. Elle savait bien que j'étais trop affligé pour en abuser. J'ai traduit de mon mieux la lettre de Caliste, et je vais la transcrire.

« Souffrez, monsieur, qu'une malheureuse femme en appelle de votre jugement à vous-même, et ose plaider sa cause devant vous. Je ne sens que trop la force de vos raisons; mais daignez considérer, monsieur, s'il n'y en a point aussi qui soient en ma faveur, et qu'on puisse opposer aux considérations qui me réprouvent. Voyez d'abord si le dévouement le plus entier, la tendresse la plus vive, la reconnaissance la mieux sentie ne pèsent rien dans la balance que je voudrais que vous daignassiez encore tenir, et consulter dans cette occasion. Daignez vous demander si votre fils pourrait attendre d'aucune femme ces sentiments au degré où je les ai et les aurai toujours, et que votre imagination vous peigne s'il se peut tout ce qu'ils me feraient faire et supporter; considérez aussi d'autres mariages, les mariages qui paraissaient les mieux assortis et les plus avantageux, et supposé que vous voyiez dans presque tous des inconvénients et des chagrins

encore plus grands et plus sensibles que ceux que vous redoutez dans celui que votre fils désire, n'en supporterez-vous pas avec plus d'indulgence la pensée de celui-ci, et n'en désirerez-vous pas moins vivement un autre? Ah! s'il ne fallait qu'une naissance honorable, une vie pure, une réputation intacte pour rendre votre fils heureux; si avoir été sage était tout; si l'aimer passionnément, uniquement, n'était rien, croyez que je serais assez généreuse, ou plutôt que je l'aimerais assez pour faire taire à jamais le seul désir, la seule ambition de mon cœur.

« Vous me trouvez surtout indigne d'être la mère de vos petits-enfants. Je me soumets en gémissant à votre opinion, fondée sans doute sur celle du public. Si vous ne consultiez que votre propre jugement; si vous daigniez me voir, me connaître, votre arrêt serait peut-être moins sévère; vous verriez avec quelle docilité je serais capable de leur répéter vos leçons, des leçons que je n'ai pas suivies, mais qu'on ne m'avait pas données, et supposé qu'en passant par ma bouche elles perdissent de leur force, vous verriez du moins que ma conduite constante offrirait l'exemple de l'honnêteté. Toute avilie que je vous parais, croyez, monsieur, qu'aucune femme de quelque rang, de quelque état qu'elle puisse être, n'a été plus à l'abri que moi de rien voir ou entendre de licencieux. Ah!

monsieur, vous serait-il difficile de vous former une idée un peu avantageuse de celle qui a su s'attacher à votre fils d'un amour si tendre! Je finis en vous jurant de ne consentir jamais à rien que vous condamniez, quand même votre fils pourrait en avoir la pensée; mais il ne peut l'avoir, il n'oubliera pas un instant le respect qu'il vous doit. Daignez permettre, monsieur, que je partage au moins ce sentiment avec lui, et n'en rejetez pas de ma part l'humble et sincère assurance. »

En attendant la réponse de mon père, toutes nos conversations roulèrent sur les parents de Caliste, son éducation, ses voyages, son histoire en un mot. Je lui fis des questions que je ne lui avais jamais faites. J'avais écarté des souvenirs qui pouvaient lui être fâcheux, elle m'ôta mes craintes et mes ménagements. Je voulus tout approfondir, et comme si cela eût dû favoriser notre dessein, je me plaisais à voir combien elle gagnait à être plus parfaitement connue. Hélas! ce n'était pas moi qu'il fallait persuader. Elle me dit que, par un effet de l'extrême délicatesse de son amant, personne, ni homme ni femme, dans aucun pays, ne pouvait affirmer qu'elle eût été sa maîtresse. Elle me dit n'avoir pas essuyé de sa part un seul refus, un seul instant d'humeur ou de mécontentement, ou même de négligence. Quelle femme que celle qu'un homme, son amant, son bienfaiteur, son

maître pour ainsi dire, peut traiter pendant huit ans comme une divinité! Je lui demandai un jour si jamais elle n'avait eu la pensée de le quitter. « Oui, dit-elle, je l'ai eue une fois, mais je fus si frappée de l'ingratitude d'un pareil dessein, que je ne voulus pas y voir de la sagesse : je me crus la dupe d'un fantôme qui s'appelait la vertu, et qui était le vice, et je le repoussai avec horreur. »

Pendant trois jours que tarda la lettre de mon père, j'eus la permission de laisser là mes livres et le public. Je venais chez elle dès le matin ; le chagrin nous avait rendus plus familiers sans nous rendre moins sages. Le quatrième jour Caliste reçut cette réponse. Au lieu de la transcrire ou de la traduire, madame, je vous l'envoie ; vous la traduirez si vous voulez : je n'aurais pas la force de la traduire.

« Madame,

« Je suis fâché d'être forcé de dire des choses désagréables à une personne de votre sexe, et j'ajouterai de votre mérite ; car sans prendre des informations sur votre compte, ce qui serait inutile, ne pouvant être déterminé par les choses que j'apprendrais, j'ai entendu dire beaucoup de bien de vous. Encore une fois, je suis fâché d'être obligé de vous dire des choses désagréables ; mais laisser votre lettre sans réponse serait encore plus désobligeant que la réfuter. C'est donc ce dernier parti

que je me vois forcé de prendre. D'abord, Madame, je pourrais vous dire que je n'ai d'autre preuve de votre attachement pour mon fils que ce que vous en dites vous-même, et une liaison qui ne prouve pas toujours un bien grand attachement; mais en le supposant aussi grand que vous le dites, et j'avoue que je suis porté à vous en croire, pourquoi ne penserais-je pas qu'une autre femme pourrait aimer mon fils autant que vous l'aimez, et supposé même qu'une autre femme qu'il épouserait ne l'aimât pas avec la même tendresse ni avec un si grand dévouement, est-il bien sûr que ce degré d'attachement fût un grand bien pour lui, et trouvez-vous apparent qu'il ait jamais besoin de fort grands sacrifices de la part d'une femme? Mais, je suppose que ce soit un grand bien, est-ce tout que cet attachement? Vous me parlez des chagrins qu'on voit dans la plupart des ménages; mais serait-ce une bien bonne manière de raisonner que de se résoudre à souffrir des inconvénients certains, parce qu'ailleurs il y en a de vraisemblables? de passer par-dessus des inconvénients qu'on voit distinctement, pour en éviter d'autres qu'on ne peut encore prévoir, et de prendre un parti décidément mauvais parce qu'il y en aurait peut-être de pires?

« Vous me demandez s'il me serait difficile de prendre bonne opinion de celle qui aime mon fils; vous pouviez ajouter et qui en est aimée. Non sans

doute, et j'ai si bonne opinion de vous, que je crois qu'en effet vous donneriez un bon exemple à vos enfants, et que, loin de contredire les leçons qu'on pourrait leur donner, vous leur donneriez les mêmes leçons, et peut-être avec plus de zèle et de soin qu'une autre. Mais, pensez-vous que dans mille occasions je ne croirais pas que vous souffrez de ce qu'on dirait ou ne dirait pas à vos enfants et touchant vos enfants, et sur mille autres sujets? Et ne pensez-vous pas aussi que plus vous m'intéresseriez par votre bonté, votre honnêteté et vos qualités aimables, plus je souffrirais de voir, d'imaginer que vous souffrez, et que vous n'êtes pas aussi heureuse, aussi considérée que vous mériteriez à beaucoup d'égards de l'être? En vérité, madame, je me saurais mauvais gré à moi-même de n'avoir pas pour vous toute la considération et la tendresse imaginables, et pourtant il me serait impossible de les avoir, si ce n'est peut-être pour quelques moments, quand je ne me souviendrais pas que cette femme, belle, aimable et bonne est ma belle-fille; mais aussitôt que je vous entendrais nommer, comme j'entendais nommer ma femme et ma mère, pardonnez ma sincérité, madame, mon cœur se tournerait contre vous, et je vous haïrais peut-être d'avoir été si aimable que mon fils n'eût voulu aimer et épouser que vous; et si, dans ce moment, je croyais voir quel-

qu'un parler de mon fils ou de ses enfants, je supposerais qu'on dit c'est le mari d'une telle, ce sont les enfants d'une telle. En vérité, madame, cela serait insupportable, car à présent que cela n'a rien de réel, l'idée m'en est insupportable : ne croyez pourtant pas que j'aie aucun mépris pour votre personne, il serait très-injuste d'en avoir, et je suis disposé à un sentiment tout contraire. Je vous ai obligation, et c'est sans rougir de vous avoir obligation, de la promesse que vous me faites à la fin de votre lettre. Sans bien savoir pourquoi, j'y ai une foi entière. Pour vous payer de votre honnêteté et du respect que vous avez pour le sentiment qui lie un fils à son père, je vous promets, ainsi qu'à mon fils, de ne rien tenter pour vous séparer, et de ne lui jamais reparler le premier d'aucun mariage, quand on me proposerait une princesse pour belle-fille; mais à condition qu'il ne me reparle jamais, non plus que vous, du mariage en question. Si je me laissais fléchir, je sens que j'en aurais le regret le plus amer, et si je résistais à de vives sollicitations, comme je ferais sûrement, outre le déplaisir d'affliger un fils que j'aime tendrement et qui le mérite, je me préparerais peut-être des regrets pour l'avenir; car un père tendre se reproche quelquefois, contre toute raison, de n'avoir pas cédé aux instances les plus déraisonnables de son enfant. Croyez,

madame, que ce n'est déjà pas sans douleur que je vous afflige aujourd'hui l'un et l'autre. »

Je trouvai Caliste assise à terre, la tête appuyée contre le marbre de sa cheminée. « C'est la vingtième place que j'ai depuis une heure, me dit-elle, je m'en tiens à celle-ci parce que ma tête brûle. » Elle me montra du doigt la lettre de mon père, qui était ouverte sur le canapé. Je m'assis, et pendant que je lisais, s'étant un peu tournée, elle appuya sa tête contre mes genoux. Absorbé dans mes pensées, regrettant le passé, déplorant l'avenir, et ne sachant comment disposer du présent, je ne la voyais et ne la sentais presque pas. A la fin je la soulevai et je la fis asseoir. Nos larmes se confondirent. « Soyons au moins l'un à l'autre autant que nous y pouvons être, lui dis-je fort bas, et comme si j'avais craint qu'elle ne m'entendît; » je pus douter qu'elle m'eût entendu; je pus croire qu'elle consentait, elle ne me répondit point, et ses yeux étaient fermés. « Changeons, ma Caliste, lui dis-je, ce moment si triste en un moment de bonheur. — Ah, dit-elle, en r'ouvrant les yeux, et jetant sur moi des regards de douleur et d'effroi, il faut donc redevenir ce que j'étais. — Non, lui dis-je, après quelques moments de silence, il ne faut rien, j'avais cru que vous m'aimiez.—Et je ne vous aime donc pas, dit-elle, en passant à son tour ses

bras autour de moi, je ne vous aime donc pas! » Peignez-vous, s'il se peut, madame, ce qui se passait dans mon cœur. A la fin je me mis à ses pieds, j'embrassai ses genoux; je lui demandai pardon de mon impétuosité. « Je sais que vous m'aimez, lui dis-je; je vous respecte, je vous adore; vous ne serez pour moi que ce que vous voudrez. — Ah! dit-elle, pénétrée de douleur, il faut, je le vois bien, redevenir ce qu'il me serait affreux d'être, ou vous perdre, ce qui serait mille fois plus affreux.—Non, dis-je, vous vous trompez, vous m'offensez : vous ne me perdrez point, je vous aimerai toujours.—Vous m'aimerez peut-être, reprit-elle, mais je ne vous en perdrai pas moins. Et quel droit aurais-je de vous conserver? Je vous perdrai, j'en suis sûre; » et ses larmes étaient prêtes à la suffoquer; mais de peur que je n'appelasse du secours, de peur de n'être plus seule avec moi, elle me promit de faire tous ses efforts pour se calmer, et à la fin elle réussit. Depuis ce moment Caliste ne fut plus la même; inquiète quand elle ne me voyait pas, frémissant quand je la quittais, comme si elle eût craint de ne jamais me revoir; transportée de joie en me revoyant; craignant toujours de me déplaire, et pleurant de plaisir quand quelque chose de sa part m'avait plu, elle fut quelquefois bien plus aimable, plus attendrissante, plus ravissante qu'elle n'avait encore été, mais elle perdit cette sé-

rénité, cette égalité, cet à-propos dans toutes ses actions qui auparavant ne la quittaient pas, et qui l'avaient si fort distinguée. Elle cherchait bien à faire les mêmes choses, et c'étaient bien en effet les mêmes choses qu'elle faisait; mais, faites tantôt avec distraction, tantôt avec passion, tantôt avec ennui, toujours beaucoup mieux ou moins bien qu'auparavant, elles ne produisaient plus le même effet sur elle ni sur les autres. Ah ciel! combien je la voyais tourmentée et combattue! Émue de mes moindres caresses, qu'elle cherchait plutôt qu'elle ne les évitait, et toujours en garde contre son émotion m'attirant par une sorte de politique; et de peur que je ne lui échappasse tout à fait, se reprochant de m'avoir attiré et me repoussant doucement, fâchée le moment d'après de m'avoir repoussé; l'effroi et la tendresse, la passion et la retenue se succédaient dans ses mouvements et dans ses regards avec tant de rapidité qu'on croyait les y voir ensemble. Et moi, tour à tour embrasé et glacé, irrité, charmé, attendri; le dépit, l'admiration, la pitié m'émouvant tour à tour me laissaient dans un trouble inconcevable. « Finissons, lui dis-je un jour, transporté à la fois d'amour et de colère, en fermant sa porte à la clef, et l'emportant devant son clavecin. — Vous ne me ferez pas violence, me dit-elle doucement, car vous êtes le maître. » Cette voix, ce discours, m'ôtèrent tout

mon emportement, et je ne pus que l'asseoir doucement sur mes genoux, appuyer sa tête contre mon épaule, et mouiller de larmes ses belles mains en lui demandant mille fois pardon, et elle me remercia autant de fois d'une manière qui me prouva combien elle avait réellement eu peur; et pourtant elle m'aimait passionnément et souffrait autant que moi, et pourtant elle aurait voulu être ma maîtresse. Un jour je lui dis : « Vous ne pouvez vous résoudre à vous donner, et vous voudriez vous être donnée. — Cela est vrai, » dit-elle, et cet aveu ne me fit rien obtenir ni même rien entreprendre. Ne croyez pourtant pas, madame, que tous nos moments fussent cruels, et que notre situation n'eût encore des charmes, elle en avait qu'elle tirait de sa bizarrerie même et de nos privations. Les plus petites marques d'amour conservèrent leur prix. Jamais nous ne nous rendîmes qu'avec transport le plus léger service. En demander un était le moyen d'expier une offense, de faire oublier une querelle; nous y avions toujours recours, et ce ne fut jamais inutilement. Ses caresses à la vérité me faisaient plus de peur que de plaisir; mais la familiarité qu'il y avait entre nous était délicieuse pour l'un et pour l'autre. Traité quelquefois comme un frère, ou plutôt comme une sœur, cette faveur m'était précieuse et chère.

Caliste devint sujette, et cela ne vous surprendra

pas, à des insomnies cruelles. Je m'opposai à ce qu'elle prît des remèdes qui eussent pu déranger entièrement sa santé, et je voulus que tour à tour, sa femme de chambre et moi, nous lui procurassions le sommeil en lui faisant quelque lecture. Quand nous la voyions endormie, moi, tout aussi scrupuleusement que Fanny, je me retirais le plus doucement possible, et le lendemain, pour récompense, j'avais la permission de me coucher à ses pieds, ayant pour chevet ses genoux, et de m'y endormir quand je le pouvais. Une nuit je m'endormis en lisant à côté de son lit, et Fanny apportant comme à l'ordinaire le déjeuner de sa maîtresse à la pointe du jour (on abrégeait les nuits le plus qu'on le pouvait) s'avança doucement et ne me réveilla pas tout de suite. Le jour devenu plus grand, j'ouvre enfin les yeux et je les vois me sourire. « Vous voyez, dis-je à Fanny, tout est bien resté comme vous l'avez laissé, la table, la lampe, le livre tombé de ma main sur mes genoux.—Oui, c'est bien, » me dit-elle; et me voyant embarrassé de sortir de la maison, « allez seulement, monsieur, et quand même les voisins vous verraient, ne vous mettez pas en peine. Ils savent que madame est malade; nous leur avons tant dit que vous viviez comme frère et sœur, qu'à présent nous aurions beau leur dire le contraire, ils ne nous croiraient pas.—Et ne se moquent-ils pas de moi? lui dis-je. — Oh non,

monsieur, ils s'étonnent, et voilà tout. Vous êtes aimés et respectés l'un et l'autre. — Ils s'étonnent, Fanny, repris-je ; ils ont vraiment raison ! Et quand nous les étonnerions moins, cesseraient-ils pour cela de nous aimer ? — Ah ! monsieur, cela deviendrait tout différent.—Je ne puis le croire, Fanny, lui dis-je ; mais en tout cas, s'ils l'ignoraient.... — Ces choses-là, monsieur, me dit-elle naïvement, pour être bien cachées, ne doivent pas être.—Mais....—Il n'y a point de *mais*, monsieur, vous ne pourriez vous cacher si bien de James et de moi que nous ne vous devinassions. James ne dirait rien, mais il ne servirait plus madame comme il la sert, comme la première duchesse du royaume, ce qui prouve toujours qu'on respecte sa maîtresse ; et moi je ne dirais rien, mais je ne pourrais rester avec madame, car je penserais : si on le sait un jour, cela me sera reproché tout le reste de ma vie ; alors les autres domestiques, qui m'ont toujours entendue louer madame, soupçonneraient quelque chose, et les voisins qui savent combien madame est bonne et aimable, soupçonneraient aussi, et puis il viendrait une autre femme de chambre qui n'aimerait pas madame autant que je l'aime, et bientôt on parlerait. Il y a tant de langues qui ne demandent qu'à parler ! Qu'elles louent ou blâment, c'est tout un, pourvu qu'elles parlent. Il me semble que je les entends. Vous voyez, diraient-ils. Et puis fiez-vous aux ap-

parences. C'était une si belle réforme! Elle donnait aux pauvres, elle allait à l'église. Ce qu'on admire à présent serait peut-être alors traité d'hypocrisie; mais, monsieur, on vous pardonnerait encore moins qu'à madame; car, voyant combien elle vous aime, on trouve que vous devriez l'épouser, et l'on dirait toujours : que ne l'épousait-il?—Ah! Fanny, Fanny, s'écria douloureusement Caliste, vous ne dites que trop bien. Qu'ai-je fait? dit-elle en français. Pourquoi lui ai-je laissé vous prouver que je ne puis plus changer de conduite, quand même je le voudrais! » Je voulus répondre, mais elle me conjura de sortir.

Un marchand du voisinage, plus matineux que les autres, ouvrait déjà sa boutique. Je passai devant lui tout exprès pour n'avoir pas l'air de me sauver. « Comment se porte madame? me dit-il.—Elle ne dort toujours presque point, lui répondis-je. Nous lisons tous les soirs, Fanny et moi, pendant une heure ou deux avant de pouvoir l'endormir, et elle se réveille avec l'aurore. Cette nuit j'ai lu si longtemps que je me suis endormi moi-même.—Et avez-vous déjeuné, monsieur, me dit-il? — Non, lui répondis-je. Je comptais me jeter sur mon lit pour essayer d'y dormir une heure ou deux.—Ce serait presque dommage, monsieur, me dit-il. Il fait si beau temps, et vous n'avez point l'air fatigué ni assoupi. Venez plutôt déjeuner avec moi

dans mon jardin. » J'acceptai la proposition, me flattant que cet homme-là serait le dernier de tous les voisins à médire de Caliste, et il me parla d'elle, de tout le bien qu'elle faisait et qu'elle me laissait ignorer avec tant de plaisir et d'admiration, que je fus bien payé de ma complaisance. Ce jour-là même Caliste reçut une lettre de l'oncle de son amant, qui la priait de venir incessamment à Londres. Je résolus de passer chez mon père le temps de son absence, et nous partîmes en même temps. « Vous reverrai-je, me dit-elle? Est-il sûr que je vous revoie? — Oui, lui dis-je, et tout aussitôt que vous le souhaiterez, à moins que je ne sois mort. » Nous nous promîmes de nous écrire au moins deux fois par semaine, et jamais promesse ne fut mieux tenue. L'un ne pensant et ne voyant rien qu'il n'eût voulu le dire ou le montrer à l'autre, nous avions de la peine à ne pas nous écrire encore plus souvent.

Mon père m'aurait peut-être mal reçu s'il n'eût été très-satisfait de la manière dont j'avais employé mon temps. Il en était instruit par d'autres que moi, et heureusement il se trouva chez lui des gens capables selon lui de me juger, et dont je gagnai le suffrage. On trouva que j'avais acquis des connaissances et de la facilité à m'exprimer, et on me prédit des succès qui flattèrent d'avance ce père tendre et disposé pour moi à une partialité favora-

ble. Je fis connaissance avec la maison paternelle, que je n'avais revue qu'un moment depuis mon départ pour l'Amérique, et dans un temps où je ne faisais attention à rien. Je fis connaissance avec les amis et les voisins de mon père. Je chassai et je courus avec eux, et j'eus le bonheur de ne leur être pas désagréable. « Je vous ai vu à votre retour d'Amérique, me dit un des plus anciens amis de notre famille; si votre père doit à une femme le plaisir de vous revoir tel que vous êtes à présent, il devrait bien par reconnaissance vous la laisser épouser. » Les femmes que j'eus occasion de voir me firent un accueil flatteur. Combien il était plus aisé de réussir auprès de quelques-unes de celles que mon père honorait le plus, qu'auprès de cette fille si dédaignée! Je l'avouerai, mon âme avait un si grand besoin de repos, que, dans certains moments, toute manière de m'en procurer m'eût paru bonne, et Caliste s'était montrée si peu disposée à la jalousie, que l'idée que je pourrais la chagriner ne me serait peut-être pas venue. Je ne sentais pas que toute distraction est une infidélité; et, ne voyant rien qui lui fût comparable, il ne me vint jamais dans l'esprit que je pusse lui devenir véritablement infidèle; mais je dirai aussi que toutes les autres manières de me distraire me paraissaient préférables à celles que m'offraient les femmes. Il me tardait quelquefois de faire de mes facultés un

plus noble et plus utile usage que je n'avais fait jusqu'alors. Je ne sentais pas encore que le projet du bien public n'est qu'une noble chimère; que la fortune, les circonstances, des événements que personne ne prévoit et n'amène, changent les nations sans les améliorer ni les empirer, et que les intentions du citoyen le plus vertueux n'ont presque jamais influé sur le bien-être de sa patrie; je ne voyais pas que l'esclave de l'ambition est encore plus puéril et plus malheureux que l'esclave d'une femme. Mon père exigea que je me présentasse pour une place dans le parlement à la première élection, et, charmé de pouvoir une fois lui complaire, j'y consentis avec joie. Caliste m'écrivait :

« Si je suis pour quelque chose dans vos projets, comme j'ose encore m'en flatter, vous n'en pouvez pas moins entrer dans un arrangement qui vous obligerait à vivre à Londres. Un oncle de mon père, qui a voulu me voir, vient de me dire que je lui avais donné plus de plaisir en huit jours que tous ses collatéraux et leurs enfants en vingt ans, et qu'il me laisserait sa maison et son bien; que je saurais réparer et embellir l'une et faire un bon usage de l'autre, au lieu que le reste de sa parenté ne ferait que démolir et dissiper platement, ou épargner vilainement. Je vous rapporte tout cela pour que vous ne me blâmiez pas de ne m'être point opposée à sa bonne volonté, j'ai

d'ailleurs autant de droit que personne à cet héritage, et ceux qu'il pourrait regarder ne sont pas dans le besoin. Mon parent est riche et fort vieux, sa maison est très-bien située près de Whitehall. Je vous avoue que l'idée de vous y recevoir ou de vous la prêter m'a fait grand plaisir. S'il vous venait quelque fantaisie dispendieuse, si vous aviez envie d'un très-beau cheval ou de quelque tableau, je vous prie de la satisfaire, car le testament est fait, et le testateur si opiniâtre qu'il n'en reviendra sûrement pas. De sorte que je me compte pour riche dès à présent, et je voudrais bien devenir votre créancière. »

Dans une autre lettre elle me disait :

« Tandis que je m'ennuie loin de vous, que tout ce que je fais me paraît inutile et insipide, à moins que je ne puisse le rapporter à vous d'une manière ou d'une autre, je vois que vous vous reposez loin de moi. D'un côté impatience et ennui, de l'autre satisfaction et repos, quelle différence ! Je ne me plains pas, cependant. Si je m'affligeais, je n'oserais le dire. Supposé que je visse une femme entre vous et moi, je m'affligerais bien plus, et cependant je ne devrais et n'oserais jamais le dire »

Dans une autre lettre encore elle disait :

« Je crois avoir vu votre père. Frappée de ses traits qui me rappelaient les vôtres, je suis restée

immobile à le considérer. C'est sûrement lui, et il m'a aussi regardée. »

En effet, mon père, comme il me l'a dit depuis, l'avait vue par hasard dans une course qu'il avait faite à Londres. Je ne sais où il la rencontra, mais il demanda qui était cette belle femme. « Quoi! lui dit quelqu'un, vous ne connaissez pas la Caliste de lord L. et de votre fils! » « Sans ce premier nom, » me dit-il, et il s'arrêta. Malheureux, pourquoi le prononçâtes-vous!

Je commençais à être en peine de la manière dont je pourrais retourner à Bath. Ma santé n'était plus une raison ni un prétexte, et quoique je n'eusse rien à faire ailleurs, il devenait bizarre d'y commencer un nouveau séjour. Caliste le sentit elle-même, et dans la lettre par laquelle elle m'annonça son départ de Londres, elle me témoigna son inquiétude là-dessus. Dans cette même lettre, elle me parlait de quelques nouvelles connaissances qu'elle avait faites chez l'oncle de milord L., et qui toutes parlaient d'aller à Bath. Il serait affreux, ajouta-t-elle, d'y voir tout le monde, excepté la seule personne du monde que je souhaite de voir!

Heureusement (alors du moins je croyais pouvoir dire que c'était heureusement) mon père, curieux peut-être dans le fond de l'âme, de connaître celle qu'il rejetait, d'entendre parler d'elle

avec certitude et avec quelque détail, peut-être aussi pour continuer à vivre avec moi sans qu'il m'en coûtât aucun sacrifice; peut-être aussi pour rendre mon séjour à Bath moins étrange; car tant de motifs peuvent se réunir dans une seule intention, mon père, dis-je, annonça qu'il passerait quelques mois à Bath. J'eus peine à lui cacher mon extrême joie. Ah! ciel, disais-je en moi-même, si je pouvais tout réunir, mon père, mes devoirs, Caliste, son bonheur et le mien! Mais, à peine le projet de mon père fut-il connu qu'une femme veuve, depuis dix-huit mois, d'un de nos parents, lui écrivit que, désirant d'aller à Bath avec son fils, enfant de neuf à dix ans, elle le priait de prendre une maison où ils pussent demeurer ensemble. Les idées de mon père me parurent dérangées par cette proposition, sans que je pusse démêler si elle lui était agréable ou désagréable. Quoi qu'il en soit, il ne pouvait que l'accepter, et je fus envoyé à Bath pour arranger un logement pour mon père, pour cette cousine que je ne connaissais pas, pour son fils et pour moi. Caliste y était déjà revenue. Charmée de faire quelque chose avec moi, elle dirigea et partagea mes soins avec un zèle digne d'un autre objet, et quand mon père et lady Betty B.... arrivèrent, ils admirèrent dans tout ce qu'ils voyaient autour d'eux une élégance, un goût qu'ils n'avaient vus

disaient-ils, nulle part, et me témoignèrent une reconnaissance qui ne m'était pas due. Caliste dans cette occasion avait travaillé contre elle; car, certainement, lady Betty, dès ce premier moment, me supposa des vues que sa fortune, sa figure et son âge auraient rendues fort naturelles. Elle s'était mariée très-jeune, et n'avait pas dix-sept ans lors de la naissance de sir Harry B...., son fils. Je ne lui reproche donc point les idées qu'elle se forma, ni la conduite qui en fut la conséquence. Ce qui m'étonne c'est l'impression que me fit sa bonne volonté. Je n'en fus pas bien flatté, mais j'en fus moins sensible à l'attachement de Caliste; elle m'en devint moins précieuse. Je crus que toutes les femmes aimaient, et que le hasard, plus qu'aucune autre chose, déterminait l'objet d'une passion à laquelle toutes étaient disposées d'avance. Caliste ne tarda pas à voir que j'étais changé.... Changé! non, je ne l'étais pas. Ce mot dit trop, et rien de ce que je viens d'exprimer n'était distinctement dans ma pensée ni dans mon cœur. Pourquoi, êtres mobiles et inconséquents que nous sommes, essayons-nous de rendre compte de nous-mêmes? Je ne m'aperçus point alors que j'eusse changé, et aujourd'hui pour expliquer mes distractions, ma sécurité, ma molle et faible conduite, j'assigne une cause à un changement que je ne sentais pas.

Le fils de lady Betty, ce petit garçon d'environ dix ans, était un enfant charmant et il ressemblait à mon frère. Il me le rappelait si vivement quelquefois, et les jeux de notre enfance, que mes yeux se remplissaient de larmes en le regardant. Il devint mon élève, mon camarade; je ne me promenais plus sans lui, et je le menais presque tous les jours chez Caliste.

Un jour que j'y étais allé seul, je trouvai chez elle un gentilhomme campagnard de très-bonne mine qui la regardait dessiner. Je cachai ma surprise et mon déplaisir. Je voulus rester après lui, mais cela fut impossible; il lui demanda à souper. A onze heures, je prétendis que rien ne l'incommodait tant que de se coucher tard, et j'obligeai mon rival, oui, c'était mon rival, à se retirer aussi bien que moi. Pour la première fois, les heures m'avaient paru bien longues chez Caliste.

Le nom de cet homme ne m'était pas inconnu. C'était un nom que personne de ceux qui l'avaient porté n'avait rendu brillant, mais sa famille était ancienne, et considérée depuis longtemps dans une province du nord de l'Angleterre. Connaissant l'oncle de lord L...., et ayant vu Caliste avec lui à l'Opéra, il avait souhaité de lui être présenté, et avait demandé la permission de lui rendre visite. Il fut chez elle deux ou trois fois et crut

voir en réalité les Muses et les Grâces qu'il n'avait vues que dans ses livres classiques. Après sa troisième visite, il vint demander au général des informations sur Caliste, sa fortune et sa famille. On lui répondit avec toute la vérité possible. « Vous êtes honnête homme, monsieur, dit alors l'admirateur de Caliste, me conseillez-vous de l'épouser ? — Sans doute, lui fut-il répondu, si vous pouvez l'obtenir. Je donnerais le même conseil à mon fils, au fils de mon meilleur ami. Il y a un imbécile qui l'aime depuis longtemps, et qui n'ose l'épouser parce que son père, qui n'ose la voir de peur de se laisser gagner, ne veut pas y consentir. Ils s'en repentiront toute leur vie; mais dépêchez-vous, car ils pourraient changer. »

Voilà l'homme que j'avais trouvé chez Caliste. Le lendemain je fus chez elle de très-bonne heure, je lui exprimai mon déplaisir et mon impatience de la veille. « Quoi! dit-elle, cela vous fait quelque peine! autrefois je voyais bien que vous ne pouviez souffrir de trouver qui que ce fût avec moi, pas même un artisan ni une femme; mais depuis quelque temps vous ne cessez de mener avec vous le petit chevalier; j'ai cru que c'était exprès pour que nous ne fussions pas seuls ensemble. — Mais, dis-je, c'est un enfant. — Il voit et entend comme un autre, dit-elle. — Et si je ne l'amène plus, repris-je, cesserez-vous de recevoir l'homme qui

m'importuna hier? — Vous pouvez l'amener toujours, dit-elle, mais moi je ne puis renvoyer l'autre, tant que personne n'aura sur moi des droits plus grands que n'en a mon bienfaiteur, qui m'a fait faire connaissance avec lui, et m'a priée de le bien recevoir. — Il est amoureux de vous, lui dis-je, après m'être promené quelque temps à grands pas dans la chambre, il n'a point de père, il pourra.... » Je ne pus achever. Caliste ne me répondit rien; on annonça l'homme qui me tourmentait, et je sortis.

Peu après je revins. Je résolus de m'accoutumer à lui plutôt que de me laisser bannir de chez moi, car c'était chez moi. J'y venais encore plus souvent qu'à l'ordinaire, et j'y restais moins longtemps. Quelquefois elle était seule, et c'était une bonne fortune dont tout mon être était réjoui. Je n'amenais plus le petit garçon, qui au bout de quelques jours s'en plaignit amèrement.

Un jour, en présence de lady Betty, il adressa ses plaintes à mon père, et le supplia de le mener chez mistriss Calista, puisque je ne l'y menais plus. Ce nom, la manière de le dire, firent sourire mon père avec un mélange de bienveillance et d'embarras. « Je n'y vais pas moi-même, dit-il à sir Harry. — Est-ce que votre fils ne veut pas vous y mener? reprit l'enfant. Ah! si vous y aviez été quelquefois, vous y retourneriez tous les jours

comme lui. » Voyant mon père ému et attendri, je fus sur le point de me jeter à ses pieds; mais la présence de lady Betty ou ma mauvaise étoile, ou plutôt ma maudite faiblesse, me retint! Oh! Caliste, combien vous auriez été plus courageuse que moi! Vous auriez profité de cette occasion précieuse, vous auriez tenté et réussi, et nous aurions passé ensemble une vie que nous n'avons pu apprendre à passer l'un sans l'autre. Pendant qu'incertain, irrésolu, je laissais échapper ce moment unique, on vint de la part de Caliste, à qui j'avais dit les plaintes de sir Harry, demander à milady que son fils pût dîner chez elle. Le petit garçon n'attendit pas la réponse, il courut se jeter au cou de James et le pria de l'emmener. Le soir, le lendemain, les jours suivants il parla tant de ma maîtresse, qu'il impatienta lady Betty et commença tout de bon à intéresser mon père. Qui sait ce que n'aurait pas pu produire cette espèce d'intercession? Mais mon père fut obligé d'aller passer quelques jours chez lui pour des affaires pressantes, et ce mouvement de bonne volonté une fois interrompu ne put plus être redonné.

Sir Harry s'établit si bien chez Caliste que je ne la trouvais plus seule avec son nouvel amant. Il fut je pense aussi importuné de l'enfant que je pouvais l'être de lui. Caliste dans cette occasion dé-

ploya un art et des ressources de génie, d'esprit et de bonté que j'étais bien éloigné de lui connaître. L'habitant de Norfolk ne pouvant l'entretenir voulait au moins qu'elle le charmât comme à Londres par sa voix et son clavecin, et demandait des ariettes françaises, italiennes, des morceaux d'opéra; mais Caliste trouvant que tout cela serait vieux pour moi et ennuyeux pour le petit garçon, et que je me soucierais peu d'ailleurs d'aider à l'effet en l'accompagnant comme à mon ordinaire, se mit à imaginer des romances dont elle faisait la musique, dont elle m'aidait à faire les paroles, qu'elle faisait chanter par l'enfant, et juger par mon rival. Elle chanta et joua, et parodia la charmante romance *Have you seen my Hanna*, de manière à m'arracher vingt fois des larmes. Elle voulut aussi que nous apprissions à dessiner à sir Harry, et pour pouvoir se refuser sans rudesse à cette musique perpétuelle, elle se procura quelques-uns de ces tableaux de Rubens et de Snyders, où des enfants se jouent avec des guirlandes de fleurs, et les copiant à l'aide d'un pauvre peintre fort habile que le hasard lui avait amené et dont elle avait démêlé le talent, elle en entoura sa chambre, laissant entre eux de l'espace pour des consoles, sur lesquelles devaient être placées des lampes d'une forme antique, et des vases de porcelaine : ce travail nous occupait tous, et si l'enfant seul était con-

tent, tout le monde était amusé. Surpris moi-même de l'effet quand l'appartement fut arrangé, et trouvant qu'elle n'avait jamais eu tant d'activité ni d'invention, j'eus la cruauté de lui demander si c'était pour rendre à M. M*** sa maison plus agréable. « Ingrat! dit-elle. — Oui, m'écriai-je, vous avez raison, je suis un ingrat; mais aussi qui pourrait voir sans humeur des talents dont on ne jouit plus seul, se déployer tous les jours d'une façon plus brillante? — C'est bien, dit-elle, de leur part le chant du cygne. » On entendit heurter à la porte. « Préparez-vous à voir, dit le petit Harry, comme s'il y avait entendu finesse, notre éternel monsieur de Norfolk. » C'était lui en effet.

Nous menâmes encore quelques jours la même vie; mais ce n'était pas l'intention de mon rival de partager toujours Caliste avec un enfant et moi. Il vint lui dire, un matin, que, d'après ce qu'il avait appris d'elle par le général D. et le public, mais surtout d'après ce qu'il en voyait lui-même, il était résolu à suivre le penchant de son cœur et à lui offrir sa main et sa fortune. « Je vais, dit-il, prendre une connaissance exacte de mes affaires, afin de pouvoir vous en rendre compte. Je veux que votre ami, votre protecteur, à qui je dois le bonheur de vous connaître, examine et juge avec vous si mes offres sont dignes d'être acceptées; mais quand vous aurez tout examiné, vous êtes trop généreuse

pour me faire attendre une réponse décisive, et si je vous trouvais ensemble, il ne faudrait que quelques moments pour décider de mon sort. — Je voudrais être moi-même plus digne de vos offres, lui dit Caliste, aussi troublée que si elle ne s'était pas attendue à sa déclaration; allez, monsieur, je sens tout l'honneur que vous me faites. J'examinerai avec moi-même si je dois l'accepter, et après votre retour je serai bientôt décidée. » Sir Harry et moi la trouvâmes une heure après si pâle, si changée, qu'elle nous effraya. Est-il croyable que je ne me sois pas décidé alors! Je n'avais certainement qu'un mot à dire. Je passai trois jours presque du matin au soir chez Caliste à la regarder, à rêver, à hésiter, et je ne lui dis rien. La veille du jour où son amant devait revenir, j'allai chez elle l'après-dîner, je venais seul. Je savais que sa femme de chambre était allée chez des parents à quelques milles de Bath, et ne devait revenir que le lendemain matin. Caliste tenait une cassette remplie de petits bijoux, de pierres gravées, de miniatures qu'elle avait apportées d'Italie, ou que milord lui avait données. Elle me les fit regarder et observa lesquelles me plaisaient le plus. Elle me mit au doigt une bague que milord avait toujours portée, et me pria de la garder. Elle ne me disait presque rien. Elle m'étonna et me parut différente d'elle-même. Elle était caressante et paraissait

triste et résignée. « Vous n'avez rien promis à cet homme? lui dis-je. — Rien, » dit-elle, et voilà les seuls mots que j'aie pu me rappeler d'une soirée que je me suis rappelée mille et mille fois. Mais je n'oublierai de ma vie la manière dont nous nous séparâmes. Je regardai ma montre. « Quoi! dis-je, il est déjà neuf heures! » et je voulus m'en aller. « Restez, me dit-elle. — Il ne m'est pas possible, lui dis-je; mon père et lady Betty m'attendent. — Vous souperez tant de fois encore avec eux! dit-elle. — Mais, dis-je, vous ne soupez plus? — Je souperai. — On m'a promis des glaces. — Je vous en donnerai » (il faisait excessivement chaud). Elle n'était presque pas habillée. Elle se mit devant la porte, vers laquelle je m'avançais; je l'embrassai en l'ôtant un peu de devant la porte. « Et vous ne laisserez donc pas de passer? dit-elle. — Vous êtes cruelle, lui dis-je, de m'émouvoir de la sorte! — Moi, je suis cruelle! » J'ouvris la porte, je sortis; elle me regarda sortir, et je l'entendis dire en la refermant : *c'est fait.* Ces mots me poursuivirent. Après les avoir mille fois entendus, je revins au bout d'une demi-heure en demander l'explication. Je trouvai sa porte fermée à la clef. Elle me cria d'un cabinet qui était par delà sa chambre, qu'elle s'était mise dans le bain, et qu'elle ne pouvait m'ouvrir n'ayant personne avec elle. « Mais, dis-je, s'il vous arrivait quelque chose! — Il ne m'arrivera

rien, me dit-elle. — Est-il bien sûr, lui dis-je, que vous n'ayez aucun dessein sinistre ? — Très-sûr, me répondit-elle : y a-t-il quelque autre monde où je vous retrouvasse ? Mais je m'enroue, et je ne puis plus parler. » Je m'en retournai chez moi un peu plus tranquille, mais *c'est fait* ne put me sortir de l'esprit et n'en sortira jamais, quoique j'aie revu Caliste. Le lendemain, matin je retournai chez elle. Fanny me dit qu'elle ne pouvait me voir, et me suivant dans la rue. « Qu'est-il donc arrivé à ma maîtresse ? me dit-elle. Quel chagrin lui avez-vous fait ? — Aucun, lui dis-je, qui me soit connu. — Je l'ai trouvée, reprit-elle, dans un état incroyable. Elle ne s'est pas couchée cette nuit.... Mais je n'ose m'arrêter plus longtemps. Si c'est votre faute, vous n'aurez point de repos le reste de votre vie. » Elle rentra, je me retirai très-inquiet ; une heure après je revins. Caliste était partie. On me donna la cassette de la veille et une lettre que voici :

« Quand j'ai voulu vous retenir hier je n'ai pu y réussir. Aujourd'hui je vous renvoie, et vous obéissez au premier mot. Je pars pour vous épargner des cruautés qui empoisonneraient le reste de votre vie si vous veniez un jour à les sentir. Je m'épargne à moi le tourment de contempler en détail un malheur et des pertes d'autant plus vivement senties que je ne suis en droit de les reprocher à personne. Gardez pour l'amour de moi ces

bagatelles que vous admirâtes hier ; vous le pouvez avec d'autant moins de scrupule que je suis résolue à me réserver la propriété la plus entière de tout ce que je tiens de milord ou de son oncle. »

Comment vous rendre compte, madame, du stupide abattement où je restai plongé, et de toutes les puériles, ridicules, mais peu distinctes considérations auxquelles se borna ma pensée comme si je fusse devenu incapable d'aucune vue saine, d'aucun raisonnement? Ma léthargie fut-elle un retour du dérangement qu'avait causé dans mon cerveau la mort de mon frère? je voudrais que vous le crussiez, autrement comment aurez-vous la patience de continuer cette lecture? Je voudrais parvenir surtout à le croire moi-même, ou que le souvenir de cette journée pût s'anéantir. Il n'y avait pas une demi-heure qu'elle était partie : pourquoi ne la pas suivre? qu'est-ce qui me retint? S'il est des intelligences témoins de nos pensées, qu'elles me disent ce qui me retint. Je m'assis à l'endroit où Caliste avait écrit; je pris sa plume, je la baisai, je pleurai; je crois que je voulais écrire; mais bientôt, importuné du mouvement qu'on se donnait autour de moi pour mettre en ordre les meubles et les hardes de ma maîtresse, je sors de sa maison, je vais errer dans la campagne, je reviens ensuite me renfermer chez moi. A une heure après minuit je me couche tout habillé; je m'endors; mon frère,

Caliste, mille fantômes lugubres viennent m'assaillir; je me réveille en sursaut tout couvert de sueur; un peu remis, je pense que j'irai dire à Caliste ce que j'ai souffert la veille, et la frayeur que m'ont causée mes rêves. A Caliste! Elle est partie; c'est son départ qui me met dans cet état affreux: Caliste n'est plus à ma portée, elle n'est plus à moi, elle est à un autre. Non, elle n'est pas encore à un autre, et en même temps j'appelle, je cours, je demande des chevaux; pendant qu'on les mettait à ma voiture, j'allai éveiller ses gens et leur demander s'ils n'avaient rien appris de M. M.... Ils me dirent qu'il était arrivé à huit heures du soir, et qu'il avait pris à dix le chemin de Londres. A l'instant ma tête s'embarrassa, je voulus m'ôter la vie, je méconnus les gens et les objets, je me persuadai que Caliste était morte; une forte saignée suffit à peine pour me faire revenir à moi, et je me retrouvai dans les bras de mon père, qui joignit aux plus tendres soins pour ma santé celui de cacher le plus qu'il fût possible l'état où j'avais été. Funeste précaution! Si on l'avait su, il aurait effrayé peut-être, et personne n'eût voulu s'associer à mon sort.

Le lendemain on m'apporta une lettre. Mon père, qui ne me quittait pas, me pria de la lui laisser ouvrir; « que je voie une fois, me dit-il, quoiqu'il soit trop tard, ce qu'était cette femme. —Lisez, lui dis-

je, vous ne verrez certainement rien qui ne lui fasse honneur. »

« Il est bien sûr à présent que vous ne m'avez pas suivie. Il n'y a que trois heures que j'espérais encore. A présent je me trouve heureuse de penser qu'il n'est plus possible que vous arriviez, car il ne pourrait en résulter que les choses les plus funestes; mais je pourrais recevoir une lettre. Il y a des instants où je m'en flatte encore. L'habitude était si grande, et il est pourtant impossible que vous me haïssiez, ou que je sois pour vous comme une autre. J'ai encore une heure de liberté. Quoique tout soit prêt, je puis encore me dédire; mais si je n'apprends rien de vous, je ne me dédirai pas. Vous ne vouliez plus de moi, votre situation auprès de moi était trop uniforme; il y a longtemps que vous en êtes fatigué. J'ai fait une dernière tentative. J'avais presque cru que vous me retiendriez ou que vous me suivriez. Je ne me ferai pas honneur des autres motifs qui ont pu entrer dans ma résolution, ils sont trop confus: c'est pourtant mon intention de chercher mon repos et le bonheur d'autrui dans mon nouvel état, et de me conduire de façon que vous ne rougissiez pas de moi. Adieu, l'heure s'écoule, et dans un instant on viendra me dire qu'elle est passée; adieu, vous pour qui je n'ai point de nom, adieu pour la dernière fois! » La lettre était tachée de larmes, celles

de mon père tombèrent sur les traces de celles de Caliste, les miennes.... Je sais la lettre par cœur, mais je ne puis plus la lire. Deux jours après, lady Betty tenant la gazette lut à l'article des mariages : *Charles M.... of Norfolk, with Maria Sophia....* Oui, elle lut ces mots ; il fallut les entendre. Ciel ! avec *Maria Sophia !...* Je ne puis pas accuser lady Betty d'insensibilité dans cette occasion. J'ai lieu de croire qu'elle regardait Caliste comme une fille honnête pour son état, avec qui j'avais vécu, qui m'aimait encore, quoique je ne l'aimasse plus, qui, voyant que je m'étais détaché d'elle et que je ne l'épouserais jamais, prenait avec chagrin le parti de se marier, pour faire une fin honorable ; certainement lady Betty n'attribuait ma tristesse qu'à la pitié ; car, loin de m'en savoir mauvais gré, elle en eut meilleure opinion de mon cœur. Toute cette manière de juger était fort naturelle et ne différait de la vérité que par des nuances qu'elle ne pouvait deviner.

Huit jours se passèrent, pendant lesquels il me semblait que je ne vivais pas. Inquiet, égaré, courant toujours comme si j'avais cherché quelque chose, ne trouvant rien, ne cherchant même rien, ne voulant que me fuir moi-même, et fuir successivement tous les objets qui frappaient mes regards ! Ah ! madame, quel état ! et faut-il que j'éprouve qu'il en est un plus cruel encore ! Un

matin, pendant le déjeuner, sir Harry s'approchant de moi, me dit : « Je vous vois si triste, j'ai toujours peur que vous ne vous en alliez aussi. Il m'est venu une idée : on parle quelquefois à maman de se remarier, j'aimerais mieux que ce fût vous que tout autre qui devinssiez mon père; alors vous resteriez auprès de moi, ou bien vous me prendriez avec vous, si vous vous en alliez. » Lady Betty sourit. Elle eut l'air de penser que son fils ne faisait que me mettre sur les voies de faire une proposition à laquelle j'avais pensé depuis longtemps. Je ne répondis rien. Elle crut que c'était par embarras, par timidité. Mais mon silence devenait trop long. Mon père prit la parole : « Vous avez là une très-bonne idée, mon ami Harry, dit-il, et je me flatte qu'une fois ou l'autre tout le monde en jugera ainsi. — Une fois ou l'autre! dit lady Betty. Vous me croyez plus prude que je ne suis. Il ne me faudrait pas tant de temps pour adopter une idée qui vous serait agréable, ainsi qu'à votre fils et au mien. » Mon père me prit par la main, et me fit sortir. « Ne me punissez pas, me dit-il, de n'avoir pas su faire céder des considérations qui me paraissaient victorieuses à celles que je trouvais faibles. Je puis avoir été aveugle, mais je n'ai pas cru être dur. Je n'ai rien dans le monde de si cher que vous. Méritez jusqu'au bout ma tendresse; je voudrais n'avoir point exigé ce

sacrifice, mais puisqu'il est fait, rendez-le méritoire pour vous et utile à votre père; montrez-vous un fils tendre et généreux en acceptant un mariage qui paraîtrait avantageux à tout autre que vous, et donnez-moi des petits-fils qui intéressent et amusent ma vieillesse, et me dédommagent de votre mère, de votre frère et de vous, car vous n'avez jamais été et ne serez peut-être jamais à vous, à moi, ni à la raison. »

Je rentrai dans la chambre. « Pardonnez mon peu d'éloquence, dis-je à milady, et croyez que je sens mieux que je n'exprime. Si vous voulez me promettre le plus grand secret sur cette affaire, et permettre que j'aille faire un tour à Paris et en Hollande, je partirai dès demain, et reviendrai dans quatre mois vous prier de réaliser des intentions qui me sont si honorables et si avantageuses. —Dans quatre mois! dit milady, et il faudrait m'engager au plus profond secret? Pourquoi ce secret, je vous prie? Serait-ce pour ménager la sensibilité de cette femme? — N'importe mes motifs, lui dis-je; mais je ne m'engage qu'à cette condition. — Ne soyez pas fâché, dit sir Harry, maman ne connaît pas mistriss Calista. — Je t'épouserai, toi, mon cher Harry, si j'épouse ta mère, lui dis-je en l'embrassant. C'est bien aussi toi que j'épouse, et je te jure tendresse et fidélité. — Madame est trop raisonnable, dit avec gravité mon père, pour ne pas consentir

au secret que vous voulez qu'on garde; mais pourquoi ne pas vous marier secrètement avant que de partir? J'aurai du plaisir à vous savoir marié; vous partirez aussitôt qu'il vous plaira après la célébration. De cette manière, on ne soupçonnera rien, et si l'on parlait de quelque chose, votre départ détruirait ce bruit. Je comprends bien comment vous avez envie de faire un voyage de garçon, c'est-à-dire sans femme. Il fut question de vous envoyer voyager avec votre frère au sortir de l'université, mais la guerre y mit obstacle. » Lady Betty fut si bien apaisée par le discours de mon père, qu'elle consentit à tout ce qu'il voulait, et trouva plaisant que nous fussions mariés avant un certain bal qui devait se donner peu de jours après. « L'erreur où nous verrions tout le monde, disait-elle, nous amuserait elle et moi. Avec quelle rapidité je me vis entraîné! Je connaissais lady Betty depuis environ cinq mois. Notre mariage fut proposé, traité et conclu en une heure. Sir Harry était si aise que j'eus peine à me persuader qu'il pût être discret. Il me dit « que quatre mois étaient trop longs pour pouvoir se taire, mais qu'il se tairait jusqu'à mon départ si je promettais de le prendre avec moi. »

Je fus donc marié, et il n'en transpira rien, quoique des vents contraires et un temps très-orageux retardassent mon départ de quelques jours,

qu'il était plus naturel de passer à Bath qu'à Harwich. Le vent ayant changé, je partis laissant lady Betty grosse. Je parcourus en quatre mois les principales villes de la Hollande, de la Flandre et du Brabant; et en France, outre Paris, je vis la Normandie et la Bretagne. Je ne voyageai pas vite à cause de mon petit compagnon de voyage; mais je restai peu partout où je fus, et je ne regrettai nulle part de ne pouvoir y rester plus longtemps. J'étais si mal disposé pour la société; tout ce que j'apercevais de femmes me faisait si peu espérer que je pourrais être distrait de mes pertes, que partout je ne cherchai que les édifices, les spectacles, les tableaux, les artistes. Quand je voyais ou entendais quelque chose d'agréable, je cherchais autour de moi celle avec qui j'avais si longtemps vu et entendu, celle avec qui j'aurais voulu tout voir et tout entendre, qui m'aurait aidé à juger, et m'aurait fait doublement sentir. Mille fois je pris la plume pour lui écrire, mais je n'osai écrire; et comment lui aurais-je fait parvenir une lettre telle que j'eusse eu quelque plaisir à l'écrire, et elle à la recevoir?

Sans le petit Harry je me serais trouvé seul dans les villes les plus peuplées; avec lui je n'étais pas tout à fait isolé dans les endroits les plus écartés. Il m'aimait, il ne me fut jamais incommode, et j'avais mille moyens de lui faire parler de mistriss Ca-

lista, sans en parler moi-même. Nous retournâmes en Angleterre; d'abord à Bath, de là chez mon père, et enfin à Londres, où mon mariage devint public lorsque lady Betty jugea qu'il était temps de se faire présenter à la cour. On avait parlé de moi et de mon frère comme d'un phénomène d'amitié; on avait parlé de moi comme d'un jeune homme rendu intéressant par la passion d'une femme aimable; les amis de mon père avaient prétendu que je me distinguerais par mes connaissances et mes talents. Les gens à talents avaient vanté mon goût et ma sensibilité pour les arts qu'ils professaient. A Londres, dans le monde, on ne vit plus rien qu'un homme triste, silencieux. On s'étonna de la passion de Caliste et du choix de lady Betty, et, supposé que les premiers jugements portés sur moi n'eussent pas été tout à fait faux, je conviens que les derniers étaient du moins parfaitement naturels, et j'y étais peu sensible; mais lady Betty s'apercevant du jugement du public, l'adopta insensiblement, et ne se trouvant pas autant aimée qu'elle croyait le mériter, après s'être plainte quelque temps avec beaucoup de vivacité, elle chercha sa consolation dans une espèce de dédain qu'elle nourrissait et dont elle s'applaudissait. Je ne trouvais aucune de ses impressions assez injuste pour pouvoir m'en offenser ou la combattre. Je n'aurais su d'ailleurs comment

m'y prendre, et j'avoue que je n'y prenais pas un intérêt assez vif pour devenir là-dessus bien clairvoyant ni bien ingénieux, encore moins pour en avoir de l'humeur; de sorte qu'elle fit tout ce qu'elle voulut, et elle voulut plaire et briller dans le monde, ce que sa jolie figure, sa gentillesse et cet esprit de repartie, qui réussit toujours aux femmes, lui rendait fort aisé. D'une coquetterie générale, elle en vint à une plus particulière, car je ne puis pas appeler autrement ce qui la détermina pour l'homme du royaume avec lequel une femme pouvait être le plus flattée d'être vue, mais le moins fait, du moins à ce qu'il me sembla, pour prendre ou inspirer une passion. Je parus ne rien voir, et ne m'opposai à rien; et, après la naissance de sa fille, lady Betty se livra sans réserve à tous les amusements que la mode ou son goût lui rendirent agréables. Pour le petit chevalier, il fut content de moi, car je m'occupais de lui presque uniquement, aussi me resta-t-il fidèle, et le seul véritable chagrin que m'ait fait sa mère, c'est d'avoir voulu obstinément qu'il fût mis en pension à Westminster, lorsqu'après ses couches nous allâmes à la campagne.

Ce fut vers ce temps-là que mon père m'ayant mené promener un jour à quelque distance du château, me parla à cœur ouvert du train de vie que menait milady, et me demanda si je ne pen-

sais pas à m'y opposer avant qu'il devînt tout à fait scandaleux. Je répondis qu'il ne m'était pas possible d'ajouter à mes autres chagrins celui de tourmenter une personne qui s'était donnée à moi avec plus d'avantages apparents pour moi que pour elle, et qui dans le fond avait à se plaindre. «Il n'y a personne, lui dis-je, au cœur, à l'amour-propre et à l'activité de qui il ne faille quelque aliment. Les femmes du peuple ont leurs soins domestiques et leurs enfants, dont elles sont obligées de s'occuper beaucoup; les femmes du monde, quand elles n'ont pas un mari dont elles soient le tout, et qui soit tout pour elles, ont recours au jeu, à la galanterie ou à la haute dévotion. Milady n'aime pas le jeu; elle est d'ailleurs trop jeune encore pour jouer; elle est jolie et agréable; ce qui arrive est trop naturel pour devoir s'en plaindre, et ne me touche pas assez pour que je veuille m'en plaindre. Je ne veux me donner ni l'humeur, ni le ridicule d'un mari jaloux : si elle était sensible, sérieuse, capable, en un mot, de m'écouter et de me croire; s'il y avait entre nous de véritables rapports de caractère, je me ferais peut-être son ami, et je l'exhorterais à éviter l'éclat et l'indécence pour s'épargner des chagrins, et ne pas aliéner le public; mais, comme elle ne m'écouterait pas, il vaut mieux que je conserve plus de dignité, et que je laisse ignorer que mon indulgence est réfléchie. Elle en fera quelques

écarts de moins si elle se flatte de me tromper. Je sais tout ce qu'on pourrait me dire sur le tort qu'on a de tolérer le désordre, mais je ne l'empêcherais pas, à moins de ne pas perdre ma femme de vue. Or, quel casuiste assez sévère pour oser me prescrire une pareille tâche? Si elle m'était prescrite, je refuserais de m'y soumettre, je me laisserais condamner par toutes les autorités, et j'inviterais l'homme qui pourrait dire qu'il ne tolère aucun abus, soit dans la chose publique, s'il y a quelque direction; soit dans sa maison, s'il en a une, ou dans la conduite de ses enfants, s'il en a; soit enfin dans la sienne propre; j'inviterais, dis-je, cet homme-là à me jeter la première pierre. »

Mon père, me voyant si déterminé, ne me répliqua rien. Il entra dans mes intentions, et vécut toujours bien avec lady Betty; et, dans le peu de temps que nous fûmes ensemble, il n'y eut point de jour qu'il ne me donnât quelque preuve de son extrême tendresse pour moi. Je me souviens que dans ce temps-là un évêque, parent de lady Betty, dînant chez mon père avec beaucoup de monde, se mit à dire de ces lieux communs moitié plaisants, moitié moraux, sur le mariage, l'autorité maritale, etc., etc., qu'on pourrait appeler plaisanteries ecclésiastiques, qui sont de tous les temps, et qui dans cette occasion pouvaient avoir un but particulier. Après avoir laissé épuiser à

neuf ce vieux sujet, je dis que c'était à la loi et à la religion, ou à leurs ministres, à contenir les femmes, et que si on en chargeait les maris, il faudrait au moins une dispense pour les gens occupés, qui alors auraient trop à faire, et pour les gens doux et indolents qui seraient trop malheureux. « Si on n'avait cette bonté pour *nous*, dis-je avec une sorte d'emphase, le mariage ne conviendrait plus qu'aux tracassiers et aux imbéciles, à Argus, et à ceux qui n'auraient point d'yeux. » Lady Betty rougit. Je crus voir dans sa surprise que depuis longtemps elle ne me croyait pas assez d'esprit pour parler de la sorte. Il ne m'aurait peut-être fallu pour rentrer en faveur auprès d'elle dans ce moment que les préférences de quelque jolie femme. Un malentendu, qu'il ne vaut pas la peine de rappeler, me le fit présumer. Il faut que dans le fond, quoiqu'elle ne paraisse pas toujours, les femmes aient une grande confiance au jugement et au goût les unes des autres. Un homme est une marchandise qui, en circulant entre leurs mains, hausse quelque temps de prix, jusqu'à ce qu'elle tombe tout à coup dans un décri total, qui n'est d'ordinaire que trop juste.

Vers la fin de septembre, je retournai à Londres pour voir sir Harry. J'espérais aussi qu'y étant seul de notre famille dans une saison où la ville est déserte, je pourrais aller partout sans qu'on y prît

garde, et trouver enfin dans quelque café, dans quelque taverne, quelqu'un qui me donnerait des nouvelles de Caliste. Il y avait un an et quelques jours que nous nous étions séparés. Si aucune de ces tentatives ne m'avait réussi, je serais allé chez le général D..., ou chez le vieux oncle qui voulait lui laisser son bien. Je ne pouvais plus vivre sans savoir ce qu'elle faisait, et le vide qu'elle m'avait laissé se faisait sentir tous les jours d'une manière plus cruelle. On a tort de penser que c'est dans les premiers temps qu'une véritable perte est la plus douloureuse. Il semble alors qu'on ne soit pas encore tout à fait sûr de son malheur. On ne sait pas tout à fait qu'il est sans remède, et le commencement de la plus cruelle séparation n'est que comme une absence. Mais quand les jours, en se succédant, ne ramènent jamais la personne dont on a besoin, il semble que notre malheur nous soit confirmé sans cesse, et à tout moment l'on se dit : c'est donc pour jamais!

Le lendemain de mon arrivée à Londres, après avoir passé le jour avec mon petit ami, j'allai le soir, seul, à la comédie, croyant y rêver plus à mon aise qu'ailleurs. Il y avait peu de monde même pour le temps de l'année, parce qu'il faisait très-chaud, et le ciel menaçait d'orage. J'entre dans une loge. J'étais distrait, longtemps je m'y crois seul. Je vois enfin une femme cachée par un

grand chapeau qui ne s'était pas retournée lorsque j'étais entré, et qui paraissait ensevelie dans la rêverie la plus profonde; je ne sais quoi dans sa figure me rappela Caliste; mais Caliste menée en Norfolkshire par son mari, et dont personne à Londres n'avait parlé jusqu'au milieu de l'été, devait être si loin de là, que je ne m'occupai pas un instant de cette pensée. On commence la pièce, il se trouve que c'est *the fair penitent*. Je fais une espèce de cri de surprise. La femme se retourne. C'était Caliste : qu'on juge de notre étonnement, de notre émotion, de notre joie; car tout autre sentiment céda dans l'instant même à la joie de nous revoir. Je n'eus plus de torts, je n'eus plus de regrets, je n'eus plus de femme, elle n'eut plus de mari, nous nous retrouvions, et quand ce n'eût été que pour un quart d'heure nous ne pouvions sentir que cela.

Elle me parut un peu pâle et plus négligée, mais cependant plus belle que je ne l'avais jamais vue. « Quel sort, dit-elle, quel bonheur! J'étais venue entendre cette même pièce, qui sur ce même théâtre décida de ma vie. C'est la première fois que je viens ici depuis ce jour-là. Je n'avais jamais eu le courage d'y revenir; à présent d'autres regrets m'ont rendue insensible à cette espèce de honte. Je venais revoir mes commencements, et méditer sur ma vie, et c'est vous que je trouve

ici; vous, le véritable, le seul intérêt de ma vie, l'objet constant de ma pensée, de mes souvenirs, de mes regrets; vous que je ne me flattais pas de jamais revoir. » Je fus longtemps sans lui répondre. Nous fûmes longtemps à nous regarder, comme si chacun des deux eût voulu s'assurer que c'était bien l'autre. « Est-ce bien vous? lui dis-je enfin. Quoi! c'est bien vous! Je venais ici sans intention, par désœuvrement, je me serais cru heureux d'apprendre seulement de vos nouvelles après mille recherches que je me proposais de faire, et je vous trouve vous-même, et seule, et nous aurons encore au moins pendant quelques heures le plaisir que nous avions autrefois à toute heure et tous les jours! »

Alors je la priai de trouver bon que nous fissions tous deux l'histoire du temps qui s'était passé depuis notre séparation, pour que nous pussions ensuite nous mieux entendre et parler plus à notre aise. Elle y consentit, me dit de commencer et m'écouta sans presque m'interrompre; seulement quand je m'accusais, elle m'excusait; quand je parlais d'elle, elle me souriait avec attendrissement; quand elle me voyait malheureux, elle me regardait avec pitié. Le peu de liaison qu'elle vit entre lady Betty et moi ne parut point lui faire de plaisir, cependant elle n'en affecta pas de chagrin. « Je vois, dit-elle, que je n'ai jamais été entière-

ment dédaignée ni oubliée; c'est tout ce que je pouvais demander. Je vous en remercie, et je rends grâces au ciel de ce que j'ai pu le savoir. Je vais vous faire aussi l'histoire de cette triste année. Je ne vous dirai pas tout ce que j'éprouvai sur la route de Bath à Londres, tressaillant au moindre bruit que j'entendais derrière moi, n'osant regarder, de peur de m'assurer que ce n'était pas vous; éclaircie ensuite malgré moi, me flattant de nouveau, de nouveau désabusée.... C'est assez : si vous ne sentez pas tout ce que je pourrais vous dire, vous ne le comprendriez jamais. En arrivant à Londres, j'appris que l'oncle de mon père était mort il y avait quelques jours, et qu'il m'avait laissé son bien, qui, tous les legs payés, montait, outre sa maison, à près de trente mille livres.

« Cet événement me frappa, quoique la mort d'un homme de quatre-vingt-quatre ans soit dans tous les instants moins étonnante que sa vie, et je sentis une espèce de chagrin dont je fus quelque temps à démêler la cause. Je la démêlai pourtant. J'avais une obligation de plus à ne pas rompre mon mariage. Avoir écouté auparavant M. M..., et le rejeter au moment où j'avais quelque chose à donner en échange d'un nom, d'un état honnête, me parut presque impossible. Il en serait résulté pour moi un genre de déshonneur auquel je n'étais pas encore accoutumée. Il arriva le lendemain,

me montra un état de son bien, aussi clair que le bien même, et un contrat de mariage tout dressé, par lequel il me donnait trois cents livres par an pour ma vie, et outre cela un douaire de cinq mille livres. Il ne savait rien de mon héritage; je le lui appris. Je refusai la rente, mais je demandai que, supposé que le mariage se fît, phrase que je répétais sans cesse, je conservasse la jouissance et la propriété de ce que je tenais et pourrais tenir encore des bienfaits de l'oncle de lord L..., et je priai qu'on me regardât comme absolument libre jusqu'à ce que j'eusse prononcé *oui* à l'église. «Vous voyez, monsieur, lui dis-je, combien je suis troublée; je veux que jusque-là mes paroles soient, pour ainsi dire, comptées pour rien, et que vous me donniez votre parole d'honneur de ne me faire aucun reproche si je me dédis un moment avant que la cérémonie s'achève. — Je le jure, me répondit-il, au cas que vous changiez de vous-même; mais si un autre venait vous faire changer, il aurait ma vie ou moi la sienne. Un homme qui vous connaît depuis si longtemps, et n'a pas su faire ce que je fais ne mérite pas de m'être préféré.» Après ce mot, ce que j'avais tant souhaité jusqu'alors ne me parut plus que la chose du monde la plus à craindre.

« Il revint bientôt avec le contrat changé comme je l'avais demandé, mais il m'y donnait cinq mille guinées pour des bijoux, des meubles ou des ta-

bleaux qui m'appartiendraient en toute propriété. Le ministre était averti, la licence obtenue, les témoins trouvés. Je demandai encore une heure de solitude et de liberté. Je vous écrivis, je donnai ma lettre au fidèle James. Il n'en vint point de vous. L'heure écoulée nous allâmes à l'église et on nous maria. — Laissez-moi respirer un moment, » dit-elle, et elle parut écouter les acteurs et la Caliste du théâtre, qui rendirent assez naturels les pleurs que nos voisins lui voyaient verser. Ensuite elle reprit : « Quelques jours après, les affaires qui regardaient l'héritage étant arrangées, et mon mari ayant été mis en possession du bien, il me mena à sa terre; l'oncle de lord L.... m'avait fait promettre, quand je lui dis adieu, de venir le voir toutes les fois qu'il le demanderait. Je fus parfaitement bien reçue dans le pays que j'allais habiter. Domestiques, vassaux, amis, voisins, même les plus fiers, ou ceux qui auraient eu le plus de droit de l'être, s'empressèrent à me faire le meilleur accueil, et il ne tint qu'à moi de croire qu'on ne me connaissait que par des bruits avantageux. Pour la première fois je mis en doute si votre père ne s'était pas trompé, et s'il était bien sûr que je portasse avec moi le déshonneur. Moi, de mon côté, je ne négligeai rien de ce qui pouvait donner du plaisir, ou compenser de la peine. Mon ancienne habitude d'arranger pour les autres mes actions,

mes paroles, ma voix, mes gestes, jusqu'à ma physionomie, me revint, et me servit si bien que j'ose assurer qu'en quatre mois M. M.... n'eut pas un moment qui fût désagréable. Je ne prononçais pas votre nom; les habits que je portais, la musique que je jouais ne furent plus les mêmes qu'à Bath. J'étais deux personnes, dont l'une n'était occupée qu'à faire taire l'autre et à la cacher. L'amour, car mon mari avait pour moi une véritable passion, secondant mes efforts par ses illusions, il parut croire que personne ne m'avait été aussi cher que lui. Il méritait sans doute tout ce que je faisais et tout ce que j'aurais pu faire pour son bonheur pendant une longue vie : son bonheur n'a duré que quatre mois.

« Nous étions à table chez un de nos voisins. Un homme arrivé de Londres parla d'un mariage célébré déjà depuis longtemps, mais devenu public depuis quelques jours. Il ne se rappela pas d'abord votre nom; il vous nomma enfin. Je ne dis rien, mais je tombai évanouie, et je fus deux heures sans aucune connaissance. Tous les accidents les plus effrayants se succédèrent pendant quelques jours, et finirent par une fausse couche, dont les suites me mirent vingt fois au bord du tombeau. Je ne vis presque point M. M.... Une femme qui écouta mon histoire, et plaignit ma situation, le tint éloigné de moi pour que je ne visse pas son

chagrin, et n'entendisse pas ses reproches; et dans le même temps elle ne négligea rien pour le consoler, ni pour l'apaiser : elle fit plus. Je m'étais mis dans l'esprit que vous vous étiez marié secrètement avant que j'eusse quitté Bath; que vous étiez déjà engagé avant d'y revenir; que vous m'aviez trompée en disant que vous ne connaissiez pas lady Betty; que vous m'aviez laissé arranger l'appartement de ma rivale, et que vous vous étiez servi de moi, de mon zèle, de mon industrie, de mes soins pour lui faire votre cour; que lorsque vous m'aviez témoigné de l'humeur de trouver chez moi M. M..., vous étiez déjà promis; peut-être déjà marié. Cette femme, me voyant m'occuper sans cesse de toutes ces douloureuses suppositions, et revenir mille fois sur ces déchirantes images, s'informa sans m'en avertir de l'impression qu'avait faite sur vous mon départ, de la conduite de votre père, du moment de votre mariage, de celui de votre départ retardé par le mauvais temps, de votre conduite pendant votre voyage, et à votre retour. Elle sut tout approfondir, faire parler vos gens et sir Harry, et ses informations ont été bien justes, car ce que vous venez de me dire y répond parfaitement. Je fus soulagée; je la remerciai mille fois en pleurant, en baisant ses mains que je mouillais de mes larmes. Seule la nuit, je me di-

sais : « Je n'ai pas du moins à le mépriser, à le haïr; je n'ai pas été le jouet d'un complot, d'une trahison préméditée. Il ne s'est pas fait un jeu de mon amour et de mon aveuglement. » Je fus soulagée. Je me rétablis assez pour reprendre ma vie ordinaire, et j'espérais de faire oublier à mon mari, à force de soins et de prévenances, l'affreuse impression qu'il avait reçue. Je n'ai pu en venir à bout. L'éloignement, si ce n'est la haine, avait succédé à l'amour. Je l'intéressais pourtant encore quand des retours de mon indisposition semblaient menacer ma vie; mais dès que je me portais mieux, il fuyait sa maison, et quand en y rentrant il retrouvait celle qui peu auparavant la lui rendait délicieuse, je le voyais tressaillir. J'ai combattu pendant trois mois cette malheureuse disposition, et cela bien plus pour l'amour de lui que pour moi-même. Toujours seule, ou avec une femme qui m'avait secourue, travaillant sans cesse pour lui ou pour sa maison, n'écrivant et ne recevant aucune lettre, mon chagrin, mon humiliation, car ses amis m'avaient tous abandonnée, me semblaient devoir le toucher, mais il était aigri sans retour. Il ne lui échappa jamais une parole de reproche; de sorte que je n'eus jamais l'occasion d'en dire une seule d'excuse ni de justification. Une fois ou deux je voulus parler, mais il me fut impossible de proférer une seule parole.

« A la fin, ayant reçu une lettre du général, qui me disait qu'il était malade, et qu'il me priait de le venir voir seule ou avec M. M...; je la mis devant lui. « Vous pouvez aller, madame, » me dit-il. Je partis dès le lendemain, et laissant Fanny, pour n'avoir pas l'air de déserter la maison, ni d'en être bannie, je lui dis de laisser mes armoires et mes cassettes ouvertes, et à portée de l'examen de tout le monde, mais je ne crois pas qu'on ait daigné regarder rien, ni faire la moindre question sur mon compte. Voilà comme est revenue à Londres celle que milord a tant aimée, et qu'une fois vous aimiez; et aujourd'hui je me revois ici plus malheureuse et plus délaissée que quand je vins jouer sur ce même théâtre, et que je n'appartenais à personne qu'à une mère qui me donna pour de l'argent. »

Caliste ne pleura pas après avoir fini son récit; elle semblait considérer sa destinée avec une sorte d'étonnement mêlé d'horreur, plutôt qu'avec tristesse. Moi, je restai abîmé dans les plus noires réflexions. « Ne vous affligez pas, me dit-elle en souriant; je n'en vaux pas la peine. Je le savais bien, que la fin ne me serait pas heureuse, et j'ai eu des moments si doux! Le plaisir de vous retrouver ici rachèterait seul un siècle de peines. Que suis-je, au fond? qu'une fille entretenue que vous avez trop honorée! » Et d'une voix et d'un

air tranquilles, elle me demanda des nouvelles de sir Harry, et s'il caressait sa petite sœur. Je lui parlai de sa propre santé. « Je ne suis point bien, me dit-elle, et je ne pense pas que je me remette jamais, mais je sens que le chagrin aura longtemps à faire pour tuer tout à fait une bonne constitution. » Nous parlâmes un peu de l'avenir. Ferait-elle bien de chercher à retourner à Norfolk, où son devoir seul, sans nul penchant, nul attrait, nulle espérance de bonheur, la ferait aller? Devait-elle engager l'oncle de lord L.... à la mener passer l'hiver en France? Si elle et moi passions l'hiver à Londres pourrions-nous nous voir, pourrions-nous consentir à ne nous point voir? La pièce finie nous sortîmes sans être convenus de rien, sans savoir où nous allions, sans avoir pensé à nous séparer, à nous rejoindre, à rester ensemble. La vue de James me tira de cet oubli de tout. « Ah! James! m'écriai-je. — Ah! monsieur, c'est vous! Par quel hasard, par quel bonheur?... Attendez. J'appellerai un fiacre au lieu de cette chaise. » Ce fut James qui décida que je serais encore quelques moments avec Caliste. « Où voulez-vous qu'il aille, lui dit-il? — Au parc Saint-James, dit-elle après m'avoir regardé. Soyons encore un moment ensemble, personne ne le saura. C'est le premier secret que James ait jamais eu à me garder; je suis bien sûre qu'il ne le trahira pas,

et si vous voulez qu'on n'en croie pas les rapports de ceux qui pourraient nous avoir vus à la comédie, ou qu'on ne fasse aucune attention à cette rencontre, retournez à la campagne cette nuit, ou demain; on croira qu'il vous a été bien égal de me retrouver, puisque vous vous éloignez de moi tout de suite. » C'est ainsi qu'un peu de bonheur ramène l'amour de la décence, le soin du repos d'autrui, dans une âme généreuse et noble. « Mais écrivez-moi, ajouta-t-elle, conseillez-moi, dites-moi vos projets. Il n'y a point d'inconvénient à présent que je reçoive de temps en temps de vos lettres. » J'approuvai tout. Je promis de partir et d'écrire. Nous arrivâmes à la porte du parc. Il faisait fort obscur, et le tonnerre commençait à gronder. « N'avez-vous pas peur? lui dis-je. — Qu'il ne tue que moi, dit-elle, et tout sera bien. Mais il vaut mieux ne pas nous éloigner de la porte et du fiacre, asseyons-nous ici sur un banc; » et après avoir quelque temps considéré le ciel : « Assurément personne ne se promène, dit-elle, personne ne me verra ni ne m'écoutera. »

Elle coupa presque à tâtons une touffe de mes cheveux, qu'elle mit dans son sein, et passant ses deux bras autour de moi, elle me dit : « Que ferons-nous l'un sans l'autre? Dans une demi-heure je ferai comme il y a un an, comme il y a six mois, comme ce matin : que ferai-je, si j'ai en-

core quelque temps à vivre? Voulez-vous que nous nous en allions ensemble? N'avez-vous pas assez obéi à votre père? N'avez-vous pas une femme de son choix et un enfant? Reprenons nos véritables liens. A qui ferons-nous du mal? Mon mari me hait et ne veut plus vivre avec moi; votre femme ne vous aime plus!... Ah! ne répondez pas, s'écria-t-elle en mettant sa main sur ma bouche. Ne me refusez pas, et ne consentez pas non plus. Jusqu'ici je n'ai été que malheureuse, que je ne devienne pas coupable; je pourrais supporter mes propres fautes, mais non les vôtres; je ne me pardonnerais jamais de vous avoir dégradé! Ah! combien je suis malheureuse, et combien je vous aime! Jamais homme ne fut aimé comme vous!» Et me tenant étroitement embrassé, elle versait un torrent de larmes. «Je suis une ingrate, dit-elle un instant après, je suis une ingrate de dire que je suis malheureuse; je ne donnerais pour rien dans le monde le plaisir que j'ai eu aujourd'hui, le plaisir que j'ai encore dans ce moment.»

Le tonnerre était devenu effrayant, et le ciel était comme embrasé : Caliste semblait ne rien voir et ne rien entendre; mais James accourant, lui cria: «Au nom du ciel, madame, venez! voici la grêle. Vous avez été si malade!» et, la prenant sous le bras dès qu'il put l'apercevoir, il l'entraîna vers le fiacre, l'y fit entrer et ferma la portière.

Je restai seul dans l'obscurité : je ne l'ai jamais revue.

Le lendemain, de grand matin, je repartis pour la campagne. Mon père, étonné de mon retour et du trouble où il me voyait, me fit des questions avec amitié. Il s'était acquis des droits à ma confiance, je lui contai tout. « A votre place, dit-il; mais ceci n'est pas parler en père, à votre place je ne sais ce que je ferais. Reprenons, a-t-elle dit, nos véritables liens. Aurait-elle raison? mais elle ne voudrait pas elle-même... Ce n'a été qu'un moment d'égarement, dont elle est bientôt revenue. » Je me promenais à grands pas, dans la galerie où nous étions. Mon père, penché sur une table, avait sa tête appuyée sur ses deux mains; du monde que nous entendîmes mit fin à cette étrange situation.

Milady revenait d'une partie de chasse; elle craignit apparemment quelque chose de fâcheux de mon prompt retour, car elle changea de couleur en me voyant; mais je passai à côté d'elle et de ses amis sans leur rien dire. Je n'eus que le temps de m'habiller avant le dîner, et je reparus à table avec mon air accoutumé. Tout ce que je vis m'annonça que milady se trouvait heureuse en mon absence, et que les retours inattendus de son mari pouvaient ne lui point convenir du tout. Mon père en fut si frappé, qu'au sortir de table il me dit, en

me serrant la main avec autant d'amertume que de compassion, » Pourquoi faut-il que je vous aie ôté à Caliste! Mais, vous, pourquoi ne me l'avez-vous pas fait connaître! qui pouvait savoir, qui pouvait croire qu'il y eût tant de différence entre une femme et une autre femme, et que celle-là vous aimerait avec une si véritable et si constante passion? » Me voyant entrer dans ma chambre, il m'y suivit, et nous restâmes longtemps assis l'un vis-à-vis de l'autre sans nous rien dire.

Un bruit de carrosse nous fit jeter les yeux sur l'avenue. C'était milord..., le père du jeune homme avec qui vous me voyez. Il monta tout de suite chez moi, et me dit aussitôt : « Voyons si vous pourrez, si vous voudrez me rendre un grand service. J'ai un fils unique que je voudrais faire voyager. Il est très-jeune, je ne puis l'accompagner, parce que ma femme ne peut quitter son père, et qu'elle mourrait d'inquiétude et d'ennui, s'il lui fallait être à la fois privée de son fils et de son mari. Encore une fois mon fils est très-jeune, cependant j'aime encore mieux l'envoyer tout seul que le confier à qui que ce soit d'autre que vous. Vous n'êtes pas trop bien avec votre femme, vous n'avez été que quatre mois hors d'Angleterre; mon fils est un bon enfant, les frais du voyage se payeront par moitié. Voyez. Puisque je vous trouve avec votre père, je ne vous laisse à tous

deux qu'un quart d'heure de réflexion. » Je jette les yeux sur mon père. Il me tire à l'écart. « Regardez ceci, mon fils, dit-il, comme un secours de la Providence contre votre faiblesse, et contre la mienne. Celle qui est pour ainsi dire chassée de chez son mari, et qui fait à Londres les délices d'un vieillard, son bienfaiteur, pourra rester à Londres. Je vous perdrai, mais je l'ai mérité. Vous rendrez service à un autre père et à un jeune homme dont on espère bien; ce sera une consolation que je tâcherai de sentir. — J'irai, dis-je, en me rapprochant de milord, mais à deux conditions, que je vous dirai quand j'aurai pris l'air un moment. — J'y souscris d'avance, dit-il, en me serrant la main, et je vous remercie. C'est une chose faite. »

Mes deux conditions étaient l'une, que nous commençassions par l'Italie, pour que je n'eusse encore rien perdu de mon ascendant sur le jeune homme pendant le séjour que nous y ferions; l'autre, qu'après une année, content ou mécontent de lui, je pusse le quitter au moment où je le voudrais sans désobliger ses parents. Cette nuit même j'écrivis à Caliste tout ce qui s'était passé. J'exigeai qu'elle me répondît, et je promis de continuer à lui écrire. Ne nous refusons pas, lui disais-je, un plaisir innocent, et le seul qui nous reste.

Je fus d'avis que nous fissions le voyage par

mer, pour avoir cette expérience de plus. Nous nous embarquâmes à Plymouth ; nous débarquâmes à Lisbonne. De là nous allâmes par terre à Cadix, puis par mer à Messine, où nous vîmes les affreux vestiges du tremblement de terre. Je me souviens, madame, de vous avoir raconté cela avec détail, et vous savez comment après une année de séjour en Italie, passant le mont Saint-Gothard, voyant dans le Valais les glaciers et les bains, au sortir du Valais les salines, nous nous sommes trouvés au commencement de l'hiver à Lausanne, où quelques traits de ressemblance m'attachèrent à vous, où votre maison me fut un asile, et vos bontés une consolation. Il me reste à vous parler de la malheureuse Caliste.

Je reçus sa réponse à ma lettre un moment avant de m'embarquer. Elle plaignait son sort, mais elle approuvait ma conduite, mon voyage, et faisait mille vœux pour qu'il fût heureux. Elle écrivit aussi à mon père pour le remercier de sa pitié, et lui demander pardon des peines dont elle était la cause. L'hiver vint. L'oncle du lord L.... ne se rétablissant pas bien de sa goutte, elle se décida à rester à Londres. Il fut même malade pendant quelque temps d'une manière assez sérieuse, et elle passa souvent les jours et la moitié des nuits à le soigner. Quand il se portait mieux, il voulait l'amuser et s'égayer lui-même, en invi-

tant chez lui la meilleure compagnie de Londres en hommes. C'étaient de grands dîners ou des soupers assez bruyants, après lesquels le jeu durait souvent fort avant dans la nuit, et il aimait que Caliste ornât la compagnie jusqu'à ce qu'elle se séparât. D'autres fois il l'engageait à aller dans le monde, lui disant qu'une retraite absolue lui donnerait l'air de s'être attiré la disgrâce de son mari, et que lui-même jugerait d'elle plus favorablement s'il apprenait qu'elle osait se montrer et qu'elle était partout bien reçue. C'en était trop que toutes ces différentes fatigues pour une personne dont la santé, après avoir reçu une secousse violente, était sans cesse minée par le chagrin (qu'on me pardonne de le dire avec une espèce d'orgueil que je paye assez cher), par le chagrin, par le regret continuel de vivre sans moi. Ses lettres, toujours remplies du sentiment le plus tendre, ne me laissaient aucun doute sur l'invariable constance de son attachement. Vers le printemps elle m'en écrivit une qui me fit en même temps un grand plaisir et la peine la plus sensible. « Je fus hier à la comédie, me disait-elle; je m'étais assuré une place dans la même loge du mois de septembre. Je crois que mon bon ange habite cet endroit-là. A peine étais-je assise que j'entends une jeune voix s'écrier : « Ah! voici ma chère mistriss Caliste! Mais combien elle a maigri! Voyez-la à pré-

sent, monsieur! Votre fils ne vous a jamais mené chez elle, mais vous pouvez la voir à présent. » Celui à qui il parlait était votre père. Il me salua avec un air qu'il ne faut pas que je cherche à vous peindre si je veux que mes yeux me servent à écrire, aussi bien serait-il difficile de vous rendre tout ce que sa physionomie me dit d'honnête, de tendre et de triste. « Mais, qu'avez-vous fait pour être si maigre? me dit sir Harry.—Tant de choses, mon ami! lui dis-je. Mais vous, vous avez grandi, vous avez l'air d'avoir été toujours bien sage et bien heureux. — Je suis pourtant extrêmement fâché, m'a-t-il répondu, de n'être pas avec notre ami en Italie, et il me semble que j'avais plus de droit d'être avec lui que son cousin; mais j'ai toujours soupçonné maman de ne l'avoir pas voulu, car ce fut aussi elle qui voulut absolument que l'on me mît à Westminster; pour lui, il m'aurait gardé volontiers, et s'offrait à me faire faire toutes mes leçons, ce qui aurait été plus agréable pour moi que l'école de Westminster, et nous aurions souvent parlé de vous. Il y a si longtemps que je ne vous ai vue, il faut que je vous parle à cœur ouvert! Tenez, j'ai souvent cru que de vous avoir tant aimée, et d'avoir été si triste de votre départ, ne m'avait pas fait grand bien dans l'esprit de maman; mais je n'en dirai pas davantage, car elle me regarde de la loge vis-à-vis, et elle pour-

rait deviner ce que je dis à mon air. » Vous jugez de l'effet de chacune de ces paroles. Je n'osais, à cause des regards de lady Betty, avoir recours à mon flacon, et je respirais avec peine. « Mais vous n'êtes pas pâle au moins, dit sir Harry, et je me flatte, à cause de cela, que vous n'êtes pas malade. — C'est que j'ai du rouge, lui dis-je. — Mais vous n'en mettiez point il y a dix-huit mois. » Enfin, votre père lui dit de me laisser un peu tranquille, et quelques moments après me demanda si j'avais de vos nouvelles, et me dit le contenu de vos dernières lettres. Je pus rester à ma place jusqu'au premier entr'acte; mais les regards de votre femme et de ceux qui l'accompagnaient, toujours sur moi, m'obligèrent enfin à sortir. Sir Harry courut chercher ma chaise et votre père eut la bonté de m'y conduire. »

Vers le mois de juin, on lui conseilla le lait d'ânesse. Le général voulut que ce fût chez elle qu'elle le prît, l'assurant qu'elle n'aurait qu'à se montrer à cet homme qu'il avait vu si passionné pour elle, et qu'il reprendrait les sentiments qu'elle méritait d'inspirer. « C'est moi, dit-il, en quelque sorte, qui vous ai mariée, je vous ramènerai chez vous, et nous verrons si on ose vous y mal recevoir. » Caliste obtint la permission d'en prévenir son mari, mais non celle d'attendre sa réponse. En arrivant elle trouva cette lettre. « Monsieur le général a par-

faitement raison, madame, et vous faites très-bien de venir chez vous. Tâchez d'y rétablir votre santé, et soyez-y maîtresse absolue. J'ai donné à cet égard les ordres les plus positifs, quoiqu'il n'en fût pas besoin, car mes domestiques sont les vôtres. Je vous ai trop aimée, et je vous estime trop pour ne pas me flatter de pouvoir vivre encore heureux avec vous; mais dans ce moment l'impression du chagrin que j'ai eu est trop vive encore, et malgré moi je vous la laisserais trop voir. Je vais faire, pour tâcher de la perdre entièrement, un voyage de quelques mois, dont j'espère d'autant plus de succès que je ne suis jamais sorti de mon pays. Vous ne pouvez m'écrire ne sachant où m'adresser vos lettres, mais je vous écrirai, et l'on verra que nous ne sommes pas brouillés. Adieu, madame, c'est bien sincèrement que je vous souhaite une meilleure santé, et que je suis fâché d'avoir témoigné tant de chagrin d'une chose involontaire, et que vous avez fait tant d'efforts pour réparer, mais mon chagrin alors était trop vif. Témoignez bien de l'amitié à Mme N.... Elle l'a bien méritée, et je lui rends à présent justice. Je ne pouvais croire qu'il n'y eût point eu de correspondance secrète, aucune relation entre vous et l'heureux homme auquel votre cœur s'était donné; elle avait beau dire que votre surprise en était la preuve, je n'écoutais rien. »

Le départ de M. M.... ayant fait plus d'impression que ses ordres, Caliste fut d'abord assez mal reçue, mais son protecteur le prit sur un ton si haut, et elle montra tant de douceur, elle fut si bonne, si charitable, si juste, si noble que bientôt tout fut à ses pieds; les voisins comme les gens de la maison, et ce qui n'est pas ordinaire chez des amis de campagne, ils furent aussi discrets qu'empressés; de sorte qu'elle prenait son lait avec tous les ménagements et la tranquillité qui pouvaient dépendre des autres. Elle m'écrivit qu'il lui faisait un peu de bien, et que l'on commençait à lui trouver meilleur visage; mais au milieu de sa cure, le général tomba malade de la longue maladie dont il est mort. Il fallut retourner à Londres; et les peines, les veilles, le chagrin portèrent à Caliste une trop forte et dernière atteinte. Son constant ami, son constant protecteur et bienfaiteur, lui donna en mourant le capital de six cents livres de rentes au trois pour cent, à prendre sur la partie de son bien la moins casuelle, et d'après l'estimation qui en serait faite par des gens de loi.

D'abord après sa mort elle alla habiter sa maison de Whitehall, qu'elle s'était déjà amusée à réparer l'hiver précédent. Elle continua à y recevoir les amis de lord L.... et de son oncle, et recommença à se donner chaque semaine le plaisir

d'entendre les meilleurs musiciens de Londres, et c'est presque dire de l'Europe. Je sus tout cela par elle-même. Elle m'écrivit aussi qu'elle avait retiré chez elle une chanteuse de la comédie qui s'était dégoûtée du théâtre, et lui avait donné de quoi épouser un musicien très-honnête homme. « Je tire parti de l'un et de l'autre, disait-elle, pour faire apprendre un peu de musique à de petites orphelines à qui j'enseigne moi-même à travailler, et qui apprennent chez moi une profession. Quand on m'a dit que je les préparais au métier de courtisane, j'ai fait remarquer que je les prenais très-pauvres et très-jolies, ce qui, joint ensemble et dans une ville comme Londres, mène à une perte presque sûre et entière, sans que de savoir un peu chanter ajoute rien au péril, et j'ai même osé dire qu'après tout il valait encore mieux commencer et finir comme moi, qu'arpenter les rues et périr dans un hôpital. Elles chantent les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie* que j'ai fait traduire, et pour lesquels on a fait la plus belle musique; on travaille à me rendre le même service pour les psaumes cent trois et cent quatre. Cela m'amuse, et elles n'ont point d'autre récréation. » Tous ces détails ne devaient pas, vous l'avouerez, madame, me préparer à l'affreuse lettre que je reçus il y a huit jours. Renvoyez-la-moi, et qu'elle ne me quitte plus jusqu'à ma propre mort.

« C'est bien à présent, mon ami, que je puis vous dire *c'est fait*. Oui, c'est fait pour toujours. Il faut vous dire un éternel adieu. Je ne vous dirai pas par quels symptômes je suis avertie d'une fin prochaine; ce serait me fatiguer à pure perte, mais il est bien sûr que je ne vous trompe pas, et que je ne me trompe pas moi-même. Votre père m'est venu voir hier : je fus extrêmement touchée de cette bonté. Il me dit : — Si au printemps, madame, si au printemps.... (il ne pouvait se résoudre à ajouter) vous vivez encore, je vous mènerai moi-même en Provence, à Nice ou en Italie. Mon fils est à présent en Suisse, je lui écrirai de venir au-devant de nous. — Il est trop tard, monsieur, lui dis-je, mais je n'en suis pas moins touchée de votre bonté.... Il n'a rien ajouté, mais c'était par ménagement, car il sentait bien des choses qu'il aurait eu du penchant à dire. Je lui ai demandé des nouvelles de votre fille, il m'a dit qu'elle se portait bien, et qu'il me l'aurait déjà envoyée si elle vous ressemblait un peu; mais, quoiqu'elle n'ait que dix-huit mois, on voit déjà qu'elle ressemblera à sa mère. Je l'ai prié de m'envoyer sir Harry, et lui ai dit que par ses mains je lui ferais un présent que je n'osais lui faire moi-même. Il m'a dit qu'il recevrait avec plaisir de ma main tout ce que je voudrais lui donner; là-dessus je lui ai donné votre portrait,

que vous m'avez envoyé d'Italie; je donnerai à sir Harry la copie que j'en ai faite, mais je garderai celui que vous m'avez donné le premier, et je dirai qu'on vous le remette après ma mort.

« Je ne vous ai pas rendu heureux, et je vous laisse malheureux, et moi je meurs; cependant je ne puis me résoudre à souhaiter de ne vous avoir pas connu : supposé que je dusse me faire des reproches, je ne le puis pas; mais le dernier moment où je vous ai vu m'est quelquefois revenu dans l'esprit, et j'ai craint qu'il n'y ait eu une certaine audace impie dans cet oubli total du danger qui pouvait menacer vous ou moi. C'est cela peut-être qu'on appelle braver le ciel; mais un atome, un peu de poussière peut-il braver l'Être tout-puissant? Peut-il en avoir la pensée? et supposé que dans un moment de délire on pût ne compter pour rien Dieu et ses jugements, Dieu pourrait-il s'en irriter? Si pourtant je t'ai offensé, père et maître du monde, je te demande pardon pour moi et pour celui à qui j'inspirais le même oubli, la même folle et téméraire sécurité. Adieu, mon ami, écrivez-moi que vous avez reçu ma lettre. Rien que ce peu de mots; il y a peu d'apparence qu'ils me trouvent encore en vie; mais si je vis assez pour les recevoir, j'aurai encore une fois le plaisir de voir de votre écriture. »

Depuis cette lettre, madame, je n'ai rien reçu.

C'est trop tard, elle a dit c'est trop tard. Ah! malheureux, j'ai toujours attendu qu'il fût trop tard, et mon père a fait comme moi. Que n'a-t-elle aimé un autre homme! et qui eût eu un autre père, elle aurait vécu, elle ne mourrait pas de chagrin.

LE MÊME A LA MÊME.

MADAME,

Je n'ai point encore reçu de lettres. Il y a des instants où je crois pouvoir encore espérer. Mais non, cela n'est pas vrai. Je n'espère plus. Je la regarde déjà comme morte, et je me désole. Je m'étais accoutumé à sa maladie comme à sa sagesse, comme à être son amant. Je ne croyais point qu'elle se marierait; je n'ai point cru qu'elle pût mourir, et il faut que je supporte ce que je n'avais pas eu le courage de prévoir.

LE MÊME A LA MÊME.

Quel intérêt pouvez-vous prendre, madame, au sort de l'homme du monde le plus malheureux en effet, mais le plus digne de son malheur? Je me revois sans cesse dans le passé, sans pouvoir me comprendre. Je ne sais si tous les malheureux, déchus par degré de la place où le sort les avait mis, sont comme moi; en ce cas-là je les plains bien. Jamais l'échafaud sur lequel périt Charles I[er] ne m'a donné autant de pitié pour lui que la comparaison que j'ai faite aujourd'hui entre lui et moi. Il me semble que je n'ai rien fait de ce qu'il aurait été naturel de faire. J'aurais dû l'épouser sans demander un consentement dont je n'avais pas besoin. J'aurais dû l'empêcher de promettre qu'elle ne m'épouserait pas sans ce consentement. Si mille efforts n'avaient pu fléchir mon père, j'aurais dû en faire ma maîtresse, et pour elle et moi ma femme, quand tout son cœur le demandait malgré elle, et que je le voyais malgré ses paroles. J'aurais dû l'entendre, lorsqu'ayant écarté tout le monde, elle voulut m'empêcher de la quitter. Re-

venu chez elle, j'aurais dû briser sa porte; le lendemain, la forcer à me revoir, ou du moins courir après elle quand elle m'eut échappé. Je devais rester libre et ne pas lui donner le chagrin de croire que j'avais donné sa place d'avance; qu'elle avait été trahie, ou qu'elle était oubliée. L'ayant retrouvée j'aurais dû ne la plus quitter, être au moins aussi prompt, aussi zélé que son fidèle James, peut-être ne l'aurais-je pas laissée sortir seule de ce carrosse; peut-être James m'aurait-il caché auprès d'elle; peut-être l'aurais-je pu servir avec lui : j'étais inconnu à tout le monde dans la maison de son bienfaiteur. Et cette automne encore, et cet hiver.... Je savais que son mari l'avait fuie; que n'allais-je, au lieu de rêver à elle au coin de votre feu, soigner avec elle son protecteur, soulager ses peines, partager ses veilles; la faire vivre à force de caresses et de soins, ou au moins pour prix d'une passion si longue et si tendre, lui donner le plaisir de me voir en mourant, de voir qu'elle n'avait pas aimé un automate insensible; et que si je n'avais pas su l'aimer comme elle le méritait, je saurais la pleurer? Mais c'est trop tard, mes regrets sont aussi venus trop tard, et elle les ignore. Elle les a ignorés, faut-il dire : il faut bien avoir enfin le courage de la croire morte; s'il y avait eu quelque retour d'espérance, elle aurait voulu adoucir l'impression

de sa lettre, car elle, elle savait aimer. Me voici donc seul sur la terre. Ce qui m'aimait n'est plus! J'ai été sans courage pour prévenir cette perte; je suis sans force pour la supporter.

SIR ÉDOUARD * A MADAME DE P....**

MADAME,

Ayant appris que vous comptez partir demain, je voulais avoir l'honneur de vous aller voir aujourd'hui pour vous souhaiter, ainsi qu'à Mlle Cécile, un heureux voyage, et vous dire que le chagrin de vous voir partir n'est adouci que par la ferme espérance que j'ai de vous revoir l'une et l'autre, mais je ne puis quitter mon parent; l'impression que lui a faite une lettre arrivée ce matin a été si vive, que M. Tissot [1] m'a absolument défendu de le quitter, ainsi que son domestique. Celui qui a apporté la lettre ne le quitte pas non plus, mais il est presque aussi affligé que lui, et je crois qu'il se tuerait lui-même plutôt qu'il ne l'empêcherait de se tuer. Je vous supplie, madame, de me conserver des bontés dont j'ai senti le prix plus encore peut-être que vous ne l'avez cru, et dont ma reconnaissance ne finira qu'avec ma vie.

J'ai l'honneur d'être, etc.

ÉDOUARD ***.

1. Célèbre médecin de Lausanne, auteur de plusieurs ouvrages distingués.

M. M..., DE NORFOLK, A SIR WILLIAM ***.

Celle qui vous aimait tant est morte avant-hier au soir. Cette manière de la désigner n'est pas un reproche que je lui fais : il y avait longtemps que je lui avais pardonné, et dans le fond elle ne m'avait pas offensé. Il est vrai qu'elle ne m'avait pas ouvert son cœur : je ne sais si elle l'aurait dû; et quand elle me l'aurait ouvert, il n'est pas bien sûr que je ne l'eusse pas épousée, car je l'aimais passionnément. C'est la plus aimable, et je puis ajouter qu'à mes yeux, et pour mon cœur, c'est la seule aimable femme que j'aie connue. Si elle ne m'a pas averti, elle ne m'a pas non plus trompé, mais je me suis trompé moi-même. Vous ne l'aviez pas épousée; était-il croyable que vous aimant elle n'eût pas su ou voulu vous déterminer à l'épouser? Vous savez sans doute combien je fus cruellement désabusé; et quoiqu'à présent je me repente d'avoir témoigné tant de ressentiment et de chagrin, je ne puis même encore aujourd'hui m'étonner de ce que perdant à la fois la persuasion d'en être aimé et l'espérance d'avoir un enfant dont elle au-

rait été la mère, j'ai manqué de modération. Heureusement, il est bien sûr que ce n'est pas cela qui l'a tuée. Ce n'est certainement pas moi qui suis cause de sa mort, et quoique j'aie été jaloux de vous, j'aime encore mieux à présent être à ma place qu'à la vôtre. Rien ne prouve cependant que vous ayez des reproches à vous faire, et je vous prie de ne pas prendre mes paroles dans ce sens-là. Vous me trouveriez, et avec raison, injuste et téméraire aussi bien que cruel, car je vous suppose très-affligé.

Le même jour que Mme M.... vous écrivit sa dernière lettre, elle m'écrivit pour me prier de la venir voir. Je vins sans perdre un instant; je trouvai sa maison comme d'une personne qui se porte bien, et elle-même assez bien en apparence, excepté sa maigreur. Je fus bien aise de pouvoir lui dire qu'elle était mieux qu'elle ne le croyait, mais elle me dit en souriant que j'étais trompé par un peu de rouge qu'elle mettait dès le matin, et qui avait déjà épargné quelques larmes à Fanny et quelques soupirs à James. Je vis le soir les petites filles qu'elle fait élever; elles chantèrent, et elle les accompagna de l'orgue : c'était une musique touchante, et telle à peu près que j'en ai entendu en Italie dans quelques églises. Le lendemain matin elles chantèrent d'autres hymnes du même genre, cette musique finissait et commençait la journée.

Ensuite Mme M.... me lut son testament, me priant, si je voulais qu'elle y changeât quelque chose, de le lui dire librement; mais je n'y trouvai rien à changer. Elle donne son bien aux pauvres de cette manière: la moitié, qui est le capital de trois cents livres de rente, sera à perpétuité entre les mains des lords maires de Londres, pour faire apprendre à trois petits garçons, tirés chaque année de l'hôpital des enfants trouvés, le métier de pilote, de charpentier ou d'ébéniste. La première de ces professions, dit-elle, sera choisie par les plus hardis, la seconde par les plus robustes, la troisième par les plus adroits. L'autre moitié de son bien sera entre les mains des évêques de Londres, qui devront tirer chaque année deux filles de l'hôpital de la Madeleine, et les associer à des marchandes bien établies, en donnant à chacune cent cinquante livres à mettre dans le commerce auquel on les associera; elle recommande cette fondation à la piété et à la bonté de l'évêque, de sa femme et de ses parents. Sur les cinq mille guinées dont je lui avais fait présent, elle n'a voulu disposer que de mille en faveur de Fanny, et de cinq cents en faveur de James; cependant le bien de son oncle qu'elle m'a apporté en mariage vaut au moins trente-cinq mille livres.

Elle m'a prié de garder Fanny, disant que je lui ferais honneur par là, aussi bien qu'à une fille qui

méritait cet honneur, et qui n'ayant jamais servi à rien que d'honnête, ne devait pas être soupçonnée du contraire. Elle donne ses habits et ses bijoux à mistriss .... de Norfolk; sa maison de Bath, et tout ce qu'il y a dedans, à sir Harry B. Elle veut que ses funérailles payées, son argent comptant et le reste de son revenu de cette année soit distribué par égales portions aux petites filles et aux domestiques qu'elle avait outre James et Fanny. S'étant assurée qu'il n'y avait rien dans ce testament qui me fît de la peine, ni qui fût contraire aux lois, elle m'a fait promettre, ainsi qu'à deux ou trois amis de lord L.... et de son oncle, de faire en sorte qu'il fût ponctuellement exécuté; après cela elle a continué à mener sa vie ordinaire autant que ses forces, qui diminuaient tous les jours, pouvaient le lui permettre, et nous avons plus causé ensemble que nous n'avions jamais fait auparavant. En vérité, monsieur, j'aurais donné tout au monde pour la conserver, la tenir en vie, fût-ce dans l'état où je la voyais, et passer le reste de mes jours avec elle.

Beaucoup de gens ne voulaient pas la croire aussi malade qu'elle l'était, et on continuait à lui envoyer, comme on avait fait tout l'hiver, beaucoup de pièces en vers qui lui étaient adressées, tantôt sous le nom de Caliste, tantôt sous celui d'Aspasie; mais elle ne les lisait plus. Un jour je lui parlais

du plaisir qu'elle devait avoir en se voyant estimée de tout le monde; elle m'assura qu'ayant été autrefois fort sensible au mépris, elle ne l'était jamais devenue à l'estime. « Mes juges ne sont, dit-elle, que des hommes et des femmes, c'est-à-dire, ce que je suis moi-même, et je me connais bien mieux qu'ils ne me connaissent. Les seuls éloges qui m'aient fait plaisir sont ceux de l'oncle de lord L.... Il m'aimait sur le pied d'une personne telle que selon lui on devait être, et s'il avait eu à changer d'opinion cela l'aurait fort dérangé. J'en aurais été fâchée, comme de mourir avant lui. Il avait besoin en quelque sorte que je vécusse, et besoin de m'estimer. »

On ne l'a jamais veillée. J'aurais voulu coucher dans sa chambre, mais elle me dit que cela la gênerait. Le lit de Fanny n'était séparé du sien que par une cloison qui s'ouvrait sans effort et sans bruit : au moindre mouvement Fanny se réveillait et donnait à boire à sa maîtresse. Les dernières nuits je pris sa place, non qu'elle se plaignît d'être trop souvent réveillée, mais parce que la pauvre fille ne pouvait plus entendre cette voix si affaiblie, cette haleine si courte, sans fondre en larmes. Cela ne me faisait certainement pas moins de peine qu'à elle, mais je me contraignais mieux. Avant-hier, quoique Mme M.... fût plus oppressée et plus agitée qu'auparavant, elle voulut avoir son concert

du mercredi comme à l'ordinaire; mais elle ne put se mettre au clavecin. Elle fit exécuter des morceaux du *Messiah* de Hendel, d'un *Miserere* qu'on lui avait envoyé d'Italie, et du *Stabat Mater* de Pergolèse. Dans un intervalle elle ôta une bague de son doigt et elle me la donna. Ensuite elle fit appeler James, lui donna une boîte qu'elle avait tirée de sa poche, et lui dit: « Portez-la-lui vous-même, et s'il se peut restez à son service. C'est la place, et dites-le-lui, James, que j'ai longtemps ambitionnée pour moi. Je m'en serais contentée. » Après avoir eu quelques moments les mains jointes et les yeux levés au ciel, elle s'est enfoncée dans son fauteuil et a fermé les yeux. Je lui ai demandé, la voyant très-faible, si elle voulait que je fisse cesser la musique; elle m'a fait signe que non, et a retrouvé encore des forces pour me remercier de ce qu'elle appelait mes bontés. La pièce finie, les musiciens sont sortis sur la pointe des pieds, croyant qu'elle dormait, mais ses yeux étaient fermés pour toujours.

Ainsi a fini votre Caliste; les uns diront comme une païenne, les autres comme une sainte; mais les cris de ses domestiques, les pleurs des pauvres, la consternation de tout le voisinage, et la douleur d'un mari qui croyait avoir à se plaindre, disent mieux que des paroles ce qu'elle était.

En m'efforçant, monsieur, à vous faire ce récit

si triste, j'ai cru en quelque sorte lui complaire et lui obéir; par le même motif, par le même tendre respect pour sa mémoire, si je ne puis vous promettre de l'amitié, j'abjure au moins tout sentiment de haine.

OURIKA

PAR MME DE DURAS

INTRODUCTION.

J'étais arrivé depuis peu de mois de Montpellier, et je suivais à Paris la profession de la médecine, lorsque je fus appelé un matin au faubourg Saint-Jacques, pour voir dans un couvent une jeune religieuse malade. L'empereur Napoléon avait permis depuis peu le rétablissement de quelques-uns de ces couvents : celui où je me rendais était destiné à l'éducation de la jeunesse, et appartenait à l'ordre des Ursulines. La révolution avait ruiné une partie de l'édifice ; le cloître était à découvert d'un côté par la démolition de l'antique église, dont on ne voyait plus que quelques arceaux. Une religieuse m'introduisit dans ce cloître, que nous traversâmes en marchant sur de longues pierres plates, qui formaient le pavé de ces galeries : je m'aperçus que c'étaient des tombes, car elles portaient toutes des inscriptions pour la plupart effacées par le temps. Quelques-unes de ces pierres avaient été brisées pendant la révolution : la sœur

me le fit remarquer, en me disant qu'on n'avait pas encore eu le temps de les réparer. Je n'avais jamais vu l'intérieur d'un couvent; ce spectacle était nouveau pour moi. Du cloître nous passâmes dans le jardin, où la religieuse me dit qu'on avait porté la sœur malade : en effet, je l'aperçus à l'extrémité d'une longue allée de charmille; elle était assise, et son grand voile noir l'enveloppait presque tout entière. « Voici le médecin, » dit la sœur, et elle s'éloigna au même moment. Je m'approchai timidement, car mon cœur s'était serré en voyant ces tombes, et je me figurais que j'allais contempler une nouvelle victime des cloîtres; les préjugés de ma jeunesse venaient de se réveiller, et mon intérêt s'exaltait pour celle que j'allais visiter, en proportion du genre de malheur que je lui supposais. Elle se tourna vers moi, et je fus étrangement surpris en apercevant une négresse! Mon étonnement s'accrut encore par la politesse de son accueil et le choix des expressions dont elle se servait. « Vous venez voir une personne bien malade, me dit-elle : à présent je désire guérir, mais je ne l'ai pas toujours souhaité, et c'est peut-être ce qui m'a fait tant de mal. » Je la questionnai sur sa maladie. « J'éprouve, me dit-elle, une oppression continuelle, je n'ai plus de sommeil, et la fièvre ne me quitte pas. » Son aspect ne confirmait que trop cette triste description de

son état : sa maigreur était excessive; ses yeux brillants et fort grands, ses dents, d'une blancheur éblouissante, éclairaient seuls sa physionomie; l'âme vivait encore, mais le corps était détruit, et elle portait toutes les marques d'un long et violent chagrin. Touché au delà de l'expression, je résolus de tout tenter pour la sauver; je commençai à lui parler de la nécessité de calmer son imagination, de se distraire, d'éloigner des sentiments pénibles. « Je suis heureuse, me dit-elle; jamais je n'ai éprouvé tant de calme et de bonheur. » L'accent de sa voix était sincère, cette douce voix ne pouvait tromper; mais mon étonnement s'accroissait à chaque instant. « Vous n'avez pas toujours pensé ainsi, lui dis-je, et vous portez la trace de bien longues souffrances. — Il est vrai, dit-elle, j'ai trouvé bien tard le repos de mon cœur, mais à présent je suis heureuse. — Eh bien! s'il en est ainsi, repris-je, c'est le passé qu'il faut guérir; espérons que nous en viendrons à bout : mais ce passé, je ne puis le guérir sans le connaître. — Hélas! répondit-elle, ce sont des folies! » En prononçant ces mots, une larme vint mouiller le bord de sa paupière. « Et vous dites que vous êtes heureuse! m'écriai-je. — Oui, je le suis, reprit-elle avec fermeté, et je ne changerais pas mon bonheur contre le sort qui m'a fait autrefois tant d'envie. Je n'ai point de secret : mon

malheur, c'est l'histoire de toute ma vie. J'ai tant souffert jusqu'au jour où je suis entrée dans cette maison, que peu à peu ma santé s'est ruinée. Je me sentais dépérir avec joie; car je ne voyais dans l'avenir aucune espérance. Cette pensée était bien coupable! vous le voyez, j'en suis punie; et lorsque enfin je souhaite de vivre, peut-être que je ne le pourrai plus. » Je la rassurai, je lui donnai des espérances de guérison prochaine; mais en prononçant ces paroles consolantes, en lui promettant la vie, je ne sais quel triste pressentiment m'avertissait qu'il était trop tard et que la mort avait marqué sa victime.

Je revis plusieurs fois cette jeune religieuse; l'intérêt que je lui montrais parut la toucher. Un jour, elle revint d'elle-même au sujet où je désirais la conduire. « Les chagrins que j'ai éprouvés, dit-elle, doivent paraître si étranges, que j'ai toujours senti une grande répugnance à les confier: il n'y a point de juge des peines des autres, et les confidents sont presque toujours des accusateurs. — Ne craignez pas cela de moi, lui dis-je; je vois assez le ravage que le chagrin a fait en vous pour croire le vôtre sincère. — Vous le trouverez sincère, dit-elle, mais il vous paraîtra déraisonnable. — Et en admettant ce que vous dites, repris-je, cela exclut-il la sympathie? — Presque toujours, répondit-elle : cependant, si, pour me

guérir, vous avez besoin de connaître les peines qui ont détruit ma santé, je vous les confierai quand nous nous connaîtrons un peu davantage. »

Je rendis mes visites au couvent de plus en plus fréquentes; le traitement que j'indiquais parut produire quelque effet. Enfin, un jour de l'été dernier, la retrouvant seule dans le même berceau, sur le même banc où je l'avais vue la première fois, nous reprîmes la même conversation, et elle me conta ce qui suit.

OURIKA.

Je fus rapportée du Sénégal, à l'âge de deux ans, par M. le chevalier de B..., qui en était gouverneur. Il eut pitié de moi, un jour qu'il voyait embarquer des esclaves sur un bâtiment négrier qui allait bientôt quitter le port : ma mère était morte, et on m'emportait dans le vaisseau, malgré mes cris. M. de B.... m'acheta, et, à son arrivée en France, il me donna à Mme la maréchale de B..., sa tante, la personne la plus aimable de son temps, et celle qui sut réunir aux qualités les plus élevées la bonté la plus touchante.

Me sauver de l'esclavage, me choisir pour bienfaitrice Mme de B..., c'était me donner deux fois la vie : je fus ingrate envers la Providence en n'étant point heureuse ; et cependant le bonheur résulte-t-il toujours de ces dons de l'intelligence? Je croirais plutôt le contraire : il faut payer le bienfait de savoir par le désir d'ignorer, et la fable ne nous dit pas si Galatée trouva le bonheur après avoir reçu la vie.

Je ne sus que longtemps après l'histoire des premiers jours de mon enfance. Mes plus anciens souvenirs ne me retracent que le salon de Mme de B...; j'y passais ma vie, aimée d'elle, caressée, gâtée par tous ses amis, accablée de présents, vantée, exaltée comme l'enfant le plus spirituel et le plus aimable.

Le ton de cette société était l'engouement, mais un engouement dont le bon goût savait exclure tout ce qui ressemblait à l'exagération : on louait tout ce qui prêtait à la louange, on excusait tout ce qui prêtait au blâme, et souvent, par une adresse encore plus aimable, on transformait en qualités les défauts mêmes. Le succès donne du courage; on valait près de Mme de B.... tout ce qu'on pouvait valoir, et peut-être un peu plus, car elle prêtait quelque chose d'elle à ses amis sans s'en douter elle-même : en la voyant, en l'écoutant, on croyait lui ressembler.

Vêtue à l'orientale, assise aux pieds de Mme de B..., j'écoutais, sans la comprendre encore, la conversation des hommes les plus distingués de ce temps-là. Je n'avais rien de la turbulence des enfants; j'étais pensive avant de penser, j'étais heureuse à côté de Mme de B... : aimer, pour moi, c'était être là, c'était l'entendre, lui obéir, la regarder surtout; je ne désirais rien de plus. Je ne pouvais m'étonner de vivre au milieu du luxe, de

n'être entourée que des personnes les plus spirituelles et les plus aimables; je ne connaissais pas autre chose; mais, sans le savoir, je prenais un grand dédain pour tout ce qui n'était pas ce monde où je passais ma vie. Le bon goût est à l'esprit ce qu'une oreille juste est aux sons. Encore toute enfant, le manque de goût me blessait; je le sentais avant de pouvoir le définir, et l'habitude me l'avait rendu comme nécessaire. Cette disposition eût été dangereuse si j'avais eu un avenir; mais je n'avais pas d'avenir, et je ne m'en doutais pas.

J'arrivai jusqu'à l'âge de douze ans sans avoir eu l'idée qu'on pouvait être heureuse autrement que je ne l'étais. Je n'étais pas fâchée d'être une négresse : on me disait que j'étais charmante; d'ailleurs, rien ne m'avertissait que ce fût un désavantage; je ne voyais presque pas d'autres enfants; un seul était mon ami, et ma couleur noire ne l'empêchait pas de m'aimer.

Ma bienfaitrice avait deux petits-fils, enfants d'une fille qui était morte jeune. Charles, le cadet, était à peu près de mon âge. Élevé avec moi, il était mon protecteur, mon conseil et mon soutien dans toutes mes petites fautes. A sept ans, il alla au collége : je pleurai en le quittant; ce fut ma première peine. Je pensais souvent à lui, mais je ne le voyais presque plus. Il étudiait, et moi, de

mon côté, j'apprenais, pour plaire à Mme de B..., tout ce qui devait former une éducation parfaite. Elle voulut que j'eusse tous les talents : j'avais de la voix, les maîtres les plus habiles l'exercèrent; j'avais le goût de la peinture, et un peintre célèbre, ami de Mme de B..., se chargea de diriger mes efforts; j'appris l'anglais, l'italien, et Mme de B.... elle-même s'occupait de mes lectures. Elle guidait mon esprit, formait mon jugement : en causant avec elle, en découvrant tous les trésors de son âme, je sentais la mienne s'élever, et c'était l'admiration qui m'ouvrait les voies de l'intelligence. Hélas! je ne prévoyais pas que ces douces études seraient suivies de jours si amers; je ne pensais qu'à plaire à Mme de B...; un sourire d'approbation sur ses lèvres était tout mon avenir.

Cependant des lectures multipliées, celles des poëtes surtout, commençaient à occuper ma jeune imagination; mais, sans but, sans projet, je promenais au hasard mes pensées errantes, et, avec la confiance de mon jeune âge, je me disais que Mme de B.... saurait bien me rendre heureuse : sa tendresse pour moi, la vie que je menais, tout prolongeait mon erreur et autorisait mon aveuglement. Je vais vous donner un exemple des soins et des préférences dont j'étais l'objet.

Vous aurez peut-être de la peine à croire, en me voyant aujourd'hui, que j'aie été citée pour l'élé-

gance et la beauté de ma taille. Mme de B...., vantait souvent ce qu'elle appelait ma grâce, et elle avait voulu que je susse parfaitement danser. Pour faire briller ce talent, ma bienfaitrice donna un bal dont ses petits-fils furent le prétexte, mais dont le véritable motif était de me montrer fort à mon avantage dans un quadrille des quatre parties du monde où je devais représenter l'Afrique. On consulta les voyageurs, on feuilleta les livres de costumes, on lut des ouvrages savants sur la musique africaine, enfin on choisit une *Comba*, danse nationale de mon pays. Mon danseur mit un crêpe sur son visage : hélas! je n'eus pas besoin d'en mettre sur le mien; mais je ne fis pas alors cette réflexion. Tout entière au plaisir du bal, je dansai la *Comba*, et j'eus tout le succès qu'on pouvait attendre de la nouveauté du spectacle et du choix des spectateurs, dont la plupart, amis de Mme de B..., s'enthousiasmaient pour moi, et croyaient lui faire plaisir en se laissant aller à toute la vivacité de ce sentiment. La danse d'ailleurs était piquante; elle se composait d'un mélange d'attitudes et de pas mesurés; on y peignait l'amour, la douleur, le triomphe et le désespoir. Je ne connaissais encore aucun de ces mouvements violents de l'âme; mais je ne sais quel instinct me les faisait deviner; enfin je réussis. On m'applaudit, on m'entoura, on m'accabla d'éloges : ce plaisir fut

sans mélange; rien ne troublait alors ma sécurité. Ce fut peu de jours après ce bal qu'une conversation, que j'entendis par hasard, ouvrit mes yeux et finit ma jeunesse.

Il y avait dans le salon de Mme de B.... un grand paravent de laque. Ce paravent cachait une porte; mais il s'étendait aussi près d'une des fenêtres, et, entre le paravent et la fenêtre, se trouvait une table où je dessinais quelquefois. Un jour, je finissais avec application une miniature; absorbée par mon travail, j'étais restée longtemps immobile, et sans doute Mme de B.... me croyait sortie, lorsqu'on annonça une de ses amies, la marquise de .... C'était une personne d'une raison froide, d'un esprit tranchant, positive jusqu'à la sécheresse; elle portait ce caractère dans l'amitié: les sacrifices ne lui coûtaient rien pour le bien et pour l'avantage de ses amis; mais elle leur faisait payer cher ce grand attachement. Inquisitive et difficile, son exigence égalait son dévouement, et elle était la moins aimable des amies de Mme de B.... Je la craignais, quoiqu'elle fût bonne pour moi; mais elle l'était à sa manière : examiner, et même assez sévèrement, était pour elle un signe d'intérêt. Hélas! j'étais si accoutumée à la bienveillance, que la justice me semblait toujours redoutable. « Pendant que nous sommes seules, dit Mme de.... à Mme de B..., je veux vous parler

d'Ourika : elle devient charmante, son esprit est tout à fait formé, elle causera comme vous, elle est pleine de talents, elle est piquante, naturelle; mais que deviendra-t-elle? et enfin qu'en ferez-vous? — Hélas! dit Mme de B..., cette pensée m'occupe souvent, et, je vous l'avoue, toujours avec tristesse : je l'aime comme si elle était ma fille; je ferais tout pour la rendre heureuse; et cependant, lorsque je réfléchis à sa position, je la trouve sans remède. Pauvre Ourika! je la vois seule, pour toujours seule dans la vie! »

Il me serait impossible de vous peindre l'effet que produisit en moi ce peu de paroles; l'éclair n'est pas plus prompt : je vis tout; je me vis négresse, dépendante, méprisée, sans fortune, sans appui, sans un être de mon espèce à qui unir mon sort, jusqu'ici un jouet, un amusement pour ma bienfaitrice, bientôt rejetée d'un monde où je n'étais pas faite pour être admise. Une affreuse palpitation me saisit, mes yeux s'obscurcirent, le battement de mon cœur m'ôta un instant la faculté d'écouter encore; enfin je me remis assez pour entendre la suite de cette conversation.

« Je crains, disait Mme de..., que vous ne la rendiez malheureuse. Que voulez-vous qui la satisfasse, maintenant qu'elle a passé sa vie dans l'intimité de votre société? — Mais elle y restera, dit Mme de B. — Oui, reprit Mme de..., tant qu'elle

est une enfant, mais elle a quinze ans; à qui la marierez-vous, avec l'esprit qu'elle a et l'éducation que vous lui avez donnée? Qui voudra jamais épouser une nègresse? Et si, à force d'argent, vous trouvez quelqu'un qui consente à avoir des enfants nègres, ce sera un homme d'une condition inférieure, et avec qui elle se trouvera malheureuse. Elle ne peut vouloir que de ceux qui ne voudront pas d'elle. — Tout cela est vrai, dit Mme de B...; mais heureusement elle ne s'en doute point encore, et elle a pour moi un attachement, qui, j'espère, la préservera longtemps de juger sa position. Pour la rendre heureuse, il eût fallu en faire une personne commune: je crois sincèrement que cela était impossible. Eh bien! peut-être sera-t-elle assez distinguée pour se placer au-dessus de son sort, n'ayant pu rester au-dessous. — Vous vous faites des chimères, dit Mme de...: la philosophie nous place au-dessus des maux de la fortune, mais elle ne peut rien contre les maux qui viennent d'avoir brisé l'ordre de la nature. Ourika n'a pas rempli sa destinée; elle s'est placée dans la société sans sa permission; la société se vengera. — Assurément, dit Mme de B..., elle est bien innocente de ce crime; mais vous êtes sévère pour cette pauvre enfant. — Je lui veux plus de bien que vous, reprit Mme de...; je désire son bonheur, et vous la perdez. » Mme de B.... répondit avec impatience, et j'allais être la

cause d'une querelle entre les deux amies, quand on annonça une visite : je me glissai derrière le paravent ; je m'échappai ; je courus dans ma chambre, où un déluge de larmes soulagea un instant mon pauvre cœur.

C'était un grand changement dans ma vie, que la perte de ce prestige qui m'avait environnée jusqu'alors ! Il y a des illusions qui sont comme la lumière du jour ; quand on les perd, tout disparaît avec elles. Dans la confusion des nouvelles idées qui m'assaillaient, je ne retrouvais plus rien de ce qui m'avait occupée jusqu'alors : c'était un abîme avec toutes ses terreurs. Ce mépris dont je me voyais poursuivie ; cette société où j'étais déplacée ; cet homme qui, à prix d'argent, consentirait peut-être que ses enfants fussent nègres ! toutes ces pensées s'élevaient successivement comme des fantômes et s'attachaient sur moi comme des furies : l'isolement surtout ; cette conviction que j'étais seule, pour toujours seule, dans la vie, Mme de B.... l'avait dit, et à chaque instant je me répétais : seule ! pour toujours seule ! La veille encore, que m'importait d'être seule ? je n'en savais rien ; je ne le sentais pas ; j'avais besoin de ce que j'aimais, je ne songeais pas que ce que j'aimais n'avait pas besoin de moi. Mais à présent, mes yeux étaient ouverts, et le malheur avait déjà fait entrer la défiance dans mon âme.

Quand je revins chez Mme de B..., tout le monde fut frappé de mon changement ; on me questionna : je dis que j'étais malade ; on le crut. Mme de B.... envoya chercher Barthez, qui m'examina avec soin, me tâta le pouls, et dit brusquement que je n'avais rien. Mme de B.... se rassura, et essaya de me distraire et de m'amuser. Je n'ose pas dire combien j'étais ingrate pour ces soins de ma bienfaitrice, mon âme s'était comme resserrée en elle-même. Les bienfaits qui sont doux à recevoir, sont ceux dont le cœur s'acquitte : le mien était rempli d'un sentiment trop amer pour se répandre au dehors. Des combinaisons infinies des mêmes pensées occupaient tout mon temps ; elles se reproduisaient sous mille formes différentes : mon imagination leur prêtait les couleurs les plus sombres ; souvent mes nuits entières se passaient à pleurer. J'épuisais ma pitié sur moi-même ; ma figure me faisait horreur, je n'osais plus me regarder dans une glace ; lorsque mes yeux se portaient sur mes mains noires, je croyais voir celles d'un singe ; je m'exagérais ma laideur, et cette couleur me paraissait comme le signe de ma réprobation : c'est elle qui me séparait de tous les êtres de mon espèce, qui me condamnait à être seule, toujours seule ! jamais aimée ! Un homme, à prix d'argent, consentirait peut-être que ses enfants fussent nègres ! Tout mon sang se soulevait d'indignation à

cette pensée. J'eus un moment l'idée de demander à Mme de B.... de me renvoyer dans mon pays; mais là encore j'aurais été isolée: qui m'aurait entendue, qui m'aurait comprise? Hélas! je n'appartenais plus à personne : j'étais étrangère à la race humaine tout entière!

Ce n'est que bien longtemps après que je compris la possibilité de me résigner à un tel sort. Mme de B.... n'était point dévote; je devais à un prêtre respectable, qui m'avait instruite pour ma première communion, ce que j'avais de sentiments religieux. Ils étaient sincères comme tout mon caractère; mais je ne savais pas que, pour être profitable, la piété a besoin d'être mêlée à toutes les actions de la vie : la mienne avait occupé quelques instants de mes journées, mais elle était demeurée étrangère à tout le reste. Mon confesseur était un saint vieillard, peu soupçonneux; je le voyais deux ou trois fois par an, et, comme je n'imaginais pas que des chagrins fussent des fautes, je ne lui parlais pas de mes peines. Elles altéraient sensiblement ma santé; mais, chose étrange! elles perfectionnaient mon esprit. Un sage d'Orient a dit : « Celui qui n'a pas souffert, que sait-il? » Je vis que je ne savais rien avant mon malheur; mes impressions étaient toutes des sentiments; je ne jugeais pas; j'aimais : les discours, les actions, les personnes plaisaient ou déplaisaient à mon cœur.

A présent, mon esprit s'était séparé de ces mouvements involontaires : le chagrin est comme l'éloignement, il fait juger l'ensemble des objets. Depuis que je me sentais étrangère à tout, j'étais devenue plus difficile, et j'examinais, en le critiquant, presque tout ce qui m'avait plu jusqu'alors.

Cette disposition ne pouvait échapper à Mme de B... ; je n'ai jamais su si elle en devina la cause. Elle craignait peut-être d'exalter ma peine en me permettant de la confier; mais elle me montrait encore plus de bonté que de coutume; elle me parlait avec un entier abandon, et, pour me distraire de mes chagrins, elle m'occupait de ceux qu'elle avait elle-même. Elle jugeait bien mon cœur; je ne pouvais en effet me rattacher à la vie que par l'idée d'être nécessaire ou, du moins, utile à ma bienfaitrice. La pensée qui me poursuivait le plus, c'est que j'étais isolée sur la terre, et que je pouvais mourir sans laisser de regrets dans le cœur de personne. J'étais injuste pour Mme de B... ; elle m'aimait, elle me l'avait assez prouvé; mais elle avait des intérêts qui passaient bien avant moi. Je n'enviais pas sa tendresse à ses petits-fils, surtout à Charles; mais j'aurais voulu pouvoir dire comme eux : Ma mère!

Les liens de famille surtout me faisaient faire des retours bien douloureux sur moi-même, moi qui jamais ne devais être la sœur, la femme, la

mère de personne! je me figurais dans ces liens plus de douceur qu'ils n'en ont peut-être, et je négligeais ceux qui m'étaient permis, parce que je ne pouvais atteindre à ceux-là. Je n'avais point d'amie, personne n'avait ma confiance : ce que j'avais pour Mme de B.... était plutôt un culte qu'une affection; mais je crois que je sentais pour Charles tout ce qu'on éprouve pour un frère.

Il était toujours au collége, qu'il allait bientôt quitter pour commencer ses voyages. Il partait avec son frère aîné et son gouverneur, et ils devaient visiter l'Allemagne, l'Angleterre et l'Italie; leur absence devait durer deux ans. Charles était charmé de partir; et moi, je ne fus affligée qu'au dernier moment; car j'étais toujours bien aise de ce qui lui faisait plaisir. Je ne lui avais rien dit de toutes les idées qui m'occupaient; je ne le voyais jamais seul, et il m'aurait fallu bien du temps pour lui expliquer ma peine : je suis sûre qu'alors il m'aurait comprise. Mais il avait, avec son air doux et grave, une disposition à la moquerie, qui me rendait timide; il est vrai qu'il ne l'exerçait guère que sur les ridicules de l'affectation; tout ce qui était sincère le désarmait. Enfin je ne lui dis rien. Son départ, d'ailleurs, était une distraction, et je crois que cela me faisait du bien de m'affliger d'autre chose que de ma douleur habituelle.

Ce fut peu de temps après le départ de Charles,

que la révolution prit un caractère plus sérieux : je n'entendais parler tout le jour, dans le salon de Mme de B..., que des grands intérêts moraux et politiques que cette révolution remua jusque dans leur source ; ils se rattachaient à ce qui avait occupé les esprits supérieurs de tous les temps. Rien n'était plus capable d'étendre et de former mes idées, que le spectacle de cette arène où des hommes distingués remettaient chaque jour en question tout ce qu'on avait pu croire jugé jusqu'alors. Ils approfondissaient tous les sujets, remontaient à l'origine de toutes les institutions, mais trop souvent pour tout ébranler et pour tout détruire.

Croiriez-vous que, jeune comme j'étais, étrangère à tous les intérêts de la société, nourrissant à part ma plaie secrète, la révolution apporta un changement dans mes idées, fit naître dans mon cœur quelques espérances, et suspendit un moment mes maux? tant on cherche vite ce qui peut consoler ! J'entrevis donc que, dans ce grand désordre, je pourrais trouver ma place ; que toutes les fortunes renversées, tous les rangs confondus, tous les préjugés évanouis, amèneraient peut-être un état de choses où je serais moins étrangère ; et que si j'avais quelque supériorité d'âme, quelque qualité cachée, on l'apprécierait lorsque ma couleur ne m'isolerait plus au milieu du monde, comme elle avait fait jusqu'alors. Mais il arriva que ces quali-

tés mêmes que je pouvais me trouver s'opposèrent vite à mon illusion : je ne pus désirer longtemps beaucoup de mal pour un peu de bien personnel. D'un autre côté, j'apercevais les ridicules de ces personnages qui voulaient maîtriser les événements ; je jugeais les petitesses de leur caractère, je devinais leurs vues secrètes ; bientôt leur fausse philanthropie cessa de m'abuser, et je renonçai à l'espérance, en voyant qu'il resterait encore assez de mépris pour moi au milieu de tant d'adversités. Cependant je m'intéressais toujours à ces discussions animées ; mais elles ne tardèrent pas à perdre ce qui faisait leur plus grand charme. Déjà le temps n'était plus où l'on ne songeait qu'à plaire, et où la première condition pour y réussir était l'oubli des succès de son amour-propre : lorsque la révolution cessa d'être une belle théorie et qu'elle toucha aux intérêts intimes de chacun, les conversations dégénérèrent en disputes, et l'aigreur, l'amertume et les personnalités prirent la place de la raison. Quelquefois, malgré ma tristesse, je m'amusais de toutes ces violentes opinions qui n'étaient, au fond, presque jamais que des prétentions, des affectations ou des peurs ; mais la gaieté qui vient de l'observation des ridicules ne fait pas de bien ; il y a trop de malignité dans cette gaieté, pour qu'elle puisse réjouir le cœur qui ne se plaît que dans les joies innocentes. On peut

avoir cette gaieté moqueuse, sans cesser d'être malheureux; peut-être même le malheur rend-il plus susceptible de l'éprouver, car l'amertume dont l'âme se nourrit, fait l'aliment habituel de ce triste plaisir.

L'espoir sitôt détruit que m'avait inspiré la révolution n'avait point changé la situation de mon âme; toujours mécontente de mon sort, mes chagrins n'étaient adoucis que par la confiance et les bontés de Mme de B.... Quelquefois, au milieu de ces conversations politiques dont elle ne pouvait réussir à calmer l'aigreur, elle me regardait tristement: ce regard était un baume pour mon cœur; il semblait me dire : « Ourika, vous seule m'entendez! »

On commençait à parler de la liberté des nègres : il était impossible que cette question ne me touchât pas vivement; c'était une illusion que j'aimais encore à me faire, qu'ailleurs, du moins, j'avais des semblables : comme ils étaient malheureux, je les croyais bons, et je m'intéressais à leur sort. Hélas! je fus promptement détrompée! Les massacres de Saint-Domingue me causèrent une douleur nouvelle et déchirante : jusqu'ici je m'étais affligée d'appartenir à une race proscrite; maintenant j'avais honte d'appartenir à une race de barbares et d'assassins.

Cependant la révolution faisait des progrès ra-

pides ; on s'effrayait en voyant les hommes les plus violents s'emparer de toutes les places. Bientôt il parut que ces hommes étaient décidés à ne rien respecter : les affreuses journées du 20 juin et du 10 août durent préparer à tout. Ce qui restait de la société de Mme de B.... se dispersa à cette époque : les uns fuyaient les persécutions dans les pays étrangers ; les autres se cachaient ou se retiraient en province. Mme de B.... ne fit ni l'un ni l'autre ; elle était fixée chez elle par l'occupation constante de son cœur : elle resta avec un souvenir et près d'un tombeau.

Nous vivions depuis quelques mois dans la solitude, lorsque, à la fin de l'année 1792, parut le décret de confiscation des biens des émigrés. Au milieu de ce désastre général, Mme de B.... n'aurait pas compté la perte de sa fortune, si elle n'eût appartenu à ses petits-fils ; mais, par des arrangements de famille, elle n'en avait que la jouissance. Elle se décida donc à faire revenir Charles, le plus jeune des deux frères, et à envoyer l'aîné, âgé de près de vingt ans, à l'armée de Condé. Ils étaient alors en Italie, et achevaient ce grand voyage, entrepris, deux ans auparavant, dans des circonstances bien différentes. Charles arriva à Paris au commencement de février 1793, peu de temps après la mort du roi.

Ce grand crime avait causé à Mme de B.... la

plus violente douleur; elle s'y livra tout entière, et son âme était assez forte pour proportionner l'horreur du forfait à l'immensité du forfait même. Les grandes douleurs, dans la vieillesse, ont quelque chose de frappant; elles ont pour elles l'autorité de la raison. Mme de B.... souffrait avec toute l'énergie de son caractère; sa santé en était altérée, mais je n'imaginais pas qu'on pût essayer de la consoler, ou même de la distraire. Je pleurais, je m'unissais à ses sentiments, j'essayais d'élever mon âme pour la rapprocher de la sienne, pour souffrir du moins autant qu'elle et avec elle.

Je ne pensai presque pas à mes peines, tant que dura la Terreur; j'aurais eu honte de me trouver malheureuse en présence de ces grandes infortunes : d'ailleurs, je ne me sentais plus isolée depuis que tout le monde était malheureux. L'opinion est comme une patrie; c'est un bien dont on jouit ensemble; on est frère pour la soutenir et pour la défendre. Je me disais quelquefois que moi, pauvre négresse, je tenais pourtant à toutes les âmes élevées, par le besoin de la justice que j'éprouvais en commun avec elles : le jour du triomphe de la vertu et de la vérité serait un jour de triomphe pour moi comme pour elles; mais, hélas! ce jour était bien loin.

Aussitôt que Charles fut arrivé, Mme de B.... partit pour la campagne. Tous ses amis étaient ca-

chés ou en fuite; sa société se trouvait presque réduite à un vieil abbé que, depuis dix ans, j'entendais tous les jours se moquer de la religion, et qui à présent s'irritait qu'on eût vendu les biens du clergé, parce qu'il y perdait vingt mille livres de rente. Cet abbé vint avec nous à Saint-Germain. Sa société était douce, ou plutôt elle était tranquille; car son calme n'avait rien de doux : il venait de la tournure de son esprit, plutôt que de la paix de son cœur.

Mme de B.... avait été toute sa vie dans la position de rendre beaucoup de services : liée avec M. de Choiseul, elle avait pu, pendant ce long ministère, être utile à bien des gens. Deux des hommes les plus influents pendant la Terreur avaient des obligations à Mme de B...; ils s'en souvinrent et se montrèrent reconnaissants. Veillant sans cesse sur elle, ils ne permirent pas qu'elle fût atteinte; ils risquèrent plusieurs fois leur vie pour dérober la sienne aux fureurs révolutionnaires; car on doit remarquer qu'à cette époque funeste, les chefs mêmes des partis les plus violents ne pouvaient faire un peu de bien sans danger : il semblait, que sur cette terre désolée, on ne pût régner que par le mal, tant lui seul donnait et ôtait la puissance. Mme de B.... n'alla point en prison; elle fut gardée chez elle, sous prétexte de sa mauvaise santé. Charles, l'abbé et moi, nous

restâmes auprès d'elle et nous lui donnions tous nos soins.

Rien ne peut peindre l'état d'anxiété et de terreur des journées que nous passâmes alors, lisant chaque soir, dans les journaux, la condamnation et la mort des amis de Mme de B..., et tremblant à tout instant que ses protecteurs n'eussent plus le pouvoir de la garantir du même sort. Nous sûmes qu'en effet elle était au moment de périr, lorsque la mort de Robespierre mit un terme à tant d'horreurs. On respira ; les gardes quittèrent la maison de Mme de B..., et nous restâmes tous quatre dans la même solitude, comme on se retrouve, j'imagine, après une grande calamité à laquelle on a échappé ensemble. On aurait cru que tous les liens s'étaient resserrés par le malheur : j'avais senti que là, du moins, je n'étais pas étrangère.

Si j'ai connu quelques instants doux dans ma vie, depuis la perte des illusions de mon enfance, c'est à l'époque qui suivit ces temps désastreux. Mme de B.... possédait au suprême degré ce qui fait le charme de la vie intérieure : indulgente et facile, on pouvait tout dire devant elle ; elle savait deviner ce que voulait dire ce qu'on avait dit. Jamais une interprétation sévère ou infidèle ne venait glacer la confiance ; les pensées passaient pour ce qu'elles valaient ; on n'était responsable de rien.

Cette qualité eût fait le bonheur des amis de Mme de B..., quand bien même elle n'eût possédé que celle-là. Mais combien d'autres grâces n'avait-elle pas encore! Jamais on ne sentait de vide ni d'ennui dans sa conversation ; tout lui servait d'aliment : l'intérêt qu'on prend aux petites choses, qui est de la futilité dans les personnes communes, est la source de mille plaisirs avec une personne distinguée ; car c'est le propre des esprits supérieurs de faire quelque chose de rien. L'idée la plus ordinaire devenait féconde, si elle passait par la bouche de Mme de B... ; son esprit et sa raison savaient la revêtir de mille nouvelles couleurs.

Charles avait des rapports de caractère avec Mme de B..., et son esprit aussi ressemblait au sien, c'est-à-dire qu'il était ce que celui de Mme de B.... avait dû être, juste, ferme, étendu, mais sans modifications ; la jeunesse ne les connaît pas : pour elle, tout est bien, ou tout est mal, tandis que l'écueil de la vieillesse est souvent de trouver que rien n'est tout à fait bien, et rien tout à fait mal. Charles avait les deux belles passions de son âge, la justice et la vérité. J'ai dit qu'il haïssait jusqu'à l'ombre de l'affectation ; il avait le défaut d'en voir quelquefois où il n'y en avait pas. Habituellement contenu, sa confiance était flatteuse ; on voyait qu'il la donnait, qu'elle était le fruit de l'estime, et non le penchant de son

caractère : tout ce qu'il accordait avait du prix, car presque rien en lui n'était involontaire, et tout cependant était naturel. Il comptait tellement sur moi, qu'il n'avait pas une pensée qu'il ne me dît aussitôt. Le soir, assis autour d'une table, les conversations étaient infinies : notre vieil abbé y tenait sa place ; il s'était fait un enchaînement si complet d'idées fausses, et il les soutenait avec tant de bonne foi, qu'il était une source inépuisable d'amusement pour Mme de B..., dont l'esprit juste et lumineux faisait admirablement ressortir les absurdités du pauvre abbé, qui ne se fâchait jamais ; elle jetait, tout au travers de son *ordre d'idées*, de grands traits de bon sens, que nous comparions aux grands coups d'épée de Roland ou de Charlemagne.

Mme de B.... aimait à marcher ; elle se promenait tous les matins dans la forêt de Saint-Germain, donnant le bras à l'abbé ; Charles et moi, nous la suivions de loin. C'est alors qu'il me parlait de tout ce qui l'occupait, de ses projets, de ses espérances, de ses idées surtout, sur les choses, sur les hommes, sur les événements. Il ne me cachait rien, et il ne se doutait pas qu'il me confiât quelque chose. Depuis si longtemps, il comptait sur moi, que mon amitié était pour lui comme sa vie ; il en jouissait sans la sentir ; il ne me demandait ni intérêt ni attention ; il savait

bien qu'en me parlant de lui, il me parlait de moi, et que j'étais plus *lui* que lui-même : charme d'une telle confiance, vous pouvez tout remplacer, remplacer le bonheur même !

Je ne pensais jamais à parler à Charles de ce qui m'avait tant fait souffrir; je l'écoutais, et ces conversations avaient sur moi je ne sais quel effet magique, qui amenait l'oubli de mes peines. S'il m'eût questionnée, il m'en eût fait souvenir; alors je lui aurais tout dit : mais il n'imaginait pas que j'avais aussi un secret. On était accoutumé à me voir souffrante, et Mme de B..... faisait tant pour mon bonheur, qu'elle devait me croire heureuse. J'aurais dû l'être; je me le disais souvent; je m'accusais d'ingratitude ou de folie; je ne sais si j'aurais osé avouer jusqu'à quel point ce mal sans remède de ma couleur me rendait malheureuse. Il y a quelque chose d'humiliant à ne pas savoir se soumettre à la nécessité : aussi ces douleurs, quand elles maîtrisent l'âme, ont tous les caractères du désespoir. Ce qui m'intimidait aussi avec Charles, c'est cette tournure un peu sévère de ses idées. Un soir, la conversation s'était établie sur la pitié, et on se demandait si les chagrins inspirent plus d'intérêt par leurs résultats ou par leurs causes. Charles s'était prononcé pour la cause; il pensait donc qu'il fallait que toutes les douleurs fussent raisonnables. Mais qui peut dire

ce que c'est que la raison? Est-elle la même pour tout le monde? tous les cœurs ont-ils tous les mêmes besoins? et le malheur n'est-il pas la privation des besoins du cœur?

Il était rare cependant que nos conversations du soir me ramenassent ainsi à moi-même; je tâchais d'y penser le moins que je pouvais; j'avais ôté de ma chambre tous les miroirs; je portais toujours des gants; mes vêtements cachaient mon cou et mes bras, et j'avais adopté pour sortir un grand chapeau avec un voile, que souvent même je gardais dans la maison. Hélas! je me trompais ainsi moi-même: comme les enfants, je fermais les yeux, et je croyais qu'on ne me voyait pas.

Vers la fin de l'année 1795, la Terreur était finie, et l'on commençait à se retrouver; les débris de la société de Mme de B.... se réunirent autour d'elle, et je vis avec peine le cercle de ses amis s'augmenter. Ma position était si fausse dans le monde, que plus la société rentrait dans son ordre naturel, plus je m'en sentais dehors. Toutes les fois que je voyais arriver chez Mme de B.... des personnes qui n'y étaient pas encore venues, j'éprouvais un nouveau tourment. L'expression de surprise mêlée de dédain que j'observais sur leur physionomie, commençait à me troubler; j'étais sûre d'être bientôt l'objet d'un aparté dans l'embrasure de la fenêtre, ou d'une conversation à

voix basse; car il fallait bien se faire expliquer comment une négresse était admise dans la société intime de Mme de B.... Je souffrais le martyre pendant ces éclaircissements; j'aurais voulu être transportée dans ma patrie barbare, au milieu des sauvages qui l'habitent, moins à craindre pour moi que cette société cruelle qui me rendait responsable du mal qu'elle seule avait fait. J'étais poursuivie plusieurs jours de suite par le souvenir de cette physionomie dédaigneuse; je la voyais en rêve, je la voyais à chaque instant; elle se plaçait devant moi comme ma propre image. Hélas! elle était celle des chimères dont je me laissais obséder! Vous ne m'aviez pas encore appris, ô mon Dieu! à conjurer ces fantômes; je ne savais pas qu'il n'y a de repos qu'en vous.

A présent, c'était dans le cœur de Charles que je cherchais un abri; j'étais fière de son amitié, je l'étais encore plus de ses vertus; je l'admirais comme ce que je connaissais de plus parfait sur la terre. J'avais cru autrefois aimer Charles comme un frère; mais depuis que j'étais toujours souffrante, il me semblait que j'étais vieillie, et que ma tendresse pour lui ressemblait plutôt à celle d'une mère. Une mère, en effet, pouvait seule éprouver ce désir passionné de son bonheur, de ses succès; j'aurais volontiers donné ma vie pour lui épargner un moment de peine. Je voyais bien avant lui l'im-

pression qu'il produisait sur les autres; il était assez heureux pour ne s'en pas soucier : c'est tout simple; il n'avait rien à en redouter, rien ne lui avait donné cette inquiétude habituelle que j'éprouvais sur les pensées des autres; tout était harmonie dans son sort, tout était désaccord dans le mien.

Un matin, un ancien ami de Mme de B. vint chez elle; il était chargé d'une proposition de mariage pour Charles : Mlle de Thémines était devenue, d'une manière bien cruelle, une riche héritière; elle avait perdu le même jour, sur l'échafaud, sa famille entière; il ne lui restait plus qu'une grand'tante, autrefois religieuse, et qui, devenue tutrice de Mlle de Thémines, regardait comme un devoir de la marier, et voulait se presser, parce qu'ayant plus de quatre-vingts ans, elle craignait de mourir et de laisser ainsi sa nièce seule et sans appui dans le monde. Mlle de Thémines réunissait tous les avantages de la naissance, de la fortune et de l'éducation; elle avait seize ans; elle était belle comme le jour : on ne pouvait hésiter. Mme de B.... en parla à Charles, qui d'abord fut un peu effrayé de se marier si jeune : bientôt il désira voir Mlle de Thémines; l'entrevue eut lieu, et alors il n'hésita plus. Anaïs de Thémines possédait en effet tout ce qui pouvait plaire à Charles; jolie sans s'en douter, et d'une modestie

si tranquille, qu'on voyait qu'elle ne devait qu'à la nature cette charmante vertu. Mme de Thémines permit à Charles d'aller chez elle, et bientôt il devint passionnément amoureux. Il me racontait les progrès de ses sentiments : j'étais impatiente de voir cette belle Anaïs, destinée à faire le bonheur de Charles. Elle vint enfin à Saint-Germain; Charles lui avait parlé de moi; je n'eus point à supporter d'elle ce coup d'œil dédaigneux et scrutateur qui me faisait toujours tant de mal : elle avait l'air d'un ange de bonté. Je lui promis qu'elle serait heureuse avec Charles; je la rassurai sur sa jeunesse, je lui dis qu'à vingt et un ans il avait la raison solide d'un âge bien plus avancé. Je répondis à toutes ses questions : elle m'en fit beaucoup, parce qu'elle savait que je connaissais Charles depuis son enfance; et il m'était si doux d'en dire du bien, que je ne me lassais pas d'en parler.

Les arrangements d'affaires retardèrent de quelques semaines la conclusion du mariage. Charles continuait à aller chez Mme de Thémines, et souvent il restait à Paris deux ou trois jours de suite : ces absences m'affligeaient, et j'étais mécontente de moi-même, en voyant que je préférais mon bonheur à celui de Charles. ce n'est pas ainsi que j'étais accoutumée à aimer. Les jours où il revenait étaient des jours de fête; il me racontait ce qui l'avait occupé; et s'il avait fait quelques pro-

grès dans le cœur d'Anaïs, je m'en réjouissais avec lui. Un jour pourtant il me parla de la manière dont il voulait vivre avec elle : « Je veux obtenir toute sa confiance, me dit-il, et lui donner toute la mienne; je ne lui cacherai rien, elle saura toutes mes pensées, elle connaîtra tous les mouvements secrets de mon cœur; je veux qu'il y ait entre elle et moi une confiance comme la nôtre, Ourika. » Comme la nôtre! Ce mot me fit mal; il me rappela que Charles ne savait pas le seul secret de ma vie, et il m'ôta le désir de le lui confier. Peu à peu les absences de Charles devinrent plus longues; il n'était presque plus à Saint-Germain que des instants; il venait à cheval pour mettre moins de temps en chemin, il retournait l'après-dinée à Paris; de sorte que tous les soirs se passaient sans lui. Mme de B.... plaisantait souvent de ces longues absences; j'aurais bien voulu faire comme elle!

Un jour, nous nous promenions dans la forêt. Charles avait été absent presque toute la semaine : je l'aperçus tout à coup à l'extrémité de l'allée où nous marchions; il venait à cheval, et très-vite. Quand il fut près de l'endroit où nous étions, il sauta à terre et se mit à se promener avec nous : après quelques minutes de conversation générale, il resta en arrière avec moi, et nous recommençâmes à causer comme autrefois; j'en fis la re-

marque. « Comme autrefois ! s'écria-t-il ; ah ! quelle différence ! avais-je donc quelque chose à dire dans ce temps-là ? Il me semble que je n'ai commencé à vivre que depuis deux mois. Ourika, je ne vous dirai jamais ce que j'éprouve pour elle ! Quelquefois je crois sentir que mon âme tout entière va passer dans la sienne. Quand elle me regarde, je ne respire plus ; quand elle rougit, je voudrais me prosterner à ses pieds pour l'adorer. Quand je pense que je vais être le protecteur de cet ange, qu'elle me confie sa vie, sa destinée ; ah ! que je suis glorieux de la mienne ! Que je la rendrai heureuse ! Je serai pour elle le père, la mère qu'elle a perdus : mais je serai aussi son mari, son amant ! Elle me donnera son premier amour ; tout son cœur s'épanchera dans le mien ; nous vivrons de la même vie, et je ne veux pas que, dans le cours de nos longues années, elle puisse dire qu'elle ait passé une heure sans être heureuse. Quelles délices, Ourika, de penser qu'elle sera la mère de mes enfants, qu'ils puiseront la vie dans le sein d'Anaïs ! Ah ! ils seront doux et beaux comme elle ! Qu'ai-je fait, ô Dieu ! pour mériter tant de bonheur ? »

Hélas ! j'adressais en ce moment au ciel une question toute contraire ! Depuis quelques instants, j'écoutais ces paroles passionnées avec un sentiment indéfinissable. « Grand Dieu ! vous êtes té-

moin que j'étais heureuse du bonheur de Charles; mais pourquoi avez-vous donné la vie à la pauvre Ourika? pourquoi n'est-elle pas morte sur ce bâtiment négrier d'où elle fut arrachée, ou sur le sein de sa mère? Un peu de sable d'Afrique eût recouvert son corps, et ce fardeau eût été bien léger! Qu'importait au monde qu'Ourika vécût? Pourquoi était-elle condamnée à la vie? C'était donc pour vivre seule, toujours seule, jamais aimée! O mon Dieu, ne le permettez pas! Retirez de la terre la pauvre Ourika! Personne n'a besoin d'elle: n'est-elle pas seule dans la vie? » Cette affreuse pensée me saisit avec plus de violence qu'elle n'avait encore fait. Je me sentis fléchir, je tombai sur les genoux, mes yeux se fermèrent, et je crus que j'allais mourir. »

En achevant ces paroles, l'oppression de la pauvre religieuse parut s'augmenter; sa voix s'altéra, et quelques larmes coulèrent le long de ses joues flétries. Je voulus l'engager à suspendre son récit; elle s'y refusa. « Ce n'est rien, me dit-elle; maintenant le chagrin ne dure pas dans mon cœur : la racine en est coupée. Dieu a eu pitié de moi; il m'a retirée lui-même de cet abîme où je n'étais tombée que faute de le connaître et de l'aimer. N'oubliez donc pas que je suis heureuse; mais, hélas! ajouta-t-elle, je ne l'étais point alors.

Jusqu'à l'époque dont je viens de vous parler, j'avais supporté mes peines; elles avaient altéré ma santé, mais j'avais conservé ma raison et une sorte d'empire sur moi-même : mon chagrin, comme le ver qui dévore le fruit, avait commencé par le cœur; je portais dans mon sein le germe de la destruction, lorsque tout était encore plein de vie au dehors de moi. La conversation me plaisait, la discussion m'animait; j'avais même conservé une sorte de gaieté d'esprit; mais j'avais perdu les joies du cœur. Enfin jusqu'à l'époque dont je viens de vous parler, j'étais plus forte que mes peines; je sentais qu'à présent mes peines seraient plus fortes que moi.

Charles me rapporta dans ses bras jusqu'à la maison; là, tous les secours me furent donnés, et je repris connaissance. En ouvrant les yeux, je vis Mme de B... à côté de mon lit; Charles me tenait une main; ils m'avaient soignée eux-mêmes et je vis sur leurs visages un mélange d'anxiété et de douleur qui pénétra jusqu'au fond de mon âme : je sentis la vie revenir en moi, mes pleurs coulèrent. Mme de B... les essuyait doucement; elle ne me disait rien, elle ne me faisait point de questions : Charles m'en accabla. Je ne sais ce que je lui répondis; je donnai pour cause à mon accident le chaud, la longueur de la promenade : il me crut, et l'amertume rentra dans mon âme

en voyant qu'il me croyait : mes larmes se séchèrent, je me dis qu'il était donc bien facile de tromper ceux dont l'intérêt était ailleurs; je retirai ma main qu'il tenait encore, et je cherchai à paraître tranquille. Charles partit, comme de coutume, à cinq heures; j'en fus blessée, j'aurais voulu qu'il fût inquiet de moi, je souffrais tant! Il serait parti de même, je l'y aurais forcé; mais je me serais dit qu'il me devait le bonheur de sa soirée, et cette pensée m'eût consolée. Je me gardai bien de montrer à Charles ce mouvement de mon cœur; les sentiments délicats ont une sorte de pudeur; s'ils ne sont devinés, ils sont incomplets : on dirait qu'on ne peut les éprouver qu'à deux.

A peine Charles fut-il parti, que la fièvre me prit avec une grande violence; elle augmenta les deux jours suivants. Mme de B.... me soignait avec sa bonté accoutumée; elle était désespérée de mon état, et de l'impossibilité de me faire transporter à Paris, où le mariage de Charles l'obligeait à se rendre le lendemain. Les médecins dirent à Mme de B.... qu'ils répondaient de ma vie si elle me laissait à Saint-Germain; elle s'y résolut, et elle me montra en partant une affection si tendre, qu'elle calma un moment mon cœur. Mais après son départ, l'isolement complet, réel, où je me trouvais pour la première fois de ma vie, me jeta dans un profond désespoir. Je voyais se réaliser

cette situation que mon imagination s'était peinte tant de fois; je mourais loin de ce que j'aimais, et mes tristes gémissements ne parvenaient pas même à leurs oreilles : hélas! ils eussent troublé leur joie. Je les voyais, s'abandonnant à toute l'ivresse du bonheur, loin d'Ourika mourante. Ourika n'avait qu'eux dans la vie, mais eux n'avaient pas besoin d'Ourika : personne n'avait besoin d'elle! Cet affreux sentiment de l'inutilité de l'existence, est celui qui déchire le plus profondément le cœur; il me donna un tel dégoût de la vie, que je souhaitai sincèrement de mourir de la maladie dont j'étais attaquée. Je ne parlais pas, je ne donnais presque aucun signe de connaissance, et cette seule pensée était bien distincte en moi : *je voudrais mourir*. Dans d'autres moments, j'étais plus agitée; je me rappelais tous les mots de cette dernière conversation que j'avais eue avec Charles dans la forêt; je le voyais nageant dans cette mer de délices qu'il m'avait dépeinte, tandis que je mourais abandonnée, seule dans la mort comme dans la vie. Cette idée me donnait une irritation plus pénible encore que la douleur. Je me créais des chimères pour satisfaire à ce nouveau sentiment; je me représentais Charles arrivant à Saint-Germain; on lui disait : « Elle est morte. » Eh bien! le croiriez-vous? je jouissais de sa douleur; elle me vengeait; et de quoi? grand Dieu! de ce qu'il avait été l'ange protecteur

de ma vie? Cet affreux sentiment me fit bientôt horreur; j'entrevis que si la douleur n'était pas une faute, s'y livrer comme je le faisais pouvait être criminel. Mes idées prirent alors un autre cours; j'essayai de me vaincre, de trouver en moi-même une force pour combattre les sentiments qui m'agitaient; mais je ne la cherchais point, cette force, où elle était. Je me fis honte de mon ingratitude. Je mourrai, me disais-je, je veux mourir; mais je ne veux pas laisser les passions haineuses approcher de mon cœur. Ourika est un enfant déshérité; mais l'innocence lui reste : je ne la laisserai pas se flétrir en moi par l'ingratitude. Je passerai sur la terre comme une ombre; mais, dans le tombeau, j'aurai la paix. O mon Dieu! ils sont déjà bien heureux; eh bien! donnez-leur encore la part d'Ourika, et laissez-la mourir comme la feuille tombe en automne. N'ai-je donc pas assez souffert?

Je ne sortis de la maladie qui avait mis ma vie en danger, que pour tomber dans un état de langueur où le chagrin avait beaucoup de part. Mme de B.... s'établit à Saint-Germain après le mariage de Charles; il y venait souvent accompagné d'Anaïs, jamais sans elle. Je souffrais toujours davantage quand ils étaient là. Je ne sais si l'image du bonheur me rendait plus sensible ma propre infortune, ou si la présence de Charles ré-

veillait le souvenir de notre ancienne amitié, je cherchais quelquefois à le retrouver et je ne le reconnaissais plus. Il me disait pourtant à peu près tout ce qu'il me disait autrefois; mais son amitié présente ressemblait à son amitié passée, comme la fleur artificielle ressemble à la fleur véritable : c'est la même chose, hors la vie et le parfum.

Charles attribuait au dépérissement de ma santé le changement de mon caractère; je crois que Mme de B.... jugeait mieux le triste état de mon âme, qu'elle devinait mes tourments secrets, et qu'elle en était vivement affligée; mais le temps n'était plus où je consolais les autres; je n'avais plus pitié que de moi-même.

Anaïs devint grosse, et nous retournâmes à Paris : ma tristesse augmentait chaque jour. Ce bonheur intérieur si paisible, ces liens de famille si doux! cet amour dans l'innocence, toujours aussi tendre, aussi passionné; quel spectacle pour une malheureuse destinée à passer sa triste vie dans l'isolement! à mourir sans avoir été aimée, sans avoir connu d'autres liens que ceux de la dépendance et de la pitié! Les jours, les mois se passaient ainsi; je ne prenais part à aucune conversation, j'avais abandonné tous mes talents; si je supportais quelques lectures, c'étaient celles où je croyais retrouver la peinture imparfaite des chagrins qui me dévoraient. Je m'en faisais un nou-

veau poison, je m'enivrais de mes larmes, et, seule dans ma chambre pendant des heures entières, je m'abandonnais à ma douleur.

La naissance d'un fils mit le comble au bonheur de Charles; il accourut pour me le dire, et, dans les transports de sa joie, je reconnus quelques accents de son ancienne confiance. Qu'ils me firent mal! Hélas! c'était la voix de l'ami que je n'avais plus! et tous les souvenirs du passé venaient, à cette voix, déchirer de nouveau ma plaie.

L'enfant de Charles était beau comme Anaïs; le tableau de cette jeune mère avec son fils touchait tout le monde : moi seule, par un sort bizarre, j'étais condamnée à le voir avec amertume; mon cœur dévorait cette image d'un bonheur que je ne devais jamais connaître, et l'envie, comme le vautour, se nourrissait dans mon sein. Qu'avais-je fait à ceux qui crurent me sauver en m'amenant sur cette terre d'exil? Pourquoi ne me laissait-on pas suivre mon sort? Eh bien! je serais la négresse esclave de quelque riche colon; brûlée par le soleil, je cultiverais la terre d'un autre; mais j'aurais mon humble cabane pour me retirer le soir; j'aurais un compagnon de ma vie, et des enfants de ma couleur qui m'appelleraient : ma mère! ils appuieraient sans dégoût leur petite bouche sur mon front; ils reposeraient leur tête sur mon cou, et s'endormiraient dans mes bras! Qu'ai-je fait

pour être condamnée à n'éprouver jamais des affections pour lesquelles seules mon cœur est créé! O mon Dieu! ôtez-moi de ce monde; je sens que je ne puis plus supporter la vie.

A genoux dans ma chambre, j'adressais au Créateur cette prière impie, quand j'entendis ouvrir ma porte : c'était l'amie de Mme de B..., la marquise de...., qui était revenue depuis peu d'Angleterre, où elle avait passé plusieurs années. Je la vis avec effroi arriver près de moi; sa vue me rappelait toujours que, la première, elle m'avait révélé mon sort; qu'elle m'avait ouvert cette mine de douleurs où j'avais tant puisé. Depuis qu'elle était à Paris, je ne la voyais qu'avec un sentiment pénible.

« Je viens vous voir et causer avec vous, ma chère Ourika, me dit-elle. Vous savez combien je vous aime depuis votre enfance, et je ne puis voir, sans une véritable peine, la mélancolie dans laquelle vous vous plongez. Est-il possible, avec l'esprit que vous avez, que vous ne sachiez pas tirer un meilleur parti de votre situation? — L'esprit, madame, lui répondis-je, ne sert guère qu'à augmenter les maux véritables; il les fait voir sous tant de formes diverses! — Mais, reprit-elle, lorsque les maux sont sans remède, n'est-ce pas une folie de refuser de s'y soumettre, et de lutter ainsi contre la nécessité? car enfin, nous ne sommes

pas les plus forts. — Cela est vrai, dis-je; mais il me semble que, dans ce cas, la nécessité est un mal de plus. — Vous conviendrez pourtant, Ourika, que la raison conseille alors de se résigner et de se distraire. — Oui, madame; mais, pour se distraire, il faut entrevoir ailleurs l'espérance. — Vous pourriez du moins vous faire des goûts et des occupations pour remplir votre temps. — Ah! madame, les goûts qu'on se fait, sont un effort, et ne sont pas un plaisir. — Mais, dit-elle encore, vous êtes remplie de talents. — Pour que les talents soient une ressource, madame, lui répondis-je, il faut se proposer un but; mes talents seraient comme la fleur du poëte anglais[1], qui perdait son parfum dans le désert. — Vous oubliez vos amis qui en jouiraient. — Je n'ai point d'amis, madame; j'ai des protecteurs, et cela est bien différent! — Ourika, dit-elle, vous vous rendez bien malheureuse, et bien inutilement. — Tout est inutile dans ma vie, madame, même ma douleur. — Comment pouvez-vous prononcer un mot si amer! vous, Ourika, qui vous êtes montrée si dévouée, lorsque vous restiez seule à Mme de B.... pendant la Terreur? — Hélas! madame, je suis comme ces génies malfaisants qui n'ont de pouvoir que dans les

1. Born to blush unseen
And waste its sweetness in the desert air. GRAY.

temps de calamités, et que le bonheur fait fuir. — Confiez-moi votre secret, ma chère Ourika; ouvrez-moi votre cœur; personne ne prend à vous plus d'intérêt que moi, et peut-être que je vous ferai du bien. — Je n'ai point de secret, madame, lui répondis-je, ma position et ma couleur sont tout mon mal, vous le savez. — Allons donc, reprit-elle, pouvez-vous nier que vous renfermez au fond de votre âme une grande peine? Il ne faut que vous voir un instant pour en être sûr. » Je persistai à lui dire ce que je lui avais déjà dit; elle s'impatienta, éleva la voix; je vis que l'orage allait éclater. « Est-ce là votre bonne foi? dit-elle, cette sincérité pour laquelle on vous vante? Ourika, prenez-y garde; la réserve quelquefois conduit à la fausseté. — Eh! que pourrais-je vous confier, madame, lui dis-je, à vous surtout qui, depuis si longtemps avez prévu quel serait le malheur de ma situation? A vous, moins qu'à personne, je n'ai rien de nouveau à dire là-dessus. — C'est ce que vous ne me persuaderez jamais, répliqua-t-elle; mais puisque vous me refusez votre confiance, et que vous n'avez point de secret, eh bien! Ourika, je me chargerai de vous apprendre que vous en avez un. Oui, Ourika, tous vos regrets, toutes vos douleurs ne viennent que d'une passion malheureuse, d'une passion insensée, et si vous n'étiez pas folle d'amour pour Charles, vous prendriez fort bien votre parti d'être

négresse. Adieu, Ourika, je m'en vais, et, je vous le déclare, avec bien moins d'intérêt pour vous que je n'en avais apporté en venant ici. » Elle sortit en achevant ces paroles. Je demeurai anéantie. Que venait-elle de me révéler! Quelle lumière affreuse avait-elle jetée sur l'abîme de mes douleurs! Grand Dieu! c'était comme la lumière qui pénétra une fois au fond des enfers, et qui fit regretter les ténèbres à ses malheureux habitants. Quoi! j'avais une passion criminelle! c'est elle qui jusqu'ici dévorait mon cœur! Ce désir de tenir ma place dans la chaîne des êtres, ce besoin des affections de la nature, cette douleur de l'isolement, c'étaient les regrets d'un amour coupable, et lorsque je croyais envier l'image du bonheur, c'est le bonheur lui-même qui était l'objet de mes vœux impies! Mais qu'ai-je donc fait pour qu'on puisse me croire atteinte de cette passion sans espoir? Est-il donc impossible d'aimer plus que sa vie avec innocence? Cette mère qui se jeta dans la gueule du lion pour sauver son fils, quel sentiment l'animait? Ces frères, ces sœurs qui voulurent mourir ensemble sur l'échafaud, et qui priaient Dieu avant d'y monter, était-ce donc un amour coupable qui les unissait? L'humanité seule ne produit-elle pas tous les jours des dévouements sublimes? Pourquoi donc ne pourrais-je aimer ainsi Charles, le compagnon de mon enfance, le protecteur de ma jeunesse?... Et

cependant, je ne sais quelle voix crie au fond de moi-même qu'on a raison, et que je suis criminelle. Grand Dieu! je vais donc recevoir aussi le remords dans mon cœur désolé! Il faut qu'Ourika connaisse tous les genres d'amertume, qu'elle épuise toutes les douleurs! Quoi! mes larmes désormais seront coupables! il me sera défendu de penser à lui! quoi! je n'oserai plus souffrir!

Ces affreuses pensées me jetèrent dans un accablement qui ressemblait à la mort. La même nuit, la fièvre me prit, et, en moins de trois jours, on désespéra de ma vie : le médecin déclara que si l'on voulait me faire recevoir mes sacrements, il n'y avait pas un instant à perdre. On envoya chercher mon confesseur; il était mort depuis peu de jours. Alors Mme de B.... fit avertir un prêtre de la paroisse; il vint et m'administra l'extrême-onction, car j'étais hors d'état de recevoir le viatique; je n'avais aucune connaissance, et on attendait ma mort à chaque instant. C'est sans doute alors que Dieu eut pitié de moi; il commença par me conserver la vie : contre toute attente, mes forces se soutinrent. Je luttai ainsi environ quinze jours; ensuite la connaissance me revint. Mme de B.... ne me quittait pas, et Charles paraissait avoir retrouvé pour moi son ancienne affection. Le prêtre continuait à venir me voir chaque jour, car il vou-

lait profiter du premier moment pour me confesser : je le désirais moi-même ; je ne sais quel mouvement me portait vers Dieu, et me donnait le besoin de me jeter dans ses bras et d'y chercher le repos. Le prêtre reçut l'aveu de mes fautes : il ne fut point effrayé de l'état de mon âme ; comme un vieux matelot, il connaissait toutes ces tempêtes. Il commença par me rassurer sur cette passion dont j'étais accusée : « Votre cœur est pur, me dit-il : c'est à vous seule que vous avez fait du mal ; mais vous n'en êtes pas moins coupable. Dieu vous demandera compte de votre propre bonheur qu'il vous avait confié ; qu'en avez-vous fait ? Ce bonheur était entre vos mains, car il réside dans l'accomplissement de nos devoirs ; les avez-vous seulement connus ? Dieu est le but de l'homme : quel a été le vôtre ? Mais ne perdez pas courage ; priez Dieu, Ourika : il est là, il vous tend les bras ; il n'y a pour lui ni nègres ni blancs : tous les cœurs sont égaux devant ses yeux, et le vôtre mérite de devenir digne de lui. » C'est ainsi que cet homme respectable encourageait la pauvre Ourika. Ces paroles simples portaient dans mon âme je ne sais quelle paix que je n'avais jamais connue ; je les méditais sans cesse, et, comme d'une mine féconde, j'en tirais toujours quelque nouvelle réflexion. Je vis qu'en effet, je n'avais point connu mes devoirs : Dieu en a prescrit aux personnes

isolées comme à celles qui tiennent au monde; s'il les a privées des liens du sang, il leur a donné l'humanité tout entière pour famille. La sœur de charité, me disais-je, n'est point seule dans la vie, quoiqu'elle ait renoncé à tout; elle s'est créé une famille de choix; elle est la mère de tous les orphelins, la fille de tous les pauvres vieillards, la sœur de tous les malheureux. Des hommes du monde n'ont-ils pas souvent cherché un isolement volontaire? Ils voulaient être seuls avec Dieu; ils renonçaient à tous les plaisirs pour adorer, dans la solitude, la source pure de tout bien et de tout bonheur; ils travaillaient, dans le secret de leur pensée, à rendre leur âme digne de se présenter devant le Seigneur. C'est pour vous, ô mon Dieu! qu'il est doux d'embellir ainsi son cœur, de le parer, comme pour un jour de fête, de toutes les vertus qui vous plaisent. Hélas! qu'avais-je fait? Jouet insensé des mouvements involontaires de mon âme, j'avais couru après les jouissances de la vie, et j'en avais négligé le bonheur. Mais il n'est pas encore trop tard; Dieu en me jetant sur cette terre étrangère, voulut peut-être me prédestiner à lui; il m'arracha à la barbarie, à l'ignorance; par un miracle de sa bonté, il me déroba aux vices de l'esclavage, et me fit connaître sa loi : cette loi me montre tous mes devoirs; elle m'enseigne ma route, je la suivrai, ô mon Dieu! je ne me servi-

rai plus de vos bienfaits pour vous offenser, je ne vous accuserai plus de mes fautes.

Ce nouveau jour sous lequel j'envisageais ma position fit rentrer le calme dans mon cœur. Je m'étonnais de la paix qui succédait à tant d'orages : on avait ouvert une issue à ce torrent qui dévastait ses rivages, et maintenant il portait ses flots apaisés dans une mer tranquille.

Je me décidai à me faire religieuse. J'en parlai à Mme de B... ; elle s'en affligea, mais elle me dit : « Je vous ai fait tant de mal en voulant vous faire du bien, que je ne me sens pas le droit de m'opposer à votre résolution. » Charles fut plus vif dans sa résistance ; il me pria, il me conjura de rester ; je lui dis : « Laissez-moi aller, Charles, dans le seul lieu où il me soit permis de penser sans cesse à vous.... »

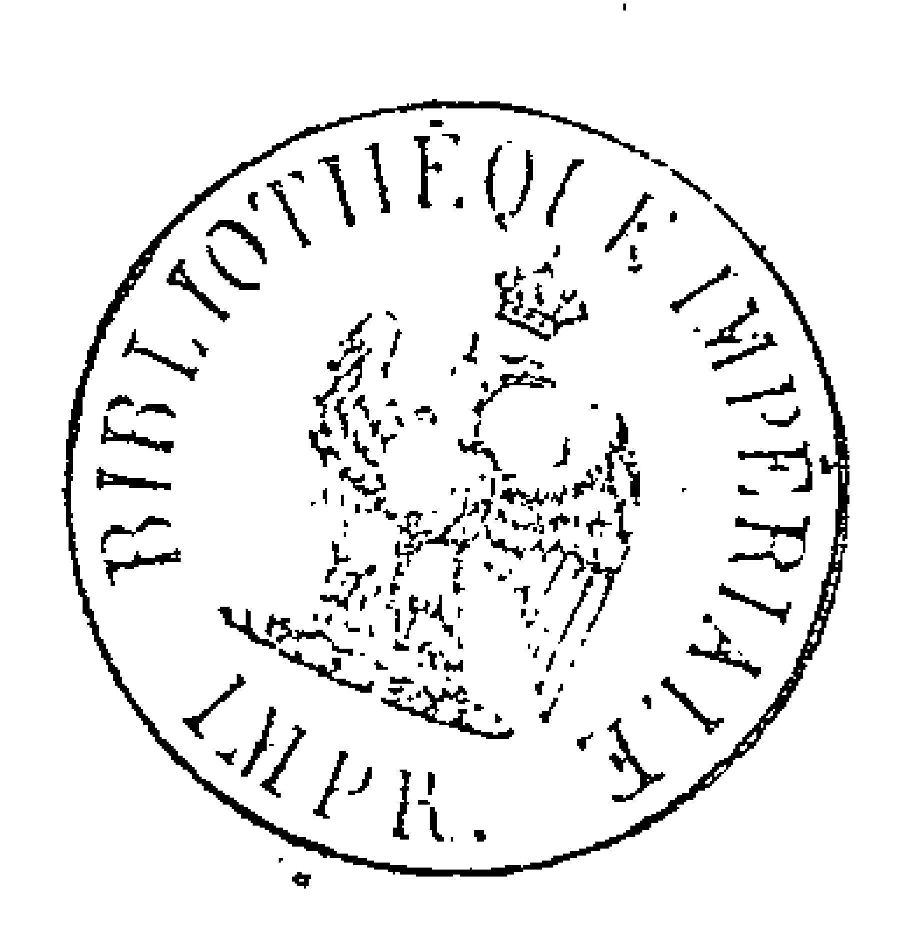
Ici la jeune religieuse finit brusquement son récit. Je continuai à lui donner des soins : malheureusement ils furent inutiles ; elle mourut à la fin d'octobre : elle tomba avec les dernières feuilles de l'automne.



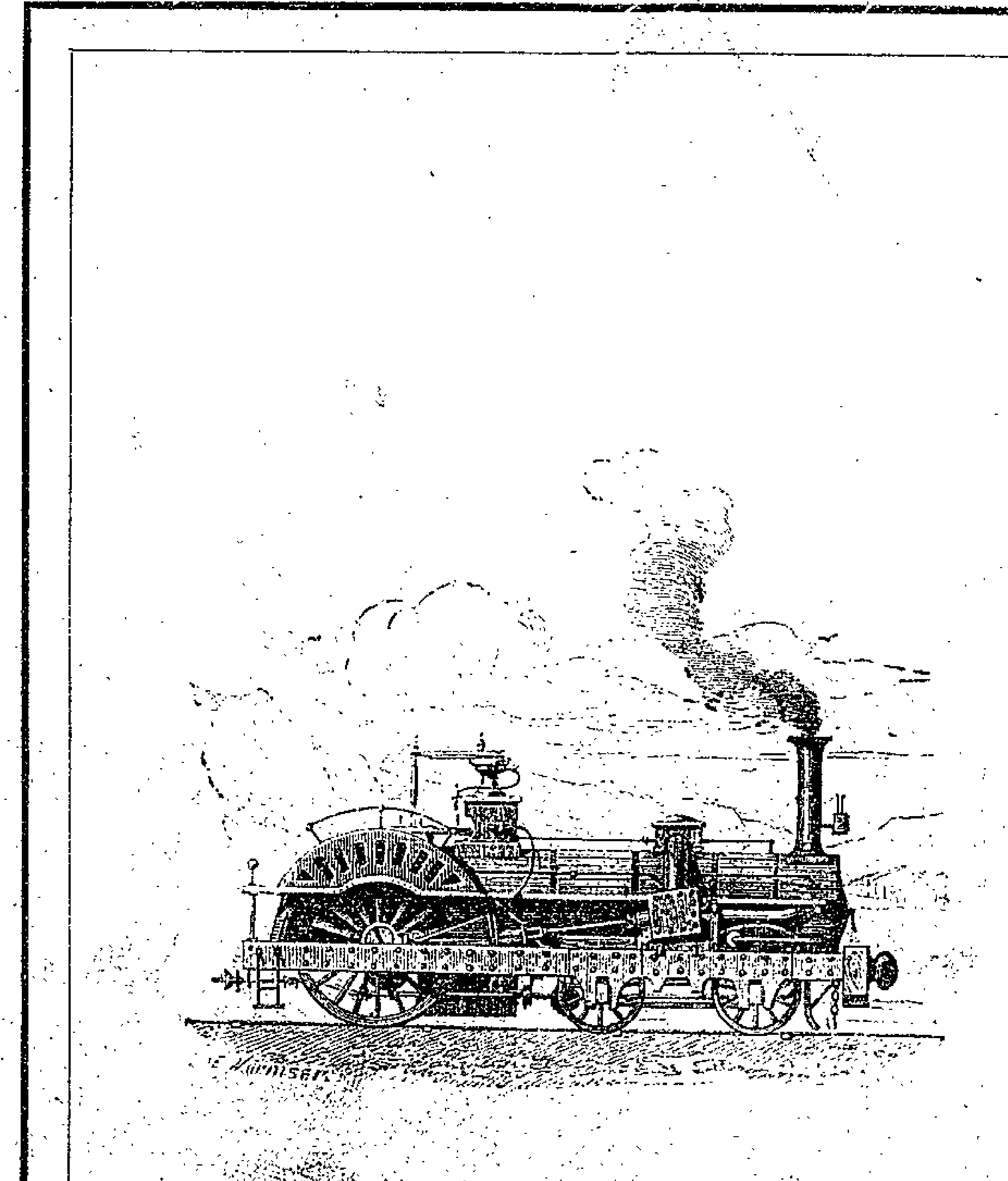
FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.



Imprimerie de Ch. Lahure (ancienne maison Crapelet)
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.



Imprimerie de Ch. Lahure (ancienne maison Crapelet)
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.

